Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :

    a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
    b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.

3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

GASTON LUCE

LEON DENIS

L'Apôtre du Spiritisme

SA VIE – SON OEUVRE

I - AVANT-PROPOS

La mort de Léon Denis, si proche encore de nous, a laissé un grand vide dans les rangs des spirites d'Occident et partout dans le monde où son oeuvre a pénétré. Ce vide ne sera pas de sitôt comblé, non que le talent soit rare chez nous, mais parce que le prestige artistique s'entoure ici de mérites vraiment exceptionnels.
Si le temps n'est pas venu d'enregistrer l'écho de la grande voix de « l'apôtre » a poursuivant sa mission dans « l'autre vie, » nous avons dès maintenant le devoir de nous pencher sur l'oeuvre, où sa doctrine demeure dans sa plénitude et dans sa force, pour en dégager les enseignements les plus substantiels.
Il n'est point de tâche plus pressante ; il n'en est point de plus réconfortante.
Alors que nombre d'essais philosophiques témoignent d'un souci louable de nous arracher à notre néantisme absurde et avilissant, sans y parvenir, les livres de Léon Denis sont des libérateurs. La foi qui s'en dégage est contagieuse, génératrice d'espoir et de courage viril. C'est pourquoi tant de lecteurs de toutes classes et de tous pays ont trouvé en eux des vertus particulièrement efficaces.
Sans aucun doute, nous devons faire crédit à la Science, augurer le plus grand bien des recherches actuelles de la métapsychie, mais à condition d'éviter le piétinement sur place. Car il faut considérer, avec l'auteur de la « Grande Enigme », que tout ce qui constitue l'objet de nos enquêtes a été enregistré, formulé de façon parfaite par les Instructeurs de la plus haute antiquité, que nous perdons, en définitive, un temps précieux à recommencer toujours le même travail alors que l'humanité s'en va à la dérive et s'enlise plus profondément dans l'erreur.
Il suffit de relire les livres du Maître pour comprendre le sens de ses avertissements répétés, le motif de ses appréhensions des catastrophes encourues par nos fautes et notre aveuglement insensé.
Hommes de peu de foi, répète-t-il, avec le Juste, quand donc ouvrirez-vous les yeux à la lumière, quand donc reconnaîtrez-vous la parole de vérité !
La nouvelle révélation que nous apporte le Spiritisme, basée sur la preuve expérimentale, est avant tout, d'ordre moral. C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue. « Le Spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas » : certes, la formule est excellente, à condition qu'on ne le subordonne pas à une science tâtonnante et timorée, à condition qu'on ne s'écarte pas de la voie royale de l'âme.
Léon Denis est de ceux qui se refusent à asservir la philosophie, la vieille sagesse humaine, aux seules règles de l'expérimentation, car en pareil domaine, il ne s'agit plus de matière tangible, la conception purement mécanique du monde est insuffisante, et l'unique témoignage des sens devient d'une indigence flagrante. C'est pourquoi, refusant de s'en tenir uniquement aux faits, il se tourne vers la réalité la plus évidente, celle de l'esprit (raison, conscience, sentiment) qui seule mène à la Cause première première et rattache valablement l'homme à l'univers. Conception religieuse ? Si l'on veut. Mais la caractéristique de l'homme, n'est-ce-pas d'être un animal religieux?
Conscient de sa petitesse au milieu de la création, Léon Denis garde une foi invincible en l'immanente Justice, en la perfection des lois éternelles, en la bouté de Dieu, d'où sa constante sérénité. Ce qui caractérise sa philosophie, c'est le coup d'ailes, c'est le don de l'essor. Son dernier mot est ; sanctifie-toi ! Monte ! - la vie est une ascension - toujours plus haut !
Une telle existence uniquement consacrée à la recherche de la vérité, à l'étude et à la méditation, ne saurait présenter les heurts et les désordres habituels. Tout unie en apparence, laissant à peine deviner le drame intérieur, elle fait songer plutôt à un fleuve qui s'écoule qu'à un lac tumultueux. C'est que la phase des orages et des errements est pour «l'apôtre» close et largement dépassée. Il a pris de l'avance, il marche résolument devant nous pour nous frayer le chemin.
En retraçant sa vie vouée au service d'une haute idée, nous avons délibérément négligé tout ce qui n'était pas document de première main ou témoignage direct. La méthode peut paraître insuffisante, mais à coup sûr, c'est la moins susceptible de déformation. Au surplus, ce travail ne tend qu'à fournir les matériaux de base, il ne vise point à épuiser en une fois, le sujet.

Poussant notre enquête aux sources mêmes, parmi les papiers que le Maître nous a légués, dans ses notes de voyage, et aussi dans ses oeuvres où il a déposé - trop rarement - de ça, de là, de précieux fragments d'autobiographie, nous avons pu retrouver l'enchaînement des faits les plus marquants de cette longue et belle existence de bénédictin laïque. Nous nous en sommes tenu volontairement aux grandes lignes, aux événements essentiels de sa jeunesse, de ses débuts, de son fructueux apostolat, de sa laborieuse vieillesse. Nous avons produit, toutes les fois qu'il était nécessaire, les impressions des contemporains ; nous avons puisé dans sa correspondance les passages typiques en observant la discrétion la plus grande ; enfin, nous avons laissé la parole à l'orateur et à l'écrivain dans toutes les circonstances où il joua un rôle capital, afin que notre narration fût étayée suffisamment et bien vivante. Nous y avons ensuite ajouté notre témoignage personnel.

Puissions-nous, dans notre souci d'honorer une mémoire chère en servant, du même coup, une cause belle entre toutes, avoir convenablement mis en lumière la noble figure du bon Maître de Tours, « l'apôtre du Spiritisme » comme on l'a appelé, le hardi messager de la bonne nouvelle, dont le nom éveille partout dans le monde, chez tous ceux qui ont lu ses ouvrages, un sentiment profond de reconnaissance et de pieuse vénération.

II – ENFANCE ET JEUNESSE

Tribulations

Léon Denis est né le 1er janvier 1846, à Foug, petite localité de l'arrondissement de Toul desservie par la grande ligne de Paris-Strasbourg. La remarque a été faite que son nom se trouve inclus dans celui du grand Instructeur Allan Kardec qui s'appelait en réalité Léon Denizard Rivail. Simple coïncidence diront les uns ; analogie tout au moins singulière penseront les autres.
Son père, Joseph Denis était maître-maçon comme son frère Louis, de six ans plus âgé, comme l'aïeul François, né en 1776. Artisane du côté paternel, la famille de Léon Denis, côté maternel était de souche paysanne. Son grand-père, Liouville François, était né à Ménil-la-Horgne, commune de Gondreville, où le grand aïeul avait un domaine. Des revers de fortune avaient amené la famille Liouville à Foug où François exerçait le métier de plafonneur.
Ses deux filles, instruites à la ville, avaient reçu une éducation soignée.
Joseph Denis, bel homme, qui avait de l'ambition et ne manquait pas d'assurance, s'éprit de la cadette, Anne-Lucie et la demanda en mariage. Il fut agréé.
Les noces eurent lieu à Foug le 3 avril 1845.

Famille LIOUVILLE

LIOUVILLE François
Né à Ménil la Horgne en 1702
Epoux de Rosalie Serrier

Famille DENIS

DENIS François
Né à Foug en 1776
Epoux de Barbe Vaudeville

LIOUVILLE Emilie
1817
épouse de Crancier Claude

LIOUVILLE Anne-Lucie
1820
épouse de Denis Joseph

DENIS Joseph
1814
époux de Liouville Anne-Lucie

DENIS Louis
1808
époux de D.Mercier

CRANCIER
Henri-Sébastien
Né à Foug en 1840

Léon DENIS
Né à Foug en 1846
Décédé à Tours le 12 avril 1927

DENIS Eugène
Né à Foug en 1850

L'année suivante, un enfant venait au monde. A vrai dire, le jeune maître-maçon se mettait en ménage dans une période assez difficile.
Le bâtiment « n'allait pas » ; on ne construisait plus et la crise devait se prolonger plusieurs années. Mais Joseph Denis n'était pas homme à s'arrêter pour si peu : il se fit entrepreneur, chercha à étendre sa clientèle en dehors de Foug. Assez instable au travail et n'ayant pas suffisamment d'esprit de suite, il savait se montrer résolu dans les occasions exceptionnelles, et ce n'était ni la décision ni le courage qui lui manquaient. Sous-officier à la compagnie de sapeurs-pompiers de la commune, il avait, à plusieurs reprises et dans des circonstances périlleuses, fait preuve d'intrépidité. C'est à cet homme, non dépourvu de qualités, mais un peu brusque d'allures et de manières, qu'était unie la douce Anne-Marie, de nature délicate, de caractère réfléchi et réservé.
Pour ce fils qui lui venait si tôt, elle se montra la plus tendre, la plus vigilante des mères.
Il y avait en face de l'humble logis paternel un ruisseau servant de déversoir à un bassin situé

en aval. Le petit Léon regardait avec envie les canards s'y rendre à la file plus d'une fois, trompant la surveillance maternelle, il dut aller les rejoindre et patauger à l'aise. Quand ses jambes purent supporter des courses un peu longues, vers l'âge de sept ou huit ans, son grand-père François, ancien soldat de Napoléon, l'emmenait quelquefois à « la tendue » dans les bois proches durant la saison d'hiver. On voit d'ici nos doux braconniers devisant sous la hêtraie.
Denis fut contraint de laisser son entreprise et de chercher ailleurs son gagne-pain. L'Eglise de Bayon ville fut le dernier chantier où il travailla de son état. Il vint se fixer à Strasbourg avec sa famille. C'est là qu'il, abandonna définitivement son métier pour entrer comme employé à l'Hôtel des Monnaies.
La vie de la famille se fit bien précaire ; mais ce n'était là qu'une situation d'attente. Quelqu'un d'influent avait laissé entrevoir à l'ex maître maçon qu'il pourrait éventuellement postuler pour un emploi aux chemins de fer. On manquait de personnel au réseau du Midi. Il fallait s'orienter en conséquence et, attendre l'occasion propice.
C'est donc à Strasbourg, au cours privé de M. Haas, que le petit Léon fit ses débuts d'écolier. Sa mère lui avait déjà enseigné les rudiments de l'alphabet et appris à compter.
Les disciples du vieux magister ne manquaient point de turbulence. Il régnait même sur les bancs de l'école une animosité sourde entre deux clans rivaux. La hargne séculaire qui ne cesse d'opposer, dans un duel sans merci les Germains aux Gaulois commençait à se faire jour chez les garnements confiés à M. Haas. Sitôt la porte franchie, à peine étaient-ils hors de la férule redoutée, que les rangs adverses se reformaient. Welches, sales welches ! criait-on d'une part avec l'expression du plus complet mépris ; à quoi l'on répondait de l'autre bord, sur le même ton : swaabs ! swaabs ! Et les pierres de pleuvoir.
Le petit Lorrain ne profita pas longtemps des leçons du brave homme. Une place se trouvant libre à la Monnaie de Bordeaux, son père demanda sa mutation pour cette ville et l'obtint.
Nouveau déménagement, nouveaux frais. Le salaire du chef de famille étant insuffisant à faire vivre la maisonnée, Léon dut interrompre ses études pour suivre son père et l'aider dans ses travaux de décapage. Le pauvret s'employait de son mieux à cette ingrate besogne ; ses faibles doigts se teintaient de sang à décoller les « flans » de cuivre. Mais les quelques sous qu'il rapportait venaient opportunément grossir le maigre gain paternel.
En mars de l'année 1857, la Monnaie ayant terminé la refonte des pièces de cuivre, Joseph Denis obtint son entrée à la Compagnie des chemins de fer du Midi. Après un stage assez court comme facteur de gare à Bordeaux même, il obtenait enfin le poste convoité.Il était nommé chef de la station de Morcenx, dans les Landes,
La famille allait trouver un gîte moins précaire. Ce n'était pas la grosse situation, certes, mais elle suffisait à assurer les besoins du ménage ; et puis elle ouvrait la perspective d'une vie plus stable et cela n'était pas pour déplaire à Madame Denis. Enfin son petit Léon allait pouvoir reprendre ses études interrompues. C'était là son grand souci.
Le trafic sur la ligne de Bayonne se réduisait à quelques trains par jour. Des locomotives bruyantes, haletantes, les remorquaient, crachant une fumée noire mêlée d'escarbilles qui souvent incendiaient la pinède.
Dans cette solitude sylvestre où, seul, le passage de convois mettait quelque animation, l'enfant se remit courageusement au travail. Il reçut les leçons de l'instituteur de la localité.
Ses déplacements successifs l'avaient retardé, mais il se rattrapait vite. Son intelligence s'éveillait précocement, révélant une vivacité singulière. Le modeste savoir que lui dispensait régulièrement son nouveau maître lui ouvrait des horizons insoupçonnés.
La forêt landaise, en agissant sur sa sensibilité naissante, achevait l'enseignement du livre, L'instituteur de Morcenx, disciple de Jean-Jacques, inaugurant une méthode excellente, emmenait fréquemment son élève en promenade. Celui-ci devait garder toute sa vie un souvenir ému de ces leçons en plein air, de ce contact direct avec les choses, de ce fructueux labeur partagé avec un maître affectueux et connaissant parfaitement son métier. Malheureusement, l'ère des pérégrinations n'était point close pour la famille Denis. Le chef de station de Morcenx quittait bientôt son poste pour celui de Moux sur la ligne du Midi. C'était un avancement. Comment le refuser ? Moux est la station qui précède Lézignan dans la direction de Narbonne.
Nouvelle réadaption du milieu ; nouvel arrêt des études. Après la solitude landaise au coeur de la pinède odorante, c'était le couloir poussiéreux du Languedoc, l'animation bruyante de la grande voie du Sud où les trains se succédaient à intervalles très rapprochés. La vigilante du chef de gare ne devait pas se démentir un seul instant.

Très brave homme au fond, mais se pliant difficilement aux exigences de sa fonction,à la régularité d'un travail pour lequel il n'était guère fait, le chef de station de Moux n'y apportait pas toujours la ponctualité ou la vigilance nécessaire. Sa femme dissimulait mal son inquiétude. Fort heureusement, Léon suppléait aux manquements paternels. Laissant encore une fois ses chers livres, il s'était vite initié au maniement du « Bréguet». C'est lui qui s'occupait des télégrammes et de la comptabilité.
Malgré son application, la station de Moux avait été le théâtre d'alertes sensationnelles. Certain passage d'express, survenu avec un retard inaccoutumé, lui donnait en y songeant, même dans sa vieillesse, un « trac » rétrospectif. Il nous a conté, entre autres, un épisode amusant de sa vie de cheminot en herbe, où son esprit d'à-propos avait tiré son père d'une algarade qui eût pu avoir des conséquences graves. Un jour, l'express du matin qui, d'ordinaire, ne s'arrêtait pas à la station de Moux, stoppe en gare pour laisser descendre un inspecteur du réseau. Celui-ci demande aussitôt le chef. Point de chef. Par bonheur, Léon est présent, mais il ignore où est son père. Que faire ? C'est un blâme en perspective, peut-être la révocation. Avisant alors le facteur de gare au milieu d'un groupe de travailleurs occupés aux marchandises : « Mon père ? Répond le jeune homme en tendant la main de ce côté, il travaille au chargement de ce wagon. » L'inspecteur trouvant les papiers en règle remonte en voiture. Le train repart. Encore une fois, à la station de Moux on en est quitte pour la peur:
Décidément Joseph Denis n'avait pas la vocation. Le 14 octobre1862, il était démissionnaire,
On construisait alors la ligne de Montluçon à Limoges. Il demanda et obtint une place de chef de chantier sur la voie, puis il fut affecté à la surveillance d'une entreprise de rondages, de tranchées de rigolage et autres menus travaux sur la ligne de Tours à Vierzon.

A Tours

La famille Denis vint donc se fixer à Tours, cette fois-ci définitivement. Déracinée, ballottée de çà, de là, depuis le départ de Foug, elle allait trouver enfin dans cette ville une stabilité ardemment souhaitée par la mère et le fils. Mais les moyens d'existence demeuraient précaires. L'adolescent, qui à la station de Moux, tenait les registres, de sa belle écriture et maniait le télégraphe, dut, comme à Bordeaux, se remettre aux tâches de force pour lesquelles il n'était point fait.

« A seize ans -a-t-il écrit - dans une faïencerie de Tours, je portais la hotte les jours où l'on défournait».

Comment cela eût-il comblé ses voeux, lui qui, brûlant du désir de s'instruire, amoureux de lecture, passionné pour l'étude, avait déjà montré des dispositions exceptionnelles dans chaque domaine du savoir qu'il lui avait été donné d'aborder ? Dans l'impossibilité de faire mieux, il fréquentait les classes du soir d'une école de la ville.
Un dessin de cette époque, retrouvé dans ses cartons - dessin exécuté avec une rare perfection - porte sa signature avec la mention : élève du cours d'adultes de M. Grujon. Il s'exerçait, dans le même temps, à des travaux de cartographie qui laisseraient à supposer qu'il avait alors en vue quelque projet de concours d'entrée dans l'administration des chemins de fer. Ces travaux, en tous points remarquables, accusent une sûreté de trait, un délié, un fini qu'il serait difficile de surpasser.
Nous avons là, semble-t-il, l'indice formel de dispositions innées, de préférences secrètes. Tout l'entraînait vers les études géographiques. Déjà, sans doute, rêvait-il de voyages, de randonnées lointaines. Ne devait-il pas garder cette prédilection toute sa vie et demander aux cartes d'état-major des secrets qui n'étaient point dans lés livres?
C'est à cette époque que notre étudiant solitaire conçut un projet qui depuis quelque temps déjà, lui tenait à coeur : acquérir, de ses propres deniers, la Géographie universelle de Malte-Brun qui paraissait alors en fascicules ornés de vignettes de Gustave Doré. A cet effet, sans s'en ouvrir à personne, - car on l'eût blâmé de songer à faire une telle dépense pour un livre - il se mit en devoir d'économiser, sur les gratifications qu'il pouvait toucher en surplus de son maigre salaire, la somme nécessaire à cet achat. La petite provision grossissait lentement, lentement, lorsqu'un four, la maman découvrit la cachette, et toujours à court, lui donna une destination plus immédiate.

La chère femme ne se douta jamais de la peine réelle et de la privation que sa confiscation sommaire avait causée à son fils.
Mais nulle déception, non plus que la tâche quotidienne et les travaux harassants qui brisent les muscles et vident le cerveau, n'arrivaient à rebuter le jeune homme dans sa volonté de s'instruire. Sans doute, ses parents ne manquaient pas de l'y engager ; mais le tourment du savoir était en lui et aussi cette force souveraine qui préside au jaillissement de la personnalité, - la même qui, de la graine fait émerger la pousse, puis l'arbre puissant qui se couvrira de verdure et de fleurs. Aussi, dès que le jeune manoeuvre avait un moment de libre, se mettait-il à ses chères études avec un acharnement joyeux, parachevant ainsi, par ses propres moyens, une instruction fragmentaire dont il connaissait les lacunes.
De la faïencerie de Saint-Pierre-des-Corps, il était passé dans une autre maison de commerce, plus proche du domicile paternel et où le travail était mieux rémunéré. Il travaillait aux écritures dans le bureau, ce qui ne l'exemptait pas de rudes besognes manuelles.

« Je charroyais des peaux aux heures de presse - nous a-t-il confié - ou je manoeuvrais « la marguerite » gros outil de bois qui sert à assouplir les cuirs[1]. »

Son père venait d'obtenir de l'Administration des chemins de fer une retraite minime et ne s'occupait ses surveillances de travaux qu'assez irrégulièrement.
C'est donc sur ses jeunes épaules que retombait en partie, la charge de subvenir aux besoins de ses parents, qui commençaient à prendre de l'âge, d'où les surmenages continuels qu'il s'imposait avec une énergie sans défaillance.

« Obligé pendant le jour de gagner mon pain et celui de mes vieux parents, dit-il, j'ai consacré bien des nuits à l'étude, afin de compléter mon léger bagage de connaissances et de la date l'affaiblissement prématuré de ma vue[2] »

A la maison Pillet - une des plus importantes de la région du Centre, pour les cuirs - on avait de suite remarqué la vive intelligence et les exceptionnels mérites du jeune employé. Il s'occupait maintenant de la correspondance et de la comptabilité. Il tenait les registres de sa main de parfait calligraphe. Il s'initiait aux questions intéressant ce nouveau Commerce.
Cependant, menant de front sa tâche du jour et ses chères études, l'adolescent abordait, par-delà la géographie, l'histoire et les sciences naturelles, mais en négligeant le compartiment des mathématiques où il eût excellé, d'autres régions de la pensée, interrogeant les philosophes et s'interrogeant lui-même avec une certaine inquiétude. Déjà, l'énigme de la vie se posait à son esprit avec une force impérieuse et il n'était point homme à se courber devant le dogme de l'inconnaissable. Nous n'avons nul effort à faire pour nous expliquer la raison de ces préoccupations d'un ordre à coup sûr exceptionnel à cet âge, Léon Denis, par nature et par nécessité, se trouvait mis en face des problèmes que l'homme n'aborde d'ordinaire que beaucoup plus tard. Mais n'était-il pas déjà, quant aux habitudes courantes; en marge de ses concitoyens ? Dans les années de belle insouciance où les jeunes gens, d'ordinaire, filent auprès de la fiancée de leur choix, le parfait amour ou recherchent les plaisirs faciles, notre étudiant n'avait de loisirs que pour la plus austère des maîtresses celle qui veille sous la lampe devant les pages des livres.
Au prix de quels efforts, de quelles difficultés, de quels tâtonnements inévitables et aussi de quelles dures contraintes parvint-il à bâtir, pierre par pierre, l'édifice de son vaste et profond savoir, lui seul le savait. Mais on se représente sans peine ce que fut l'opiniâtreté de son labour durant cette rude lape de sa vie.
Un tel acquis, obtenu par un effort exclusivement, personnel, gagne heureusement en force et en profondeur ce qu'il peut perdre en brillant et en poli. Point d'autres maîtres que les conseillers invisibles qui, déjà sans doute, avaient les yeux sur lui.
Si, comme le veut Platon, apprendre c'est se ressouvenir, Léon Denis se ressouvenait avec un émerveillement sans cesse renouvelé. Déjà contemplatif et féru d'astronomie, il dessinait des cartes du ciel. Dans ce champ vierge d'une intelligence exceptionnellement réceptive, la semence fructifie avec une facilité étonnante ; dans cette mémoire toute neuve et déjà

[1] *Revue Spirite*, février 1924
[2] *Ibid.*

entraînée, les moindres notions s'impriment avec un relief saisissant. Toutefois, nous l'avons noté, une inquiétude est en lui que l'étude ne peut calmer. Le problème que d'ordinaire l'homme ne se pose qu'aux heures d'affliction ou de maladie grave et qu'il s'empresse d'oublier dès que le destin lui sourit à nouveau ou que la santé lui revient, Léon Denis, d'emblée, en saisit l'importance capitale. L'homme se rue au plaisir, s'enivre de sensualité pour échapper à l'idée de la mort sans arriver jamais à l'éluder, car au fond il s'en rend compte, là est la question essentielle.
Qu'est-ce que la sagesse ? C'est apprendre à mourir, dit Platon. Qu'est-ce que la vie ? C'est une méditation de la mort, dit Sénèque. Ainsi le jeune étudiant aborde de front l'énigme où tant et tant de hautes spéculations se sont heurtées sans parvenir à la déchiffrer.

« J'avais déjà passé par les alternatives de la croyance catholique et du scepticisme matérialiste, mais nulle part je n'avais trouvé la clef du mystère de la vie[3]. »

Une de ses grandes joies d'enfant, lorsqu'il était écolier, c'était de regarder aux étalages des libraires les belles couvertures de livres de prix et les images d'Epinal dont il parcourait les légendes de la première à la dernière ligne. Il avait conservé cette habitude et s'arrêtait volontiers plus souvent aux vitrines garnies de bouquins que devant les pâtisseries. Un jour - il était alors dans sa dix-huitième année - le hasard, qui parfois fait bien les choses, désigna à son attention un ouvrage au titre inusité, troublant. C'était « le Livre des Esprits » d'Allan Kardec. Rencontre providentielle.

« J'en fis aussitôt l'acquisition, dit-il et en absorbai le contenu. J'y trouvai une solution claire, complète, logique, du problème universel. Ma conviction fut assurée. La théorie spirite dissipa mon indifférence et mes doutes[4]. »

L'Instructeur venait de rencontrer son disciple. Ici se place une anecdote amusante sur laquelle il faut s'arrêter, parce qu'elle est révélatrice du parfait accord de pensées qui régnait entre Madame Denis et son fils. Laissons la parole à ce dernier :

« Je lus l'ouvrage avec avidité, à l'insu de ma mère, très méfiante à l'endroit de mes lectures. Elle avait trouvé ma cachette et de son côté lisait cet ouvrage en mon absence. »

Et il ajoute :

« Elle se convainquit, comme moi-même, de la beauté et de la grandeur de cette révélation[5]. »

La mode était alors aux tables parlantes. L'engouement était général et pas une fête, pas une réunion intime ne se terminait sans quelque exercice de ce genre[6].
Emilje de Girardin initiait, à Guernesey, la famille Hugo ; Vacquerie recueillait les observations qu'il devait publier dans *Les Miettes de l'Histoire ;* Eugène Nus, dans sa maison de la rue de Beaune, recevait, en compagnie d'hommes de lettres et d'artistes célèbres, par son fameux guéridon, des communications d'un sens philosophique profond, la plupart consignées dans les *Grands Mystères* et *Choses de l'autre Monde ;* Victorien Sardou, Théophile Gauthier écrivait des pièces et des nouvelles spirites. Des médiums célèbres étaient invités à donner des séances aux Tuileries. A Tours comme à Paris et dans nombre d'autres villes, des cercles d'études s'étaient formés où l'on abordait, sens une préparation suffisante, les phénomènes troublants du psychisme.
La ville de Tours a été une des premières, en France, à connaître le Spiritisme. Dès 1862, elle possédait un groupe présidé par le Dr Chauvet, auteur d'un livre intitulé : *Esprit, Force, Matière*, réfutation serrée de Büchner. Ce groupe comprenait, entre autres, l'avocat Normand et l'avoué Noirmant. Le jeune employé, à cause de son âge tendre et par manque de loisirs, ne

[3] *Revue Spirite* (janvier 1923) page 8.
[4] *Revue Spirite* (janvier 1923) page 8.
[5] *Ibid.*
[6] *Après la Mort*, p. 223.

pouvait en obtenir facilement l'accès. Cela ne l'empêchait point de suivre comme les autres ce courant de curiosité passionnée. Il expérimenta lui-même avec des amis que ces questions intéressaient.

« Comme tant d'autres, nous dit-il, je recherchai des preuves, des faite précis venant appuyer ma foi ; mais ces faits furent longs à venir. D'abord insignifiants, contradictoires, mêlés de supercheries et de mystifications, ils furent loin de me satisfaire et j'aurais renoncé plus d'une fois à toute investigation si je n'avais été soutenu par une théorie solide et des principes élevés. »

Et il ajoute ces mots qu'apprécieront les vrais spirites :

« Il semble, en effet, que l'Invisible veuille nous éprouver, mesurer notre degré de persévérance, exiger une certaine maturité d'esprit avant de nous livrer ses secrets[7]. »

Léon Denis en était là de ses travaux et recherches lorsqu'un évènement important se produisit dans sa vie. Allan Kardec était venu passer quelques jours, chez des amis, et tous les spirites tourangeaux avaient été conviés à venir le saluer.

« Nous avions loué, dit-il, pour le recevoir et l'entendre, une salle rue Paul Louis Courrier, et nous avions demandé à la Préfecture l'autorisation d'en disposer, car, sous l'Empire, une loi sévère interdisait toute réunion de plus de vingt personnes. Mais, au moment fixé pour l'assemblée, un refus formel nous fut signifié. Je fus chargé de me tenir à la porte du local pour prévenir les invités de se rendre à la Spirito-Villa, chez M. Rebondin, rue du Sentier, où la réunion allait se tenir dans le jardin.
Nous étions bien trois cents auditeurs debout et serrés sous les arbres, piétinant les plates-bandes de notre hôte. Sous la clarté des étoiles, la voix douce et grave d'Allan Kardec s'élevait, et sa physionomie réfléchie, éclairée par nue petite lampe posée sur une table, au centre du jardin, prenait un aspect fantastique. Il nous entretenait de l'obsession, ce qui était un sujet de circonstance. Des questions lui furent posées auxquelles il répondit avec sa bonté souriante. Les plates-bandes du père Rebondin furent mises à mal, mais chacun emporta de cette soirée un souvenir ineffaçable.
Le lendemain, je retournai à la Spirito-Villa pour rendre visite au Maître ; je le trouvai monté sur un escabeau, au pied d'un grand cerisier, et cueillant des fruits qu'il jetait à Mme Allan Kardec, - scène bucolique qui tranchait sur ces graves préoccupations[8]. »

C'était en 1867. Il devait le revoir deux fois encore, en son logement, rue Sainte-Anne, à Paris, ensuite à Bonneval où le grand Instructeur avait à prendre la parole devant les spirites d'Eure-et-Loir et du Loir-et-Cher.
C'est après le passage du Maître que fut fondé, à Tours, le groupe de la rue du Cygne, dont il devint secrétaire. Le Dr Aguzoly, MM. Rebondin, Page, les frères Huault en étaient les principaux membres. Là encore, les phénomènes furent assez médiocres. Les messages obtenus par l'écriture, les manifestations d'ordre physique relevaient plutôt de l'animisme que de l'intervention des «esprits». Des personnes, appartenant à d'autres cercles, subissaient des obsessions assez graves.

« J'appris par là, ajoute-t-il, combien il est dangereux de se livrer à l'expérimentation spirite sans préparation, sans protection efficace et ces exemples me rendirent circonspect en telles matières. »

La Guerre

C'est alors que la guerre de 1870 vint mettre un terme à ces préoccupations. Léon Denis avait 24 ans. Exempté du service à cause de sa vue déjà mauvaise, la Patrie en danger le trouve prêt à répondre à l'appel des armes. Lorsqu'après les désastreuses batailles du début de la campagne, on eut recours à la levée des mobiles, dans les départements qui n'étaient pas sous le coup de l'invasion allemande, il rejoignit, à la Rochelle, les jeunes gens célibataires relevant

[7] *Revue spirite*, janvier 1923, p8
[8] Compte rendu du Congrès 1925, p. 255.

du 26e corps d'armée en formation. De suite, il fut nommé sergent au 1er bataillon de la 1re Légion de la Garde mobilisée d'Indre et Loire, puis il prit rapidement du grade, comme s'il avait fortuitement retrouvé une profession jadis exercée.

« En quinze jours, j'appris le maniement d'armes et l'école de peloton de façon à servir d'instructeur aux cadres de mon bataillon. Dans l'espace de six mois, je devins successivement sous-officier, sous-lieutenant et je serais encore monté en grade si la paix n'était survenue. »

En dernier lieu, il remplissait avec autorité - s'accordent à reconnaître ses vieux camarades d'armes - la fonction absorbante d'adjudant-major.
Sanglé dans sa vareuse bleu-marine, le visage presque imberbe, le lieutenant Denis nous apparaît, sur une photographie de l'époque, tel que nous aimons à nous le représenter : le menton volontaire, l'air grave et résolu, avant tout, homme de devoir. Rien de dur cependant sous cette austérité. Nous savons, par le témoignage des anciens que sa ponctualité dans le service et le scrupuleux souci d'exécuter les consignes n'altéraient en aucune façon la simplicité de ses manières, son urbanité souriante, son égalité d'humeur que pimentait déjà une pointe de malice gauloise d'un tour très personnel. Ajoutons qu'en plus de ses fonctions actives, il tenait le registre des dépenses du mess des officiers de son bataillon. Comme fourrier, ceux-ci ne pouvaient, certes, faire un choix plus heureux,
L'occasion ne manquait donc pas au lieutenant Denis dans le camp de Dompierre. En logement à Chagnolet, il eût pu, le service terminé, chercher un dérivatif à la Rochelle, où nombre de ses camarades menaient assez joyeuse vie. Mais de telles distractions n'étaient guère de nature à lui donner contentement. Le labeur pour lui, le plaisir pour les autres. Au reste n'avait-il pas déjà, de la tâche qui l'attendait, le secret pressentiment ? L'occasion voulut qu'à Chagnolet même, la question spirite fut à nouveau l'objet de ses préoccupations immédiates. Pendant quelques jours, il logea dans une vaste et antique demeure située dans le voisinage du camp. Or, cette maison était hantée.
Impossible d'y reposer.

« Un sergent de ma compagnie étant médium, - écrit-il - je l'emmenai en ce logis par une nuit d'hiver, et nous nous plaçâmes tous deux à une table cherchant à pénétrer le secret de ces manifestations. La table fut bientôt agitée, puis renversée par une force irrésistible. Des crayons furent brisés ; le papier, déchiré. Des coups ébranlaient les murs ; des bruits sourds se faisaient entendre. Soudain, la lumière s'éteignit, Un roulement, plus fort que tous les bruits précédents, fit trembler la maison, puis se perdit au loin, dans le silence de la nuit. Avant de quitter cette demeure hantée, nous apprîmes qu'elle avait été autrefois le théâtre de scènes sanglantes[9] . »

Il en fut quitte pour chercher un refuge plus tranquille. L'ayant trouvé, il convia le sergent médium et quelques camarades à venir y expérimenter en commun. C'était en février 71. On se demandait avec anxiété, ce qu'allait devenir, à l'issue de la guerre, le pays tombé à la merci des Allemands. Après les combats de Monnaie, l'ennemi étant aux portes de Tours, les mobilisés d'Indre-et-Loire avaient vainement adressé une pétition au Général commandant le camp de Dompierre, dans le but de coopérer à la défense de leur ville. Mais la partie était perdue. La chute de l'Empire était imminente. A Chagnolet, dans la chambre du lieutenant Denis, on nourrissait pour la République libérale, que l'on sentait en gestation, le plus pur enthousiasme. La liberté, la fraternité, la tradition reprise des grands principes révolutionnaires allaient, sans aucun doute ramener la concorde nationale et ouvrir sur l'Europe entière une ère de paix féconde. Le 24 du mois, le groupe recevait la communication suivante :

« L'Allemagne et la France attendent avec anxiété le résultat des négociations ; elles attendent l'heure tant espérée de la paix où toutes les familles connaîtront ceux qui manquent à l'appel du coeur d'une mère ou d'un frère. Ceux-ci maudiront, dans les deux nations, les tyrans qui leur ont enlevé leur soutien et leur seul espoir. Alors à vous de profiter de ces choses pour éclairer vos frères. Faites leur voir la grandeur de Dieu. Prier, consolez la souffrance. En un mot, faites le bien. »

---

[9] Dans l'invisible, p.220-221.

Le 28, un message sur « les mondes célestes » se terminait par cette phrase prophétique qui a mis un demi-siècle se réaliser :

«Mes amis, un fait solennel s'accomplit en ce moment selon le désir des hommes. C'est la paix qui vient d'être signée et dans quelques jours vos familles vous tendront les bras. Avant peu d'années, la Prusse à son tour sera anéantie, humiliée. Priez, Priez. » C'était signé : Lamennais.

Le Groupe de la rue du Cygne

La contribution de guerre imposée par l'Allemagne n'avait pas ébranlé la richesse du pays. Malgré le désastre, les affaires reprenaient peu à peu leur cours normal. Léon Denis revint à la maison Pillet pour y reprendre ses fonctions interrompues du fait des hostilités. Son père avait cessé tout travail. C'est le fils qui devait désormais assumer la charge de soutenir ses parents vieillissants.
Cependant, la France humiliée, diminuée aux yeux du monde, bien que l'honneur fut sauf, traverse une crise intérieure douloureuse. La tourmente a balayé l'Empire, mais le pays désemparé, inquiet de ses destinées, connaît l'ordre moral. Les idées républicaines ont du mal à se frayer un chemin. Fils du peuple généreux de nature et passionné de justice, l'ex-lieutenant de mobiles brûle de les servir de toutes ses forces.
Servi par un don naturel d'élocution, il s'entraîne à la parole. Orateur écouté de la Loge maçonnique des Démophiles, il mène de front une tâche formidable. Assidu à sa tâche matérielle, investi de la confiance de son patron qui apprécie ses mérites et le tient en haute estime, il se remet à l'étude avec une énergie décuplée. Le groupe de la rue du Cygne s'étant renforcé d'une recrue notoire ; le capitaine Harmant, - ancien commandant du secteur de la Porte de Saverne au siège de Strasbourg, passé archiviste du 9e Corps, - les séances reprennent avec un nouvel entrain chez le Dr Aguzoly.
Celui-ci avait une curieuse faculté de voyance. On sait que tout médium possède des dons spéciaux qui ne ressemblent exactement à nuls autres. A l'état de transe, il revivait, avec une netteté extraordinaire, des scènes du passé et décrivait ses visions en traits caractéristiques qui leur donnaient un étonnant relief.
A son contact, Léon Denis, qui était déjà médium écrivain devient, lui aussi, voyant. Il reconstitue, à l'état de veille, des scènes impressionnantes de l'Histoire médiévale et de l'Histoire ancienne. Un certain nombre de ces tableaux sont, d'après les indications de son guide, relatifs à des vies antérieures. Tantôt, chef de guerre d'une tribu franque, il exhorte ses guerriers à faire une hécatombe de Gaulois ; tantôt il revit des épisodes de combats sanglants comme fils d'un viking célèbre. Fait extrêmement curieux, il décrit, avec le Dr Aguzoly, les mêmes tableaux, les mêmes scènes, et ces scènes, ces tableaux se succèdent au cours d'une même séance à la manière d'un film cinématographique. Et ces récits de cruauté sauvage alternent avec des communications d'esprits familiers, avec des messages de philosophie sereine, des exhortations affectueuses de *« Sorella »*, l'Egérie du groupe. Celle-ci apaise, réconforte ses amis inquiets, anxieux de la tournure que prennent les événements au lendemain de la guerre et de l'émeute.
Après avoir donné à ses amis de judicieux conseils au sujet de la conduite à tenir dans les bouleversements sociaux qui s'annoncent, elle les exhorte au labeur :

« A la nuit, dit-elle, succédera l'aube. C'est alors que sonnera pour vous l'heure solennelle où vous devrez élever vos voix inspirées et répandre autour de vous les précieuses doctrines qui vous ont été remises comme un dépôt sacré. Sachez le conserver, ce précieux dépôt et le faire fructifier en vous, car il vous en sera demandé un compte rigoureux. Mais vous ne perdrez pas le fruit de vos études et de vos travaux et vous saurez rendre aux autres ce qui vous aura été prêté. Maintenant, préparez-vous aux orages ; opposez-leur un front toujours serein ; ils passeront, car vous ne leur laisserez aucune prise. C'est donc à vous de conjurer la tempête ; votre force d'âme seule vous en préservera. Et si vous savez vous diriger dans les ténèbres, l'appui des esprits ne vous manquera pas pour les franchir tout à fait. Bon espoir et courage[10] ».

[10] Extrait des cahiers Intimes.

Sorella est le bon génie toujours prête à les assister dans leurs études et leurs recherches. C'est une soeur et c'est une directrice de conscience. Mais ses instructions, ses révélations doivent avoir un but utile.

« Je vous fais connaître ces choses afin que vous compreniez combien vous devez vous sentir forts contre les épreuves terrestres ; étant armés de toutes pièces pour le combat, vous pouvez lutter contre des périls plus grands ; étant plus favorisés, il vous sera plus demandé. Travaillez donc pour vous et vos frères ; soyez bons, bienveillants pour tous. Consolez ceux qui soutirent ; secourez ceux qui ont, faim. A ces conditions, vous pourrez être accueillis dans le royaume de Dieu [11]. »

Un jour, une surprise leur est faite par les amis invisibles. *Durand*, l'esprit contrôle, les prévient qu'une surprise leur est réservée, qu'ils n'aient pas à s'effrayer, mais à garder le silence et à être attentifs. Le Docteur s'étant endormi, la sonnette retentit violemment, des coups sont frappés dans la muraille. Léon Denis et le capitaine voient distinctement une forme humaine dont ils peuvent observer les contours quand elle passe devant la fenêtre, éclairée ; l'ombre se dirige lentement vers la porte du salon où elle stationne un moment, puis disparaît dans la muraille.
Léon Denis relatant ce fait ajoute :

« Chose singulière, il n'y avait aucune médiumnité en jeu ; si des emprunts fluidiques nous furent faits, nous n'en eûmes pas conscience. Les Esprits guides nous dirent ensuite qu'ils s'étaient servjs d'un esprit très inférieur qu'ils avaient aidé de tout leur pouvoir en puisant les éléments de matérialisation dans les fluides ambiants afin d'assurer notre conviction dans la réalité du Spiritisme[12]. »

Les belles séances de la rue du Cygne devaient se continuer chaque semaine jusqu'en 1877.
Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier 1873, un autre événement d'importance se produit. Une assemblée nombreuse d'esprits remplit tout à coup la salle dont les murs et le plafond se couvrent d'étincelles fluidiques.
Le Docteur les reconnaît et les désigne par leurs noms et caractéristiques, puis le fidèle *Durand* (le contrôle) reste seul pour révéler au médium l'histoire de *Philippine*, son ange gardien, qui lui apparaît pour la première fois. *Sorella* l'accompagne, Sorella, la conseillère et l'amie encore mystérieuse de Léon Denis.
Puis les tableaux d'histoire reviennent, alternant avec les instructions et directives. Voici à titre d'exemple une de ces scènes décrites que nous avons choisie pour sa brièveté.

« Scène de guerre dans le Caucase. Nous nous trouvons suspendus, le Docteur et moi, sur un chemin tracé dans le roc, puis le sentier cessant tout à coup, nous ne pouvons gravir la montagne qu'avec une grande difficulté, en posant nos pieds avec attention sur les angles des rocs. Nous arrivons : une pierre que notre poids fait basculer, et qui tourne sur elle-même nous montre l'entrée d'un escalier taillé dans le roc ; nous le gravissons et nous pénétrons dans une grotte immense, ornée de stalactites. Dans le milieu, une table petite supportant un gros livre ; un Esprit sous l'aspect d'un vieillard y est appuyé ; tête chauve, grande barbe blanche, yeux profonds. Approchez, mes enfants, nous dit-il, je vous attendais. Il nous parle d'une revue qui va bientôt succomber ; une publication plus forte, plus sérieuse la remplacera. Ici, dit-il, arrivent par un moyen électrique à vous inconnu, la connaissance de toutes les publications spiritualistes de la Terre ; j'en suis comme le rapporteur. Il nous encourage à travailler, nous annonce que plus tard une science nouvelle sera révélée aux hommes et que nous pourrons servir à la répandre. Il refuse de nous faire connaître qui il est ; nous le saurons un jour. »

Il est curieux de retrouver ici, comme dans d'autres pages du carnet de travaux intimes, une illustration de la thèse théosophique affirmant l'existence des grands instructeurs spirituels du bouddhisme.
Dans d'autres tableaux d'un relief extraordinairement précis, on reconstitue, devant lui, par bribes, les épisodes les plus marquants d'existences antérieures. Ainsi s'ébauche et prend

---

[11] Extrait des *cahiers intimes*
[12] Voir *l'Histoire du développement du Spiritisme à Tours* (Compte-rendu du Congrès de 1925). Voir également *Christianisme et Spiritisme*, p. 257.

figure et s'anime, en apparitions brèves, une fresque combien suggestive, toute palpitante de mouvement et de vie. Parfois, en compagnie du docteur, ils visitent ensemble le Vésuve, volent sur la campagne romaine, assistent à une soirée à la Scala de Milan, participent à une fête vénitienne sur l'eau, du temps des Doges.
Un moment rassemblés, en compagnie de leurs guides, à certains carrefours du temps, par une destinée commune, ils se séparent sans jamais s'abandonner pour se retrouver plus loin dans une autre phase d'une existence nouvelle.
Hélas, du songe à la réalité, quel douloureux contraste ! Du cénacle des grands esprits, des randonnées éblouies dans les mondes merveilleux, il faut revenir au terre à terre de la vie quotidienne, aux exigences impérieuses d'un labeur fatigant et sans répit. Autour de Léon Denis c'est partout jusque dans sa famille[13], l'incompréhension, l'hostilité, le sarcasme, relativement aux idées qui lui sont chères. Il souffre déjà de la faiblesse de sa vue. Une occlusion intestinale mal soignée, au retour de la Rochelle, lui a laissé des troubles de la digestion. Et le travail qu'il doit s'imposer ne connaît nul répit. Mais heureusement, l'ange consolateur se penche sur lui, attentif et fidèle, lui verse le baume dont il a tant besoin, le réconforte et l'encourage.

« Je viens à ton appel. Pourquoi douter de moi ? Tu sais bien que je suis toujours prêt à te donner assistance et à te soutenir de mes faibles conseils. Cher ami, plongé dans la tristesse, que de fois tu affliges mon coeur ! Je voudrais te voir plus confiant et plus résigné. Pour traverser les sombres jours de la vie, il faut du courage, de la persévérance ; il faut saisir son âme à deux mains si je puis m'exprimer ainsi et marcher résolument dans la voix tracée. Mais ne crains rien, les motifs qui te font redouter l'avenir sont chimériques ; laisse de côté ces appréhensions ; la vie te sera supportable au point de vue matériel. La lutte sera d'ordre moral. Courage donc et prépare-toi, car le moment viendra, peut-être bientôt. Aie confiance en moi. Tu sais que tu es soutenu, que des guides, de nombreux amis t'assisteront et te conseilleront au jour de la lutte ».

Il demande si les songes incroyables qu'il vient de faire sont mieux que des jeux d'imagination.

« Oui, ami, c'est une réminiscence des temps passés, des temps où nous vivions ensemble et où nous commentions à entrevoir la sereine vérité. Ces temps sont loin de nous. Ce n'est plus le passé qu'il faut regarder ; c'est l'avenir, l'avenir qui déroulera ses vastes replis pleins d'épreuves, d'affaissements et de combats, mais pleins aussi d'ascensions, de victoires et de rayonnements. Courage donc, ami ! Je suis près de toi, versant sur ton front toutes les affections de mon cœur et cherchant à te rendre plus douce l'étape qu'il te faut franchir! »

Quelques jours après, le fidèle guide lui apporte, à son tour, son secours moral.

« *Durand,* écrit-il, est venu nous donner quelques précieux conseils dont mon âme attristée avait grand besoin ».

Le doute, dont tout chercheur consciencieux connaît les retours subits, l'interrogation muette et l'insistance, l'assaille par moment.

« Distinguez l'ivraie du, bon grain, lui dit-on. Dans toutes les manifestations qui se produisent entre esprits et incarnés, il y a toujours des choses vagues, confuses dues à l'influence matérielle du milieu. Mais sachez distinguer, dans cette obscurité, les vérités qui vous servent à dompter les passions et le doute ».

On n'arrive à la foi pleine et entière, dira-t-il plus tard, que par une lente et douloureuse initiation. Il le savait par expérience.
Le 31 juillet 1873, une révélation nouvelle lui est faite. Il revit un des épisodes les plus importants de ses vies antérieures. Il pénètre le secret qui doit illuminer toute sa destinée. Il retrouve, dans *Sorella,* Jeanne, la compagne, l'inspiratrice, l'amie de toujours, la haute et virginale figure de l'amour et du sacrifice, celle qui ne l'a jamais oublié et ne l'abandonnera

[13] Son père affichait un dédain complet pour la croyance spirite.

plus.
Le 20 août de la même année, Léon Denis, ses amis Aguzoly et le capitaine Harmant, apprennent dans quelles circonstances se fit jadis leur première rencontre, lors d'une vie antérieure, à l'issue d'un combat naval, sous Louis XIV. Et les voici à nouveau réunis dans une nouvelle étape de leur existence, selon la loi qui veut que les êtres liés par une amitié vraie se retrouvent, à des croisements imprévus de leur destinée, selon le plan éternel impénétrable à notre pauvre entendement humain.
L'année suivante, il recevait de Jeanne elle-même l'exhortation pathétique.

« Courage, ami ! Maintenant que la destinée se dessine plus précise, maintenant que les heures de la lutte s'approchent, que des épreuves plus redoutables vont t'assaillir, je serai plus près de toi encore, soutenant chacun de tes pas. Ne l'oublie pas, ami, le but est là, but qu'il faut atteindre, but qui t'ouvrira les portes d'un monde meilleur ».

La route était tracée !

« Tu as été choisi, lui avait-on dit précédemment, pour accomplir une mission utile aux hommes. Les vicissitudes t'assailleront, mais sois sans crainte. Va toujours devant toi. Nous t'aiderons ».

Et le jeune missionnaire s'était engagé courageusement dans l'âpre sentier.

III - LES DEBUTS

Entraînement oratoire

Dès l'année 1869, Léon Denis avait reçu l'initiation maçonnique à la Loge des Démophiles de Tours (rite du Grand Orient). Rapidement, après la guerre, il en était devenu l'orateur le plus écouté. Servi par un réel don d'élocution, il s'entraînait à l'art oratoire sous l'inspiration de ses guides, ses seuls professeurs d'éloquence.

« Travail, courage, espoir ! Lui répétait *Sorella :* voilà quelle doit être ta devise ».
«Ami, il faut consacrer tous tes loisirs au travail spirite, à l'étude ; il faut t'habituer surtout à défendre et à mettre en lumière notre doctrine, non pas que tu doives dès aujourd'hui parler de ces choses à chaque instant ; non. Mais il faut t'aguerrir, te préparer en silence pour l'heure solennelle qui ne doit pas te surprendre, mais te trouver prêt ».

En plus de *Sorella, Durand* l'assiste, toujours aussi ponctuel, aussi fidèle.

« Il faut travailler, lui dit-il, à devenir un orateur et un écrivain ».

Dans ce but, préparer les textes, les corriger ; puis les soumettre à l'appréciation de ses amis ; s'ils lui font des observations, qu'elles soient justes ou mal fondées, toujours les accepter de bonne grâce, puis juger au fond de lui-même ce qu'il doit en faire. Il sera nécessaire d'étudier au préalable le style, l'enchaînement des phrases chez des auteurs qui lui seront indiqués ultérieurement. Eviter surtout la facilité, l'abondance romantique. Un style doux et sévère à la fois, simple, dans l'expression, dépouillé d'ornements inutiles, toujours châtié.
C'est le 19 février 1873 qu'il subit ses premiers examens devant cinq maîtres spirituels, amenés par *Durand. Sorella* l'assiste ; mais il est ému comme un candidat devant une commission d'examen. Il lit son deuxième discours.

« Tout est bien, lui dit-on, à part quelques points de détail faciles à retoucher. Les progrès accomplis sont sensibles et justifient les espoirs que l'on a mis en toi. »

C'est le 17 mars, qu'il parlait du *Matérialisme,* en séance privée, aux Démophiles. Le précédent discours, qui avait marqué son début dans l'art oratoire, traitait du *Patriotisme*. Le troisième était une apologie du *Spiritualisme.* Sujets vastes, propices à la discussion d'idées générales, susceptibles d'amorcer les questions qu'il se réservait d'approfondir plus tard.
Ce thème du matérialisme devant la science et la raison devait requérir tous les efforts du jeune propagandiste et l'amener à aborder tout d'abord le plus grand événement de l'Histoire contemporaine.

« Presque toutes les questions qui agitent notre époque ont leur point de départ dans la Révolution de 89. Elle a soulevé, disait-il, le problème politique et le problème religieux : gouvernement des peuples par la démocratie, religion des âmes par la science. »

Malheureusement les idées spiritualistes des grands Conventionnels n'ont pas été partagées par leurs successeurs ; la science matérialiste a rapetissé le domaine de la vraie science, sapé le fondement de la religion, ébranlé la foi dans les âmes et poussé les hommes à des doctrines de néant, d'où le malaise de la société actuelle.
Nous voyons s'ébaucher le thème qu'il développera plus tard avec plus d'ampleur et de force dans ses ouvrages.
Ce ne sont encore que des exercices d'éloquence. Il aborde d'autres sujets, mais tous convergent vers l'idée principale : la prééminence nécessaire du nouveau spiritualisme. Il traite successivement de l'Evolutionisme, de la Religion naturelle, de la Famille, du

Centenaire de l'Indépendance américaine, de Dieu, l'âme et la vie. Ce sont là des causeries privées, des discours de réception ou de fêtes d'ordre, autant d'occasions de s'entraîner au rôle que l'on attend de lui. Déjà sa tâche apparaît singulièrement compliquée si l'on considère qu'il doit mener de front un triple labeur : le travail professionnel, l'étude et le maniement de la parole.
Toutefois ses occupations commerciales sont devenues moins rebutantes, moins monotones, plus conformes à ses goûts : il voyage pour sa maison. Son rayon d'action est d'abord régional, mais il aspire à l'étendre. Il visite d'abord le Centre, puis les provinces plus éloignées : Lorraine, Normandie, Bretagne, Périgord, Auvergne, voire l'étranger. En 1872, il fait un bref séjour à Londres. Les années suivantes, il parcourt la France en tous sens : les affaires sont en voie d'extension. Inaugurant, par son esprit d'initiative, une nouvelle méthode de travail à l'époque où les voyageurs de commerce se contentaient de tourner à petites journées dans un rayon restreint qui suffisait à leur ambition réduite, Léon Denis, obéissant à un sens averti des affaires, sut persuader son patron de la nécessité détendre leur champ d'action. C'est ainsi qu'il aborda des tournées de plus en plus longues, et sans doute, de plus en plus fructueuses.
On devine son contentement secret, sa joie sans seconde quand lui fut tracé son premier grand itinéraire. Il devait, cette fois, visiter la Suisse vaudoise, la Corse, la Lombardie, puis l'Algérie-Tunisie, avec retour par l'Italie.
Admirons ici comment la destinée se fait parfois un jeu d'exaucer nos vœux les plus osés et de mettre à notre portée les plus audacieuses chimères. Voici que le plus naturellement du monde, ses plus chers désirs sont à la veille d'être réalisés.
Il va partir pour le beau voyage. Comment ne serait-il pas comblé au-delà de toute espérance, puisque *Jeanne*, avant son départ, a voulu lui remettre un gage inattendu et combien précieux de sa tendresse et de sa foi[14].

Le beau voyage

Le 27 septembre 1876, Léon Denis quittait Tours. Prenant le chemin des écoliers, il parcourait l'Auvergne : Clermont-Ferrand, Thiers ; puis, traversant le Velay, bifurquait sur Lyon. Ayant visité Fourvière, puis assisté chez des amis à une soirée spirite intéressante, il filait, le 3 octobre, à Genève. Cette ville l'avait séduit. Lausanne et la rive vaudoise achèvent de le conquérir. Le cadre incomparable des grandes Alpes, le vaste miroir fluide du Léman, l'ampleur de l'horizon l'émeuvent jusqu'en ses fibres profondes. Il goûte, en plus, le sérieux, l'amabilité des populations riveraines si proches de nous par la communauté d'origine, la langue et l'urbanité des moeurs.
Quelques jours plus tard, il est en plein Valais. Il trouve en Sion, une localité fort pittoresque mais sale. Il pleut. Les chars attelés de boeufs roux cahotent sur les mauvais chemins de la montagne ; les Valaisans rentrent, dans leurs villages perdus, les tendelins de vendange. Heureusement, le lendemain, à son départ, un soleil radieux dissipe la brume qui enveloppait les pentes. Les cimes apparaissent, coiffées de leurs névés resplendissants. A Brieg, l'effet est merveilleux. Il faut s'arrêter. Force est de franchir le Simplon en voiture. Un ingénieur vaudois est son compagnon de route. Tous deux déjeunent dans un restaurant de fortune à l'usage des touristes. Le charmant voyage !
En arrière : les monts éclatants de Tourtemagne, la vallée de Zermatt. Les clochers des villages au toit métallique, le torrent de la Viège, reluisent d'un éclat spécial qui est du plus curieux effet.
A Bérisal, un jeune anglais remplace l'ingénieur. Une perspective immense vient de s'ouvrir sur le Valais. Le fleuve se déroule au loin, entre les monts, comme un ruban d'argent. La route fait d'innombrables lacets ; les voyageurs, à pied, montent à travers les pâturages et les hautes sapinières, A Cavalrienberg, ils découvrent le Finsterhaorn et le haut Oberland. La nuit vient ; il faut s'arrêter, coucher dans la montagne, au relais prévu.
Le lendemain, à sept heures, ils se remettent en route. La vue est sublime. Brieg apparaît en contrebas à une profondeur vertigineuse. De toutes parts des névés, des glaciers scintillants. Plus de végétation. Les hauts sommets revêtent un aspect grandiose mais désolé, d'une

[14] A la séance du 5 septembre, il y avait eu « apport » d'un bouquet de fleurs de lys.

austérité inouïe ; la bise âpre fouette le visage des voyageurs. Partout des rochers abrupts, des escarpements où croulent des avalanches, des précipices, des abîmes effrayants. Mais le col est franchi ; on redescend maintenant le versant italien. La voiture que l'on a échangée au village du Siruplon emporte maintenant notre excursionniste vers les vallées, tessinoises. Afin de ne rien perdre de l'admirable panorama de la Gorge de Gondo où gronde la Doveria, il grimpe sur l'impériale et s'installe parmi les bagages. Le vent est froid et piquant, mais la vue est si belle ! A Iselle, il faut s'arrêter pour la douane. Déjà les mendiants, les enfanta en guenilles, le soleil et les chansons : c'est l'Italie.
La vallée s'élargit, les villages perchés sur les collines ou disséminés sur les pentes montrent, au loin, leurs façades peintes, leurs campaniles nichés dans les épais feuillages. Partout des mûriers, da la vigne grimpante, des châtaigniers dont on ramasse les fruits épineux. Dome d'Ossola proprette, pimpante, lui fait, à l'arrivée, une excellente impression ; puis c'est Mergozzo et son charmant petit lac, enfin Pallanza au bord du « Verbano » enchanté.
Le lendemain, il fait avec des compagnons de rencontre le traditionnel pèlerinage aux îles Borromées ; il subit la magie de ces rives vantées mais ne s'y arrête pas. Le 12 octobre, il est à Milan, la belle capitale lombarde toute bruissante et animée d'une vie intense. Mais Venise l'appelle ! N'a-t-il pas déjà parcouru en songe la ville des Doges ? Ne l'a-t-il pas vue, dans un tableau étrangement suggessif à jamais fixé en sa mémoire, dérouler ses prestigieuses féeries au temps de sa splendeur ?
Par une journée de chaleur et de poussière, le voilà roulant vers l'Adriatique. Bergame et son vieux château ; Brescia, lonato, d'où l'on voit dans une échappée prestigieuse le lac de Garde ; Vérone au loin, puis Vicenze, défilent devant ses yeux émerveillés. La nuit est venue, mais le voyageur voit bientôt scintiller les feux de Venise. Le pont est franchi ; voici la gare ; voici les gondoles qui attendent. Et soudain, c'est l'étrange impression d'un rêve éveillé, le glissement de l'embarcation dans la ténèbre des murs où vient jouer la fantasmagorie lunaire. Ayant passé le reste de la nuit à son auberge, il se lève, dès l'aube, pour admirer l'étrange ville dans sa grâce matinale. Il se rend place St-Marc, puis à la Basilique. Il monte au campanile fameux d'où l'on découvre la cité toute cernée par la mer lumineuse. Et puis, c'est au Palais ducal la visite des oeuvras du Titien, de Tintoret, de Paul Véronèse. Il veut tout voir : les musées, les escaliers et les statues, les places et les Eglises, jusqu'au ghetto sordide et lépreux. Et le soir, après une dernière, promenade à la Piazza, il s'attarde encore, tout ébloui des splendeurs de la ville unique et grisé de son odeur violente, à la terrasse du café Floriani, pour admirer la féerie nocturne sur le grand canal. Avant de quitter ces merveilles, afin que ses parents soient informés de sa joie, il leur écrit dans l'enthousiasme de son impression première :

« Venise, hôtel della Luna

« Chers Parents,
« Vedere Venezzia e poi morire » disent les Italiens. Je puis donc mourir, j'ai vu Venise.
Je suis venu y passer ce jour de dimanche. Pendant qu'en France, enfiévrés de politique, tous mes compatriotes courent au scrutin, moi, je rêve au soleil, je contemple Venise resplendissante de grâce et de beauté, sous un ciel bleu sans nuages. Je descends du Campanile de St-Marco, tour dont la terrasse domine la Piazza, à 100 mètres de hauteur. J'y suis resté plus d'une heure, ne pouvant me rassasier de ce merveilleux spectacle de Venise s'étalant, immense, autour de moi, au sein d'une mer baignée de lumière. Les trois cloches du Campanile sonnaient tout à mes côtés, jetant dans mes oreilles une rumeur assourdissante. A leur signal, toutes les églises de Venise - il y en a plus de cent - se sont mises à parler. Le son des cloches s'élevait de toutes parts et formait un étrange concert.
Oui, Venise est belle. C'est la cité la plus bizarre, la plus attachante que j'aie vue. Qu'il fait bon vivre ici ! La nature est si douce, le soleil si caressant, la mer si bleue ! Mais pourquoi la population est-elle si mauvaise, si vindicative, si sordide ? Hélas ! Partout, à côté des merveilles créées par le génie humain, se montrent des plaies hideuses : paresse, mendicité, passions furieuses !...
Comment décrire une telle ville ! Impossible de trouver des termes qui en donnent une image fidèle. Merveille des merveilles ! J'ai ouï la messe dans la basilique de St-Marc, cette splendide église où sont entassés tous les chefs-d'oeuvre de l'art vénitien et oriental ; (marbres, mosaïques, orfèvreries précieuses, châsses). L'oeil est ébloui par toutes ces magnificences. Et le palais ducal, te le Procurates ! Un monde de monuments admirables s'élèvent autour de cette place St-Marc, célèbre dans le monde entier. Il faut voir du quai des Enclavons s'étendre la mer sur laquelle le soleil jette ses traînées d'or ; et les gondoles glisser, rapides, silencieuses, sur l'eau calme et transparente. Au loin, les îles, le Lido, St-

Pietro di Castello, La Giudecca, St Giorgo Magiore, etc. - Venise tout entière, ses dômes innombrables, ses rues étroites, ses ponts, ses places animées et bruyantes. Autour d'elle, comme une écharpe d'azur, partout la mer et les lagunes...
Je me suis échappé de Milan pour voir tout cela et j'y retourne ; mais j'y retourne avec une puissante image gravée dans ma mémoire. Jamais je n'oublierai Venise. Je suis comme un écolier faisant l'école buissonnière on ne doit pas savoir que je suis venu ici. Mais si près de Venise, pouvais-je résister au désir de la voir. »

Le lendemain il doit regagner Milan, puis s'arrêter à Turin. Ses affaires ensuite l'appellent à Menton d'où il rejoindra Gênes par la Riviera italienne, puis, de là, Livourne d'où il doit s'embarquer pour la Corse.
Nous sommes à la fin d'octobre. Léon Denis pérégrine dans les magnifiques forêts du Cervione. Qu'importe que les auberges soient malodorantes et le menu négligé ! L'île de Beauté le charme et l'a pris tout entier. Parti de Cervione avec un certain Pestalozzi, il se rend à Corte, à dos de mulet d'abord, puis en voiture. L'enchantement continue. Au fur et à mesure qu'ils montent, d'admirables vallées se découvrent, silencieuses, évoquant les âges primitifs, entre les hautes pentes recouvertes de châtaigniers séculaires. L'automne jette ses tonalités ardentes sur les vastes frondaisons. A travers les échancrures des feuillages, brillent les cascades, les torrents descendus des crêtes neigeuses.
A Piedirocco, il faut faire halte. Les mulets sont fatigués et le lendemain est jour de Toussaint. Il consacre donc cette journée à une promenade solitaire dans la montagne, parmi les sentiers pierreux, sous les grands châtaigniers. Seuls, dans le grand silence, s'entendent le grondement perdu des torrents au fond des vallées et le cri strident des faucons dans l'air bleu. Parfois les cloches tintent et la méditation finit en élévation à Dieu.
Le lendemain, à midi, sur une chétive voiture traînée par un mulet, il gagne Corte. Le ciel est d'un bleu profond, le soleil éblouissant. Les cimes des montagnes baignent dans une atmosphère d'une admirable transparence. Devant le panorama sublime du Monte d'Oro, on lui sert un déjeuner succulent dans une auberge perdue. Il est littéralement enivré de lumière et d'air salubre. Malheureusement, descendu à Sartène et à Ajaccio, il tombe en pleine fièvre électorale, au milieu d'une population vociférante ayant oublié, pour un moment, son bon sens et son originalité coutumière.

Revenu à Marseille, puis réembarqué après un court répit, il touche la côte algéroise le 20 décembre, par un temps maussade. Mais le lendemain, le ciel est sans nuages. Il goûte ce spectacle nouveau pour lui, le bruit inusité, les scènes indescriptibles de la vie arabe. Ayant visité Alger et la Casbah, il se rend à Blidah, la reine du Sahel, qui le laisse absolument charmé. Mais ici, visiblement notre voyageur est tenté, par le désir de pénétrer plus à fond dans la vie indigène, de laisser les routes commerciales encombrées pour s'avancer dans la montagne an coeur du pays Kabyle. S'étant rendu par la diligence à Tizi-Ouzou, le voilà qui bifurque, toujours en voiture, vers Fort-National. Alentour, la terre est un verger : jardins sur les pentes, pâturages sur les hauteurs. Le long de la route assez bonne, la gent indigène : pâtres et laboureurs, enfants et femmes, quelques-unes jolies et le visage découvert, circulent dans l'un et l'autre sens, menant grand bruit. Le soleil inonde de ses feux les crêtes dentelées du Djurjura, et c'est dans ce décor ruisselant de couleurs et débordant de vie qu'il déjeune à Fort-National, parmi les Kabyles accroupis et gesticulants.
Mais il s'agit de trouver des guides pour l'excursion projetée dans la montagne. Il ne tarde pas à en être pourvu. Un certain Mustapha Belkassen, jeune garçon dégourdi, poli, propre comme un sou, qui lui avait été recommandé, s'offre bientôt à l'accompagner dans son excursion. Il a un muletier sous la main, Ibrahim, qui connaît parfaitement le pays. Léon Denis désire se rendre à Abkou, en plein pays Kabyle. Qu'à cela ne tienne.
Muni d'un, sauf-conduit que lui a délivré, fort aimablement, le capitaine du bureau arabe, le voilà en route, dès l'aube - monté sur son mulet que flanquent de part et d'autre, Mustapha et Ibrahim à pied - pour le camp des Aïn-Chellata. La route est mauvaise, détrempée par les pluies récentes, mais le paysage est merveilleux. De toutes parts des cultures, des massifs d'arbres verts.
La campagne, que cernent les formidables remparts du Djurjura, ressemble à un grand jardin. Les Kabyles sont au labour. Partout des chants, des cris. Les fumées des villages montent dans l'air d'un bleu admirable. Mustapha, qui parle correctement le français, raconte des

scènes de l'insurrection de 1871 qui l'a ruiné, lui et ceux de sa tribu dont les biens ont été confisqués.
Tout en causant, la petite troupe monte vers la Haute Kabylie. On a laissé le chemin pour prendre des sentiers terriblement hérissés et rocailleux. Le mulet de notre voyageur se hisse péniblement parmi d'énormes quartiers de rocs. Enfin, après une heure d'escalade dangereuse, on arrive à Thifilkouth, misérable village, aux maisons sordides, d'une saleté repoussante. Tous les trois sont épuisés ; la monture ne vaut guère mieux. Ils s'en vont à la maison de «l'amin » demander quelque provende : du lait, des fruits. Des chiens féroces hurlent à leurs talons ; les femmes s'enfuient à la vue du « roumi », les enfants se cachent. Mustapha ayant obtenu la pitance demandée, nos excursionnistes s'installent pour le déjeuner, sur les dalles de la « djemaa ».
Un cercle de curieux les entoure aussitôt. Les femmes, rassurées, montrent le « roumi» à leurs marmots.
Mais Léon Denis a grand hâte de repartir, car Abkou est loin encore. Voilà que le guignon s'en mêle. La mule, prenant ombrage des vêtements noirs de son cavalier, s'échappe et s'enfuit, ce qui provoque un rire inextinguible chez les gens du village. A grand peine, Mustapha la rejoint, mais il s'est foulé le pied. Ils repartent par un chemin impossible, descendant les escarpements, passant des oueds, remontant les pentes. La nuit vient. Il faut gagner rapidement le campement de Aïn-Chellata pour y passer la nuit. Heureusement l'amin est là. Il se fait lire le sauf-conduit, puis entraîne le roumi dans sa demeure. Force est donc de le suivre, à travers un dédale de murs, en pataugeant dans un jus visqueux qui prend fortement aux narines. Les chiens se hérissent, montrent des crocs peu rassurants. Ayant enjambé une palissade, ils arrivent à un grand gourbi dont la porte est disjointe. C'est là le gîte singulier qu'on réserve au touriste ; mais il n'y a pas le choix.
A cause du froid vif on allume un grand feu do bois sec, à même le sol. La fumée envahit la soupente. Des femmes, à l'autre bout, pilent le grain, mais elles disparaissent à la vue du Français.
Le mobilier se compose uniquement de ces grands vases en grès, de hauteur d'homme, où les Kabyles serrent leurs grains. L'amin, son jeune fils accompagnés de parents sont entrés avec eux. Ils se sont accroupis autour du feu et se chauffent à la flamme. On apporte une lampe indigène en cuivre soutenue sur un haut pied de fer. Le muezzin a fait entendre son chant triste et doux, les prières sont dites. Les Kabyles enveloppés dans leurs burnous se sont assoupis.
A neuf heures, on apporte le couscous dans un plat de bois monté sur un pied, en forme de compotier. Dans un autre bol, en faïence bleue, fume la volaille bouillie ; la sauce est à part, dans un pot. L'amin s'est saisi d'une longue cuiller en fer dans laquelle il crache pour la nettoyer, puis gravement il l'essuie à son burnous crasseux. Moment d'hésitation... Cependant, Mustapha montre l'exemple. Il creuse un trou dans le couscous et se sert largement, mais notre roumi n'y va qu'avec une certaine répugnance. Pourtant, il faut faire honneur à l'hôte, et il y a bien à cela un certain mérite. Mordant à même le morceau de poulet qu'il s'est octroyé, l'infortuné voyageur est tôt rassasié : le couscous est terriblement pimenté. Heureusement, la gargoulette, qui contient une eau délicieusement fraîche, vient éteindre en partie l'irritation causée par le mets infernal. Pourtant, les autres convives se régalent, se gavent littéralement, puis aussitôt s'enroulent dans leurs guenilles, couchés à même le sol, pour prendre leur repos. Tous dorment bientôt d'un sommeil profond. Seul, le chef de l'expédition songe à son équipée, pour le moins singulière, à la surprise de la bonne maman Denis, de ses amis, s'ils pouvaient le voir dans une telle situation. L'air vif de la montagne rentre par la porte mal fermée. A tout instant, des chèvres, des moutons pénètrent dans le réduit, viennent flairer les dormeurs puis se couchent entre eux. Des légions de puces commencent, à dévorer l'infortuné touriste, lui causent des démangeaisons intolérables. Les heures coulent lentes au rythme des ronflements et des soupirs bestiaux. L'aube enfin vient mettre un terme à son supplice. Il réveille Mustapha, puis ayant remercié son hôte endormi, qui ne lui répond que par des grognements entrecoupés, il s'éloigne au plus vite de ce refuge en vérité par trop primitif.
Il est cinq heures. La lune brille, les chiens aboient furieusement. Par les chemins pierreux, Léon Denis se hâte, juché sur le mulet que conduit Ibrahim imperturbable et que suit, en clopinant, Mustapha Belkassem, vers Abkou, but espéré de cette mémorable incursion en pays Kabyle.

*
**

De ces randonnées en terre africaine, le représentant de la Maison Pillet, de Tours, devait rapporter bien d'autres souvenirs de déconvenues, de désagréments toujours supportés avec bonne humeur et d'autant plus marquants.
Ayant couru d'Abkou à Philippeville, puis à Guelma, puis à Bône, par tous les temps, ballotté dans les trains, dans les diligences, à dos de mulet, actif, curieux de tout, de tout ravi, il avait fait pour de rendre à Tunis, une traversée particulièrement difficile. Ses ennuis avaient commencé dès le départ, au dernier moment, lorsqu'on enlevait l'échelle, force lui avait été de s'agripper et de se hisser à bord, à la force des poignets.
Jusqu'à la Calle, la traversée avait été charmante, la mer paisible. Puis le vent était devenu soudain très froid ; le petit navire roulait et tanguait de plus en plus. Et la nuit avait été terrible. Les lames déferlaient sur le pont. Tonneaux, plats-bords, chaînes et cordages roulaient sur le pont avec un bruit infernal. Des coups sourds, inquiétants, résonnaient dans la calle par suite d'un arrimage insuffisant. Dans les cabines, la vaisselle se brisait. Les passagers devaient se cramponner ferme aux barres des couchettes les femmes et les enfants, pris de peur, poussaient des cris affreux. La manoeuvre se faisait de plus en plus laborieuse au milieu de la tempête. Et puis, ç'avait été une accalmie soudaine et le retour au calme, sitôt doublé le cap Farina.
Léon Denis voulait voir Tunis avant de revenir par l'Italie ; il voulait visiter les ruines de l'antique Carthage et se sentir porter par la mer fabuleuse qui enfanta notre civilisation.
Le voici dans la grande capitale du Protectorat, sale, grouillante de vie, bruyante et colorée. Laissant les quartiers neufs de la Porte de la marine, il s'en va aux souks. C'est là qu'il passe ses heures de flânerie.

« J'aime, dit-il, m'enfoncer au hasard dans les quartiers arabes de Tunis, cherchant les recoins les plus solitaires, les plus silencieux. »

C'est au cœur de la ville indigène qu'il cherche surprendre les aspects les plus originaux de la vie musulmane. La campagne aussi l'intéresse, la verte vallée de la Medjerda garnie déjà de blanches villas européennes. Avant de s'embarquer pour Malte qu'il désire voir, il ne quittera pas Tunis sans visiter la Villa des Myrtes, délicieuse construction de style mauresque appartenant à un banquier français. De ces terrasses fleuries, il veut admirer une fois de plus le spectacle d'un couchant sur la terre africaine ; et voici le tableau qu'il nous en trace d'une plume experte.

« La nuit s'approche. Le soleil, déjà bas sur l'horizon, jette ses derniers rayons sur Tunis dont il empourpre les murailles et les édifices. Au loin, les montagnes se teignent de couleurs changeantes, passant successivement du bleu d'azur au rose tendre et au violet. A mesure que le disque de l'astre s'abaisse, les teintes s'adoucissent, se noient dans le crépuscule, Bientôt les cimes les plus lointaines s'éclairent et se dorent seules sous les feux du couchant. »

Et voici que la féerie lustrale lui succède.

« La nuit est venue, et dans le ciel sans nuage, la lune s'est levée. Elle répand sa pâle lumière sur Tunis endormie. Elle fait briller les eaux jaillissantes des fontaines, les coupoles aux croissants de cuivre. Elle glisse sous les arcades des portiques, se réfléchit sur les colonnes de marbre, étend sur la campagne les grandes ombres des minarets et des palmiers. Ses rayons d'argent pénètrent comme des flèches à travers les voûtes de verdure et se jouent sur le sable. Pas un bruit, pas un souffle ne trouble la paix du soir [15]. »

Laissons notre voyageur s'enivrer un instant de ces charmes nouveaux pour lui ; laissons-le se promener deux jours après, à Malte, parmi les pittoresques highlanders, les portefaix guenilleux et les femmes de l'île en mantes noires. Nous le retrouverons en Sicile, visitant Catane populeuse et sordide ; Taormine sur son rocher calciné ; Messine aux vénérables

[15] *Tunis et l'Ile de Sardaigne*, p. 22.

églises, curieux de tout, circulant sur les quais de ces villes, au milieu des attelages primitifs conduits par des bouviers aux yeux sauvages.
Mais il faut passer vite, le temps pressé. Le 15 décembre, Léon Denis s'est embarqué sur le Marco Polo à destination de Naples. Il observe, à l'arrière du petit navire, les groupes animés des passagers du détroit. A l'étrave grondent les remous écumeux de Charybde ; à droite, sourcilleux, se profile Scylla et les monts de la Calabre, voilés de brume. Après une nuit mauvaise, le Marco Polo entre dans la baie de Naples.
Le coeur du voyageur bat d'émotion devant le spectacle inoubliable. Sitôt débarqué, convenablement restauré, il monte en omnibus pour Capo-di-Monte d'où il redescend, déconfit, n'ayant pu visiter Palazzo Reale, se rend à la Chiagga où défilent les somptueux équipages de l'aristocratie napolitaine, s'arrête à la Margellina, malgré la brise froide, à regarder un merveilleux coucher de soleil sur la mer.
Revenu à son hôtel par la Strada di Porto où fument les boutiques de victuailles en plein vent, il dîne mal : la cuisine est terriblement italienne et rappelle le couscous du village Kabyle. Mais il s'en console à San Carlo, où il entend le « Trovatore », et pour que la fête soit complète, il va sur le môle voir la lune se lever sur la baie endormie.
Deux jours après, ayant fait l'obligatoire visite des ruines de Pompéi, c'est le départ pour Rome. Il voit, de la portière du train qui l'emporte, se dérouler l'émouvant panorama des lieux consacrés par l'Histoire. Après, les Abruzzes stériles, voici bientôt les montagnes du Latium couvertes de neige, la chaîne des Volsques, et vers la mer, le promontoire de Circé. Et puis, c'est la Sabine ; Albano, Frascati, puis la campagne de Rome. Dans le lointain, apparaît la ville éternelle avec ses dômes, ses campaniles brillants sous le ciel bleu, le tout s'enlevant en grisaille sur le fond resplendissant des Apennins. A gauche, c'est la voie Appienne et ses tombeaux, et partout des aqueducs, des arceaux à demi écroulés, des ruines innombrables, tous les vestiges qui parlent si fort à l'âme d'un fils de la latinité.
Sitôt installé tant bien que mal, après maints petits ennuis inhérents au voyage, sa première visite est pour Saint-Pierre. L'impression du début n'est pas nettement favorable.

« Mais en avançant, dit-il, la merveilleuse colonnade en partie masquée par les maisons du fond de la place se déploie de part et d'autre. De la prodigieuse coupole et des nefs, l'impression de grandeur se dégage peu à peu ; elle gagne en puissance à mesure que je parcours l'intérieur de ce temple unique. Les rayons du couchant pénétrant par les vitraux, jettent des reflets de flamme sur les colonnes de marbre précieux, sur le tombeau des papes, sur les ors et les couleurs. Le génie du catholicisme est là exprimé, ou plutôt, le sentiment religieux tout court des hommes de la Renaissance. »

Le soir, au Corso, l'animation est grande. Rome s'agite au sujet de la crise ministérielle. La formation du nouveau cabinet Depretis-Crispi excite la passion politique de cette population ardente.
Il consacre la journée suivante à la Rome des Césars. Il monte au Capitole, visite le Colisée, les thermes de Caracalla. Devant les formes pures des portiques, il évoque les grands jours de l'antiquité.
Après dîner, il sort pour aller jouir du spectacle des ruines éclairées par la lune. En compagnie d'un jeune hollandais, il se rend au Colisée. L'édifice, dans le décor nocturne, revêt un aspect étrange. Il lui apparaît soudain comme le tombeau d'un peuple entier. Les visiteurs sont nombreux ; leurs torches errantes font courir dans les galeries profondes des reflets fantastiques. Le Forum, aux rayons de l'astre, revêt un aspect de féerie. Sur Rome endormie s'étend le ciel plein d'étoiles. Le silence nocturne, parmi ces émouvants fragments de l'Histoire, remplit le visiteur d'une impression ineffaçable. Il la complétera le jour suivant au Musée du Vatican, dans la cour du Belvédère et dans la Sixtine, devant les authentiques chefs-d'œuvre de l'art antique et de l'art renaissant.
Mais il faut s'arracher à la méditation sublime. Les exigences de l'activité commerciale ne s'accommodent pas longtemps de belles rêveries. Adieu ! Reine à la triple couronne. Qui donc, t'ayant vue une fois, saurait t'oublier. Celui qui roule maintenant à travers la Toscane, vers son jardin de France morfondu sous le ciel d'hiver, emporte à jamais gravé dans son souvenir, parmi tant de visions mêlées, ton visage vénérable où s'est imprimé, pour les siècles, un moment de la beauté du monde.

Autre voyage

Léon Denis devait revoir l'Italie, visiter à loisir ses villes et ses musées ; il devait retourner maintes fois en Algérie où l'appelaient les affaires de sa maison, et plus tard, sa tâche de propagandiste. Mais sous le réseau chatoyant des impressions superposées devait subsister, dans sa fraîcheur primitive, le fond étonnamment varié des souvenirs accumulés durant le beau voyage.

Tout enfant, penché sur son atlas, durant les années d'étude, le fils du maître maçon de Foug rêvait de périples lointains, de longues randonnées à travers le monde. Et voilà que ces chimères étaient en partie réalisées.

A une époque où le Français ne voyageait guère, il parcourait le pays en tous sens et rayonnait hors des frontières, de Barcelone à la Haye, de Nantes à Milan. Mais il avait une façon à lui de pérégriner. Ce n'est point, on s'en doute, devant les tables d'hôte copieusement garnies ou autour du billard qu'il passait ses heures de répit. Il plantait là les Gaudissard de rencontre. Chaussant ses brodequins de marche, mettant au dos le havre-sac comme en 1870, il partait en excursion, armé d'un solide bâton de route.

Excursionner, pour lui, c'était battre le pays par ses propres moyens, avec l'unique secours de la carte d'état-major.

En 1871, à la Rochelle, il s'était exercé à la topographie. La fin des hostilités ayant rendu disponible le stock de cartes qui se trouvait dans les bureaux de la 26e Division, il en avait bourré ses malles. Il ne manquait jamais d'emporter celles qu'il était susceptible d'utiliser dans ses déplacements, éprouvant parfois, grâce à ce procédé, un malin plaisir à renseigner les habitants du lieu sur leur propre pays. Par ce moyen, la ruine historique, le vieux calvaire, le mégalithe, le moindre détail présentant quelque intérêt, ne pouvaient échapper à ses investigations, et il entrait ainsi, d'une façon parfaite, dans la connaissance de la contrée qu'il visitait. Rien ne lassait sa curiosité. Au reste, il était excellent marcheur. Pour un touriste de ce genre, on le devine, le souci du bon gîte et du repas plantureux ne comptait guère. Ce que nous appelons le confort - chose à laquelle nous sommes devenus assez sensibles - n'entrait dans ses préoccupations que pour une part à peu près nulle. Il apaise le plus souvent sa faim sous un arbre, au bord d'une fontaine ou d'un ruisseau. Tirant du havre-sac sa pitance frugale, il déjeune, tel un chemineau. Parfois il poussera jusqu'au proche village où il fera son repas, à l'auberge, d'une tranche de lard ou d'une omelette.

C'est ainsi qu'il parcourt l'Auvergne, la Savoie, le Dauphiné, chacune de nos provinces françaises. Au bon lit de l'hôtel du bourg, dans la vallée, il préfère la paillasse du chalet dans la montagne. Les cimes l'attirent ; il aime les hauts lieux. On y trouve souvent maigre chère, mais quelle nourriture salubre pour l'esprit !

Avec sa Lorraine natale, avec l'Auvergne austère, c'est l'Armorique qu'il a le plus révérée. Ses côtes hérissées et leurs îles sauvages, leurs havres pleins d'une secrète magie ; ses landes et ses bois sillonnés de ruisseaux invisibles ; ses profonds herbages et ses labours ; il a tout visité. De Trégor en Léon, de Vannes en Cornouaille, il s'est promené interrogeant les monuments et les vieilles légendes.

Un jour, dans la forêt de Paimpont, dernier vestige de l'antique Brocéliande, il avise une petite bergère en haillons dont les yeux s'élargissent d'étonnement et de crainte en le voyant s'approcher. L'enfant sauvage a bien envie de fuir, mais le voyageur la questionne en sa langue. Elle s'enhardit :

« - Pourrais-tu me dire où se trouve la Fontaine de Baranton ?
La petite répond en remuant la tête affirmativement.
- Voudrais-tu m'y conduire ?
Même réponse et le voici s'avançant, au milieu des halliers, jusqu'au bord d'une mare dont l'eau croupit, parmi les herbes.
- C'est là, dit-elle, la Fontaine de Baranton.
Déception amère ! Voilà tout ce qui subsiste du Miroir de Viviane et du perron magique où s'asseyait Merlin. »

Mais il n'y a pas que les belles légendes qui intéressent ce grand ami de la nature : il observe la vie secrète si profondément variée de la forêt. L'arbre est son confident et son ami ; la bête

traquée par le chasseur impitoyable lui inspire un sentiment de fervente pitié. Un jour, dans la forêt de Chinon dont il connaît les moindres sentiers, il voit se précipiter, vers le carrefour où il prend son repas, un chevreuil affolé que mène une meute. Le charmant animal s'arrête en sueur, les flancs battants, à quelques pas du promeneur immobile, écoute la rumeur menaçante qui grandit, puis faisant un brusque crochet, s'enfonce, d'un bond prodigieux dans les fourrés voisins. Les chiens quêtent en vain : la trace est perdue. Les piqueurs interrogent Léon Denis qui leur dit avoir vu, l'instant d'avant, la bête à deux pas de lui.

- « Et vous ne nous l'avez pas renvoyée ? » s'exclame l'un d'entre eux.
- «Je m'en serais bien gardé » leur répond-il, imperturbable, riant sous cape de leur déconvenue autant que de leur air courroucé.

De tous les spectacles de la nature, rien ne passait à ses yeux la montagne. Sa devise «Toujours plus haut ! » s'appliquait au monde physique comme au monde spirituel. Chacune des nombreuses cartes illustrées qu'il envoyait à sa mère, en cours de voyage, porte une croix qui précise le sommet qu'il a voulu atteindre. Promenade, excursion, ascension, tout lui convenait pourvu qu'il fût à pied.

« Ne me parlez pas d'aller autrement qu'à pied surtout en montagne, se plaisait-il à répéter. Oui, Jean-Jacques aurait encore mille fois raison contre vous, hommes du siècle, malgré vos funiculaires et vos autos ronflantes. C'est à pied qu'on se dilate vraiment les poumons et l'âme en même temps. Comptez-vous pour rien l'effort déployé, le plaisir de franchir l'obstacle, d'escalader la cime afin de contempler de panoramas qui vous échapperont toujours si vous utilisez la machine ? C'est ainsi que pour ma part j'ai souvent des fois gravi les Pyrénées, à Gavarnie, au Pic du Gers, passé les Alpes au St Bernard et au Simplon, et cela vaut, je vous assure, tous vos tunnels électrifiés où l'on s'asphyxie - en montagne c'est un comble ! - et tous vos cars qui vous envoient assez souvent au fond des précipices. Ça, c'est de l'imprévu, j'en conviens. Moi, je préférais celui que donne la montagne à ses vrais amis qui vont à pied, simplement ».

La moindre promenade était pour lui matière à observation, à méditation, à élévation. Rien n'était perdu des remarques auxquelles elle pouvait donner lieu. Tout était scrupuleusement enregistré, catalogué. Ainsi ses notes personnelles venaient éclairer les textes souvent obscurs. La nature livrait un à un, à son grand ami, les secrets qu'on ne trouve point d'ordinaire dans les livres. En ce sens, on peut avancer que ses nombreux voyages ont grandement contribué au développement intégral de sa personnalité.

Le conférencier de la Ligue de l’Enseignement

Dès l'année 1872, suivant l'impulsion donnée dans le pays par la Ligue de l'Enseignement, un cercle régional était organisé en Touraine.
On connaît le but louable que s'était assigné la Ligue : encourager l'instruction du peuple dans les endroits privés d'écoles, concourir, par des envois de livres, par des subventions spéciales, à la création de cours d'adultes et de bibliothèques populaires. C'était, en somme, une vaste fédération intellectuelle affranchie de toute entrave administrative, dont l'objet était de faire adopter, en France, l'enseignement obligatoire, gratuit et laïque, et de consacrer l'indépendance de l'école vis-à-vis des églises.
Simplement tolérée, cette œuvre débuta, en Indre-et-Loire, des plus modestement, par la fondation d'une bibliothèque qui contenait six cents volumes environ.
Au 16 mai, la Ligue fut inquiétée. A Tours, le cercle se vit interdire la distribution de certains ouvrages de son catalogue et tomba de ce fait en léthargie, Mais l'oeuvre subsista, grâce au zèle de ses fondateurs. Le Dr Belle, député d'Indre-et-Loire, qui était sincèrement attaché aux idées républicaines, prit en main la direction du cercle et lui imprima une vigoureuse impulsion. Il avait su apprécier le jeune voyageur de la maison Pillet pour son intelligence et son activité ; il se l'attacha comme secrétaire général. Il ne pouvait faire un choix plus heureux. Fils du peuple, ayant éprouvé lui-même combien les classes pauvres sont, par défaut d'instruction, mises en état d'infériorité vis-à-vis des classes possédantes, Léon Denis se donna tout entier à la tâche qu'on venait de lui confier.
C'est le 15 septembre 1878 que fut officiellement inauguré le Cercle tourangeau de la Ligue

par une grande conférence, donnée au Cirque, sous la présidence du Dr Belle.
Léon Denis y développa magistralement le sujet, à l'ordre du jour, de l'instruction populaire. C'était la première fois qu'il se produisait en séance publique. Il s'y classait, d'emblée, comme conférencier de haut style.
Nous en, trouvons l'affirmation dans un article paru le lendemain dans *l'Union Libérale*, journal de Tours et du département d'Indre-et-Loire.

« M. Belle, y est-il dit, a donné la parole à M. Denis, secrétaire de la Ligue, qui a prononcé un très remarquable discours, dans lequel il a montré des qualités oratoires de premier ordre aussi a-t-il recueilli de chaleureux bravos et obtenu le succès le plus complet. C'est avec le plus grand plaisir que nous joignons nos félicitations à celles qu'a reçues le jeune orateur, à la fin de son discours, de tous les membres de la Ligue assis sur l'estrade et de l'auditoire tout entier ».

Dans les années qui suivirent, l'ardent propagandiste laïque accompagna Jean Macé dans les centres régionaux où il y avait une bibliothèque en formation. Habile à communiquer son énergie aux hommes dévoués qui s'étaient groupés autour de lui, le promoteur de ce grand mouvement d'émancipation intellectuelle n'avait pas été long à apprécier la collaboration du secrétaire tourangeau.
Ils visitèrent ensemble Château-renault, Langeais, Bourgueil, Richelieu, Loches dans l'Indre-et-Loire, puis d'autres villes des départements limitrophes Jaulnay-Clan dans la Vienne, Orléans, Angers, le Mans, Nantes, etc.
Le jeune émule de Jean Macé déploie une activité, une ardeur si entraînante que le succès le plus complet l'accueille partout où il se présente.

« Conférencier de premier ordre, écrit-on : parole facile, expressions choisies, périodes brillantes et claires ; en plus, une science profonde et une connaissance acquise des choses et des lieux par de nombreux voyages dont il a la passion ».
« Conférencier de grand mérite, dit-on par ailleurs, il sait captiver son auditoire, et sous sa parole chaude et colorée, les questions les plus ardues prennent un charme insoupçonné. Il sait produire une grande impression sur l'auditoire parce que les sujets qu'il choisit sont traités par lui avec une belle élévation de pensée, dans un langage très honnête et très pur auquel ne croient pas toujours devoir se plier certains conférenciers qui oublient que l'on ne peut instruire efficacement qu'en employant des expressions et des tournures simples[16] ».

Simplicité, clarté sont déjà, on le voit, ses qualités dominantes. Elles devaient rester la marque de son talent.
Les lignes suivantes achèvent de caractériser l'art déjà très sûr du jeune propagandiste.

« M. Denis possède les qualités qui font l'orateur érudition profonde, mémoire très heureuse, élégance de la forme, rondeur de la période, sobriété du geste et, par-dessus tout, le « pectus » qui rend son éloquence tout particulièrement communicative et lui acquiert aussitôt les sympathies de l'auditoire[17]».

Nous ne nous étonnerons plus de l'emprise très spéciale exercée par notre conférencier sur certaines salles tout d'abord réfractaires, rétives, malveillantes, et qui se trouvaient peu à peu matées, gagnées, entraînées par cette parole si droite et si humainement persuasive.
C'est donc en qualité de Secrétaire général du Cercle tourangeau de la Ligue de l'Enseignement que nous allons le voir entreprendre une série de grandes conférences dans les villes de l'Ouest Tours, le Mans, Angers, Nantes, Poitiers, etc.
Les sujets qu'il choisit lui permettent d'amorcer la question qu'il désirerait, mais ne peut encore traiter librement. Il faut compter, en effet, avec les difficultés que présente une telle entreprise. Sous le couvert de la Ligue, impossible d'y songer.
Il se borne donc à développer des thèmes généraux d'histoire : « La République américaine », ou d'astronomie populaire : « Les Terres de l'espace », « les Univers lointains » etc.
En séance privée, il aborde des sujets plus spéciaux tels que « le Monde et la Vie » ; «les problèmes moraux et religieux » etc.

---

[16] *L'Avenir du Loiret*, 27-28 décembre 1880.
[17] *L'Union Libérale*, 12 mars 1880.

En 1880, il donnait l'une de ses premières grandes conférences : le « Progrès » successivement dans quatre villes différentes : Tours, Bourgueil, Château-renault et Orléans. Cette brillante causerie d'une haute tenue littéraire, bien composée, fut publiée l'année même, en opuscule, sur la demande de ses nombreux auditeurs. Quelques mois après paraissait « *Tunis et l'lle de Sardaigne »,* sujet qu'il avait également traité verbalement en s'aidant de ses notes et souvenirs de voyage.
La renommée du jeune orateur de la Ligue n'était plus à faire. Jean Macé le tenait en très haute estime et le Président du cercle tourangeau avait pour lui les plus grands égards.
Dans un bulletin de la Ligue où le Dr Belle présentait les conférenciers en tournée, il s'exprimait ainsi, après avoir rappelé le mérite du jeune propagandiste aux prises avec des difficultés sans nombre :

« Ce qu'il y a de remarquable chez M. Léon Denis, c'est qu'il est le « *Vir probus »* par excellence. Jamais il ne sacrifie à un vain désir de popularité. Sa parole est toujours honnête et consciencieuse ; les sujets qu'il traite sont toujours élevés. Le coeur est plein de vie, l'âme forte. » Et il terminait ainsi :
« Nous n'avons qu'un reproche à faire à M. Léon Denis : il est trop modeste ».

Cette modestie et cette probité, l'éminent Président du cercle tourangeau de la Ligue d'Indre-et-Loire venait d'en éprouver l'exceptionnelle valeur. Songeant au Sénat pour lui-même, il s'était mis en tête de faire de son Secrétaire général, un député - choix des plus heureux s'il eût répondu au désir de son jeune collaborateur, - mais il se heurta aussitôt à une résistance qui le surprit et le déçut. Il s'en ouvrit à Léon Denis avec sa franchise ordinaire.

« J'ai beaucoup réfléchi à la conversation que nous avons eue dans mon cabinet de la rue St•Eloi, et mes réflexions m'ont amené à déplorer de plus en plus les résolutions que vous avez prises, lui écrivait-il. Vous pourriez avoir sur nos concitoyens une influence salutaire. J'ajouterai que j'ai la conviction que la carrière politique s'ouvrirait toute grande pour vous, si vous vouliez bien sortir un instant de l'ombre où vous vous complaisez.
J'ai le plus ardent désir d'arriver au repos, et je ne suis pas téméraire en affirmant que vous pourriez me remplacer dans la première circonscription de Tours. N'objectez pas votre situation modeste de fortune. Grâce au ciel, nous sommes à une époque où ces considérations touchent moins les masses, surtout dans la partie que je représente.
Je vous jure que je ne suis pas le premier à avoir songé à vous.
Mais combien je serais heureux de céder ma place à mon ami Denis qui, à une honnêteté absolue, joint une énergie suffisante pour ne point se laisser aller à des entraînements dangereux pour la Patrie.
Si je vous dis que vous pouvez jouer un rôle important, heureux pour la ville, pourquoi ne me croiriez-vous pas ?
Vous m'accorderez bien que j'ai acquis quelque expérience dans le frottement des hommes. Très muet souvent, mais observateur toujours, je puis, tout autant qu'un autre, je dirais presque - mieux que beaucoup d'autres - je puis, dis-je, porter sur les hommes et les choses un jugement d'une certaine solidité.
Et si j'ajoute que pouvant, à l'heure actuelle, être utile à la ville, vous pourriez plus tard être utile au pays tout entier, pourquoi refuseriez-vous de sortir de votre immobilité ?
Quoique vous en disiez, les hommes sont rares. Vos études, vos travaux, votre amour du bien, votre recherche ardente de la vérité, toutes ces choses ont fait de vous *un homme.* Montrez-vous ! »

Léon Denis ne pouvait accepter une telle offre bien qu'elle fût pour lui des plus flatteuses. Certes, il possédait les qualités requises pour la carrière parlementaire. Il savait manier la parole, enlever un auditoire : il possédait la simplicité, la bonhomie qui plaisent aux gens de la province ; il ne manquait pas de convictions solides et d'ardeur combative. Mais il était dépourvu de toute ambition politique. Au surplus, il traversait à cette époque une crise douloureuse. Sa santé était loin d'être satisfaisante; des préoccupations nombreuses le retenaient dans une expectative cruelle, arrêtaient son élan. Certes, il lui en coûtait de rebuter l'homme généreux qui lui voulait du bien et dont il appréciait le geste, mais il fallait prendre une résolution ; une telle réponse ne pouvait être différée. Le 8 mai, il écrivait à son ami :

« Votre lettre m'a profondément touché, mon cher Président. Il faut une impossibilité bien majeure pour oser y répondre négativement. Et malgré tout, cette réponse m'est pénible à faire. Combien

d'hommes de ma connaissance accueilleraient avec une joie vive de telles propositions et l'offre d'un appui si généreux.
Mais les exigences de la matière s'imposent. Je vous l'ai dit, et il est cruel de le constater à mon âge : je suis tombé dans un état organique qui m'oblige à renoncer au travail, aux occupations absorbantes. Je suis dans la situation du navire qui fait eau et jette à la mer tout ce qui peut alléger sa marche. Il me faudra renoncer bientôt sans doute à la Ligue et même, un peu plus tard, aux fonctions que je remplis chez M. J. Pillet. Seule, la nécessité d'assurer mon avenir matériel et celui des deux vieillards que Dieu a mis à ma charge me fait lutter encore. Mais ma vue gravement altérée, l'état d'anémie et de prostration où m'a plongé une violente maladie d'estomac, ce sont là d'impérieux avertissements auxquels il faut bien prêter l'oreille.
Sans doute, j'avais nourri l'espoir de consacrer mes forces et mes moyens d'action au service d'une grande cause, non pas peut-être précisément celle du progrès politique, quoiqu'elle me soit chère, du moins à cette cause plus haute encore de l'évolution scientifique, philosophique, morale, qui intéresse l'humanité entière et offre au point de vue moral la solution du plus grand problème qui se soit posé de tout temps à l'esprit humain : celui de ses propres destinées. C'est dans ce but que je m'exerçais à manier la plume et la parole.
La constatation de mon état physique, de mon impuissance à faire le bien que j'avais rêvé me remplit de tristesse ; je ne vous cacherai pas, à vous, si bienveillant pour moi, que les choses de la vie ne m'apparaissent plus que sous un jour assez sombre. C'est à cette heure surtout que j'apprécie la nécessité d'une conviction puissante en l'éternelle justice, de l'espoir en, des vies renaissantes, vies de travail, de progrès pour aider l'homme à supporter ses épreuves, à les faire servir à son perfectionnement, à son amélioration morale.
Il me faut donc renoncer d'une manière absolue,(vous le comprenez) aux projets que vous formiez pour moi. Je n'en garderai pas moins un profond et reconnaissant souvenir à l'homme généreux qui s'est penché vers moi et m'a tendu la main, m'invitant à monter vers une situation que mes goûts, que mon affaiblissement physique ne me permettront jamais d'occuper. »

On le voit par le ton même de cette lettre : Léon Denis sortait d'une épreuve pénible, à la fois d'ordre physique et d'ordre moral. Ses déplacements continuels, en le condamnant au régime de l'hôtel, lui avaient détraqué l'estomac. Ses multiples occupations n'étaient pas sans lui imposer un surmenage préjudiciable à la santé. Et en plus, sa vue lui donnait les plus graves inquiétudes.
A trente-cinq ans, il se voyait diminué dans ses moyens physiques, avec la perspective de continuer sa vie seul, auprès de ses parents vieux et infirmes.
Qu'il succombât à la tâche, et c'était pour eux la misère.
Tout comme un autre, il avait ébauché un projet de mariage avec une jeune fille qu'il aimait sincèrement et dont il était aimé, afin de se créer un foyer, un refuge contre les tempêtes de la vie. Espoir irréalisable ! Pouvait-il, occupant une situation des plus modestes, rendre une femme solidaire de charges aussi lourdes ? D'autre part, lui était-il loisible, au point où il en était, de se partager entre les douceurs, les soucis de la vie de famille et les charges grandissantes d'une mission dont la révélation se précisait de plus en plus.
De telles déceptions, de tels renoncements ne vont pas sans tristesse, et Léon Denis, s'il avait une volonté des mieux trempée, possédait aussi un coeur extraordinairement sensible et vibrant. Heureusement, comme l'avait noté le Dr Belle, l'âme était forte. De l'épreuve acceptée et subie, elle devait sortir victorieuse, ayant reçu une trempe nouvelle.

Ligue Française de l'Enseignement

CERCLE TOURANGEAU

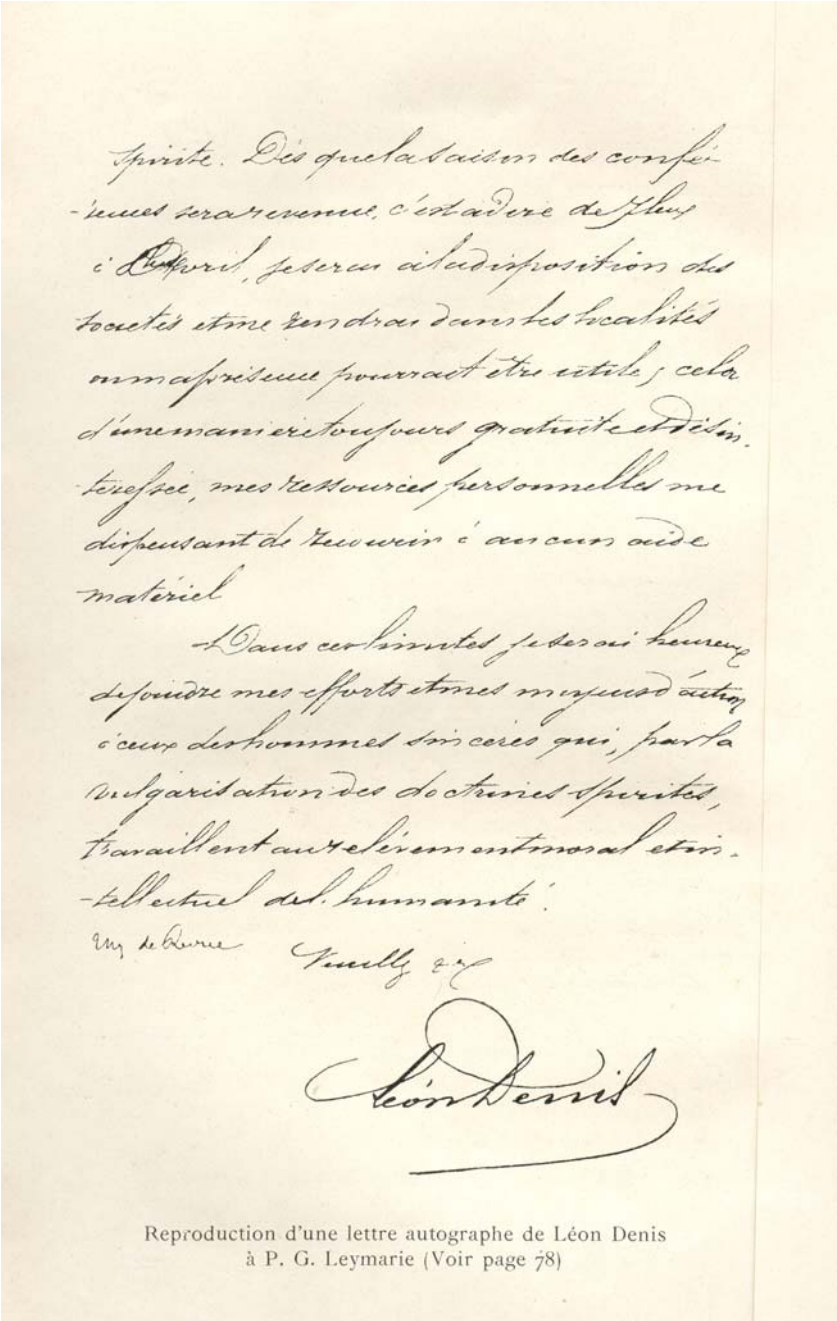
SECRÉTARIAT

Tours, le 18 Juin 1883

Cher Monsieur & f. e. c.

A mon retour de voyage je trouve votre lettre du 31 Mai. Mon père me fait également connaître votre visite et les propositions bienveillantes que vous lui avez faites à mon intention.

Je ne puis qu'approuver vos vues et rendre justice à vos persévérants efforts. Des engagements contractés envers la maison de commerce dans laquelle j'ai d'importants intérêts, ne me permettent pas pour le moment d'accepter un mandat permanent, entraînant certaines obligations. Mais comme par le passé, je serais disposé à consacrer mes loisirs à la propagande



spirite. Dès que la saison des confé-
-rences sera revenue, c'est à dire de 7 heures
à Avril, je serai à la disposition des
sociétés et me rendrai dans les localités
où ma présence pourrait être utile ; cela
d'une manière toujours gratuite et désin-
-téressée, mes ressources personnelles me
dispensant de recourir à aucun aide
matériel

Dans ces limites je serai heureux
de joindre mes efforts et mes moyens d'action
à ceux des hommes sincères qui, par la
vulgarisation des doctrines spirites,
travaillent au relèvement moral et in-
-tellectuel de l'humanité.

Mr de Revue

Veuillez &c

Léon Denis

Reproduction d'une lettre autographe de Léon Denis
à P. G. Leymarie (Voir page 78)

IV - L'APOSTOLAT

Dans la lice

L'année 1882 marque, en réalité, le début de son apostolat. Au cours de ce relais douloureux que la destinée lui impose, il se replie sur lui-même pour mieux mesurer ses forces en vue des dures étapes qu'il devra parcourir.
Il s'effraie de se trouver si mal en forme pour affronter un tel combat. Que de travaux à accomplir, que d'obstacles à vaincre ! Le matérialisme déferle en lourdes vagues entourant, battant les hauts sommets de l'intelligence de sa marée délétère. Le positivisme rallie les suffrages de l'Université. L'idéalisme est bafoué, le Spiritisme un objet de risées. Les croyants de toutes confessions sont avec les athées pour le ridiculiser et s'il se pouvait l'anéantir. Pourtant, Léon Denis, en bon paladin fait front à l'orage. Les compagnons invisibles sont à ses côtés pour l'encourager, l'exhorter à la lutte.

« Courage, ami, lui dit *Jeanne :* nous serons toujours avec toi dans la vie pour te soutenir et t'inspirer. Tu ne seras jamais seul. Des moyens te seront donnés à temps pour accomplir ton oeuvre ».

C'est le 2 novembre, jour des Morts de la même année, qu'un autre événement d'une importance capitale se produit dans sa vie. Celui qui, pendant un demi-siècle, devait être son guide, son meilleur ami, mieux encore, son père spirituel, *« Jérôme de Prague », se* communique pour la première fois, en séance spirite, au milieu d'un groupe d'ouvriers, dans un faubourg du Mans où Léon Denis se trouvait de passage. Lui-même nous en a fait le récit :

« Certes, aucun autre des assistants ne connaissait l'histoire de l'apôtre tchèque. Je savais bien que le disciple de Jean Huss avait été brûlé vif, comme son maître, au XVème siècle, par ordre du Concile de Constance, mais je n'y songeais guère en ce moment. Je revois encore, par la pensée, l'humble logis où nous faisions cercle, au nombre d'une dizaine, autour d'une table à quatre pieds, sans y toucher.
Seuls, deux ouvriers mécaniciens et une femme y apposaient leurs mains rudes et noires. Et voici ce que le meuble dicta par des mouvements solennels et rythmés[18].
« Dieu est bon ! Que sa bénédiction se répande sur vous comme une rosée bienfaisante, car les consolations célestes ne sont prodiguées qu'à ceux qui ont recherché la justice.
J'ai lutté dans l'arène terrestre, mais la lutte était inégale. J'ai succombé, mais de ma poussière, il s'est levé des défenseurs courageux ; ils ont marché dans le sentier que j'ai pratiqué. Tous ceux-là sont mes fils bien aimés ».

Au mois de mars suivant, le hardi pionnier spirite recevait de Jérôme l'assurance formelle d'une assistance qui ne devait pas se démentir un seul jour.

« Va, mon fils, dans le sentier ouvert devant toi ; je marche derrière toi pour te soutenir ».

Et comme Léon Denis se demande encore si son état de santé lui permettra d'être à hauteur de la tâche, il reçoit cette autre adjuration :

« Courage, la récompense sera plus belle ! »

De ce jour, le jeune maître s'est engagé dans le sentier d'où l'on ne peut plus regarder en arrière, ni rétrograder sans risquer la chute irréparable.

« Dans dix ans, il te faudra monter sur la brèche, lui avaient annoncé ses guides ».

Le temps est révolu. Mais sa résolution est prise : il a désormais choisi sa devise : « Toujours

[18] *Le Monde Invisible et la Guerre,* p. 282.

plus haut ! ».

Premier contact

Le 31 mars 1881, on lui avait demandé de prononcer l'hommage traditionnel sur la tombe d'Allan Kardec, au cimetière du Père-Lachaise. En décembre 1882, il prenait une part prépondérante aux travaux du Congrès qui devait enregistrer la fondation de la Société des Etudes Spirites.
Le Dr Josset présidait la réunion, assisté de MM. Chaigneau et Delanne, père, comme secrétaires. M. Leymarie était en quelque sorte l'animateur de ces premières assises.
Mme Allan Kardec, alors très âgée, avait été mise au courant des dispositions qu'on allait prendre, et c'est en parfait accord avec elle que le Président déclarait qu'elle approuvait pleinement le principe de cette vaste association morale entre les spirites français et la création d'un organe « le Spiritisme » destiné à propager la doctrine.
Le Dr Josset avait souligné combien la présence de Léon Denis était précieuse en un tel jour où devait s'affirmer la solidarité des spirites provinciaux et parisiens.
Celui-ci, parlant le dernier, avait lancé un vibrant appel à la concorde et l'assemblée lui avait fait un beau succès.

« Ce que nous ne pouvons rendre en écrivant - dit le compte rendu de la séance - c'est la chaleur, l'inspiration, la majesté du langage de l'éminent conférencier. L'assemblée était suspendue à ses lèvres ; on sentait vibrer son âme sous les accents émus de l'orateur».

Dès le printemps suivant, époque où il reprenait ses tournées, il abordait en conférence une question qui le captivait particulièrement : « Le Génie de la Gaule ». S'aidant des travaux des historiens et des philosophes, surtout d'Henri Martin, d'E. Quinet et de J. Reynaud, il éclairait ce grand sujet de vues personnelles qu'il devait développer plus tard dans ses ouvrages.
En avril, il parlait du Génie de la Gaule successivement à Nantes, le Mans, Vendôme, Tours, Angers et Châtellerault.
Les dirigeants du mouvement spirite - on le devine sans peine - désiraient s'attacher un orateur de cette envergure. G. Leymarie qui, à cette époque, s'occupait de la liquidation de la succession de la veuve d'Allan Kardec, avait hâte de rencontrer Léon Denis pour s'entendre avec lui, en vue de l'action commune à mener dans l'intérêt de la cause.
Il lui écrivait, le 31 mai, en l'assurant de son dévouement entier à l'oeuvre kardécienne :

« M. J. Guérin (de Bordeaux), notre ami Lessard (du Mans) et votre serviteur pensent justement que vous devez puissamment nous seconder dans toute initiative à prendre en fait de Spiritisme. Je crois personnellement que vous avez une mission à remplir et que les jeunes doivent être mis à même de donner la mesure de leur bonne volonté - et vous êtes un homme de bonne volonté ».

Léon Denis lui répondit de la façon la plus nette et la plus ferme[19] :

« Tours, le 13 juin 1883.

Cher Monsieur et f. en c.,

A mon retour de voyage, je trouve votre lettre du 31 mai.
Mon père me fait également connaître votre visite et les propositions bienveillantes que vous lui avez faites à mon intention.
Je ne puis qu'approuver vos vues et rendre justice à vos persévérants efforts. Des engagements contractés envers la maison de commerce dans laquelle j'ai d'importants intérêts ne me permettent pas, pour le moment d'accepter un mandat permanent, entraînant certaines obligations. Mais comme par le passé, je suis disposé à consacrer mes loisirs à la propagande spirite. Dès que la saison des conférences sera revenue, c'est-à-dire de septembre à avril, je serai à la disposition des sociétés et me rendrai dans

[19] Voir l'autographe de cette lettre, page 27 et 28.

les localités où ma présence pourrait être utile, cela d'une manière toujours gratuite et désintéressée, mes ressources personnelles me dispensant de recourir à aucune aide matérielle.
Dans ces limites, je serai heureux de joindre mes efforts et mes moyens d'action à ceux des hommes sincères qui, par la vulgarisation des doctrines spirites, travaillent au relèvement moral et intellectuel de l'humanité. »

Léon Denis ne s'engageait jamais à la légère. Avec lui, chose promise, chose due.
Dès le début de novembre, il était au groupe régional du Mans pour la fête des Morts, et cette date, nous l'avons vu, devait être un des événements les plus marquants de sa vie. A Rochefort, le 14 du même mois, il parlait des «existences progressives des êtres ». A Cognac, le 16, puis à Agen, le 19, il traitait le même sujet.
Son action était en progression constante.
L'année suivante, il reprenait « le Génie de la Gaule » en s'attachant plus particulièrement à la « Vie de Jeanne d'Arc ».
Comment un tel problème n'eût-il pas requis son attention constante, puisque c'est un peu par lui que s'éclairait le mystère de sa propre destinée. Sorella, l'ange de la sagesse, ne s'était-elle pas muée en Jehanne, l'ange de l'amour sublime et du sacrifice ? N'était-elle pas en lui comme il était en elle, et sa vie mêlée et unie à la sienne au long des âges, indissolublement...
Au point de vue national, le miracle de la Pucelle apparaît comme l'un des événements les plus caractéristiques de notre histoire où sont mises en évidence, pour des fins ignorées, les extraordinaires ressources du génie gaulois.
Dès maintenant, Léon Denis a mesuré le champ de son labeur et planté ses jalons sur un terrain solide. Toute la doctrine Kardéciste doit se mouvoir, en occident, autour d'un pivot central qui est l'idéal celtique touché par la grâce chrétienne, le Spiritisme n'étant qu'un des aspects du rayonnement de l'éternelle Vérité.

Premiers écrits

En vue de la propagande des idées qui lui étaient chères, Léon Denis s'entraînait depuis une dizaine d'années par la plume et par la parole. Tous ses discours étaient fixés sur le papier avant d'être prononcés, d'où leur forme toujours impeccable.
Ses premières publications datent de 1880. Il débuta par un opuscule d'une cinquantaine de pages ayant pour titre : Tunis et l'Ile de Sardaigne. C'étaient des souvenirs d'un précédent voyage en Méditerranée et aux pays barbaresques.
Ce petit ouvrage est écrit dans un style ferme et coloré, agrémenté de jolies descriptions, de notations pleines d'originalité.
Tout voyage, pour Léon Denis, est matière à une enquête approfondie sur les pays visités. Ce n'est point en dilettante qu'il les parcourt, mais plutôt en reporter. Et quel reporter averti, soucieux d'exactitude, attentif à bien voir afin de bien comprendre !1
Une randonnée en Sardaigne, à cette époque, comportait une large part d'imprévu, pour ne pas dire de risques réels. Donc après une courte traversée, il se rend de Porto-Torrès, point de débarquement pour aller à Sassari distant d'une vingtaine de kilomètres environ. Le train manque de confort.

« C'est en Sardaigne, écrit-il, que j'ai vu pour la première fois des voitures de quatrième classe pour voyageurs. Ces voitures sont semblables à nos wagons couverts, à marchandises. On s'y tient debout. Une tringle en fer horizontale, qui est à l'intérieur du véhicule, permet seule de garder son équilibre lors des chocs. Une population bruyante et couverte de haillons s'entasse habituellement dans ces voitures peu confortables[20]. »
.
A Sassari, d'une chambre qui pourrait tenir vingt personnes et dont l'unique fenêtre close en forme de moucharaby donne sur la place du marché, il peut à l'aise examiner les différents types sardes, et la peinture qu'il nous en fait ne manque certes pas de couleur. C'est jour de foire.

[20] *Tunis et l'Ile de Sardaigne*, p. 35.

« Les hommes sont montés sur de petits chevaux pleins d'ardeur. Ils portent tous le bonnet de laine noire long et rabattu sur la nuque. L'extrémité, bourrée d'objets inconnus, forme une grosse boule qui tressaute à chaque mouvement du cavalier. Ils sont vêtus d'un sarreau noir sans manches, bras de chemise et culotte large en toile blanche, guêtres noires montant jusqu'aux genoux. D'autres sont affublés d'une peau de mouton retournée, la laine en dedans, et serrée à la ceinture. Ce costume, fort incommode par la chaleur, leur donne un air étrange. C'est, paraît-il, un préservatif contre la fièvre qui règne sur toute l'étendue de l'île. »

Voici pour les hommes.

« Les femmes sont vêtues d'étoffes de couleurs éclatantes. Leurs corsages sont brodés d'argent et de soies de teintes variées, d'un joli dessin. Ce corsage est ouvert jusqu'à la ceinture, et sous la chemisette, laisse voir toutes les formes. Les jupes sont rouges ou vertes pour les jeunes filles, bleues pour les femmes mariées. Un capulet attaché au sommet de la tête et retombant sur les épaules, la plupart du temps noir ou bleu, à raies jaunes, complète le costume qui souvent est d'un grand prix et que l'on ne porte que les dimanches ou les jours de fête. »

Le type sarde, très brun, de taille exiguë en général, plutôt laid, rappelle les traits de l'africain. Latins, Celtes, Ibères, Sarrasins ont pris pied dans l'île à, des époques différentes et s'en sont disputé les meilleurs coins. C'est ce qui explique qu'elle soit restée si longtemps réfractaire à notre civilisation. De Sassari à Cagliari qui se trouve au sud de l'île, Léon Denis est obligé de faire le voyage en diligence. Il faut vingt heures au moins pour franchir la Barbagia désertique et sauvage. Deux carabiniers à cheval, le fusil sur la cuisse, escortent la voiture, car les attaques à main armée sont fréquentes dans la région. Heureusement, le voyage s'accomplit sans encombre et le voyageur arrive au terme du trajet, enchanté d'avoir pu traverser cette terre presque inculte à l'époque, mais si riche en ressources variées, où l'homme, encore voué à l'ignorance et à la superstition, est resté, avec ses moeurs grossières et ses outils rudimentaires, tel que nous pouvons nous le représenter aux époques primitives.

*
**

Une strophe des Orientales ouvre le chapitre sur Tunis.

« Le dôme obscur des nuits, semé d'astres sans nombre,
Se mire dans, la mer resplendissante et sombre.
La riante cite, le front d'ombre voilé
Semble, couchée au bord du golfe qui l'inonde,
Entre les feux du ciel et les reflets de l'onde,
Dormir dans un globe étoilé. »

Nous avons vu déjà Léon Denis, lors de son voyage aux pays barbaresques, circuler dans les ruelles tortueuses de la ville du Bey, après une traversée des plus mouvementées.
Ce sont ses impressions que nous retrouvons ici dans leur primitive fraîcheur.

« J'aime à m'enfoncer, nous dit-il, au hasard, dans les quartiers arabes de Tunis, cherchant les recoins les plus solitaires, les plus silencieux. Les habitations, masses compactes de maçonnerie, ressemblent à autant de sépulcres. La vie s'y dissimule ; il n'en sort que des bruits vagues et fugitifs. Mais au milieu de ces blocs de pierre s'ouvrent quelquefois des cours, des jardins délicieux. Dans le champ limité que laisse au regard l'entrebâillement d'une porte aussitôt refermée, j'ai pu voir des petites cours ornées de fontaines, des bosquets de mimosas, d'acacia, des réduits pleins de fraîcheur, animés par le murmure des eaux. »

Ce qu'il ne se lasse pas de voir, ce sont les souks, les bazars où se concentre la vie extérieure, l'activité de la population indigène. Il en trace un tableau plein de vie où le détail amusant, la fine observation sont admirablement mis en valeur. Pourtant, il a peur de se laisser prendre au charme alangui de l'existence orientale, parmi le sortilège voluptueux qui émane des choses. Il

a hâte d'échapper à ce dangereux enchantement, de retrouver « les vents âpres de sa patrie » son ciel souvent brumeux, son climat changeant qui stimule l'homme, le pousse à l'accomplissement de sa tâche par le travail « loi sainte que tous les peuples doivent suivre » sous peine de déchéance et de mort.

*
**

Les mêmes qualités de style, la même fraîcheur d'impression se retrouvent dans deux nouvelles qu'il écrivit vraisemblablement à la même époque : *le Médecin de Catane*, et *Giovanna* celle-ci ayant paru tout d'abord en feuilleton dans la « Paix Universelle », ensuite dans la « Revue Spirite» sous un pseudonyme. « Le Médecin de Catane » est le plus ancien de ces deux essais[21]. Le manuscrit porte la mention « oeuvre de jeunesse ». Il n'est pas de l'écriture du Maître ; seules les corrections sont de sa main. Le style en est encore hésitant par endroits, mais non dénué de qualités réelles.

« Oh ! Les soirées d'hiver au coin du feu !
Quelles délicieuses rêveries s'emparent de l'âme au bruit des bûches qui crépitent, des sarments qui se tordent en serpents de feu, des braises qui s'écroulent, soulevant des petits nuages de cendre. Sous l'influence de cette vie intense, mystérieuse, qui remplit le foyer, combien elles sont douces au coeur ces mélancolies du soir qui grandissent à mesure que la nuit se fait plus sombre autour de nous. »

Ainsi débute le « Médecin de Catane ».
C'est en devisant ainsi, les pieds sur les chenets, qu'un soir, un des amis de l'écrivain, Marc T... lui a conté les aventures qui font l'objet du récit.
Marc T..., engagé comme ingénieur par une compagnie d'exploitation des soufrières de l'Etna, s'embarque à Marseille à destination de la Sicile. Il prend contact avec cette contrée fameuse où les ruines des temples grecs détachent encore leurs lignes éternellement pures sur un horizon céruléen.
Epris de courses agrestes, féru de botanique, il rencontre au cours d'une excursion, le Dr Foscolo, un des plus célèbres médecins de Catane. Les deux hommes se plaisent et se lient d'amitié. Foscolo est un savant et c'est un initié. Il a passé sa jeunesse à méditer sur les oeuvres des philosophes. Ce latin est un disciple d'Allan Kardec. Les deux hommes devisent souvent de la doctrine dans le cabinet du docteur ou font ensemble de la musique. Foscolo connaît toutes les vieilles chansons siciliennes et il possède une voix admirable. C'est, en plus, à ses heures, un poète inspiré.
Tant de dons réunis ne vont pas sans provoquer, chez ses concitoyens, de la jalousie et de la haine. On le tient ou on veut le faire passer comme s'adonnant aux arts magiques.
Durant une de ses visites chez les pauvres gens qu'il soignait gratuitement, il rencontre une enfant abandonnée, Rafaëlla, fille de misérables émigrés de la Plata. Pressentant en elle un sujet d'élite et mû par un sentiment de charité chrétienne, il adopte la jeune fille et la confie à une vieille paysanne de sa connaissance. Mais la femme de Foscolo, levantine sensuelle, volontaire, toute d'instincts, s'interpose entre son mari et sa protégée, quand celui-ci veut la recevoir dans sa maison.
Foscolo est devenu pour la jeune fille le grand ami. Pour lui, elle est l'ange consolateur.
Rafaëlla est aimée d'un dangereux contrebandier dont le coeur est empoisonné de rancune contre le docteur, car, non sans raison, il voit en celui-ci un obstacle à ses desseins pervers. Un matin, on découvre, sur le chemin, Foscolo poignardé. Cette fin tragique vient racheter un crime commis dans une vie antérieure, crime dont le docteur avait eu la révélation.

*
**

Dans « Giovanna[22] », Léon Denis, trace une esquisse très poussée de ce que l'on pourrait appeler le roman spirite, genre qui a été abordé, depuis lors, par d'excellents écrivains avec

[21] Nouvelle inédite trouvée dans les papiers du Maître.
[22] Voir *Revue Spirite* (août, septembre, octobre 1904) ; *La Paix Universelle* (mars 1895 et n° suivants).

une audace que le succès a justifiée.
L'action se déroule encore en Italie.
Notons en passant la vive influence qu'exerça sur la sensibilité de l'écrivain, cette terre classique des arts dont il parlait la langue, dont il aimait à citer les poètes.
Le récit s'ouvre par une admirable description du lac de Côme :

« Ce lambeau du ciel d'Italie tombé entre les montagnes, ce merveilleux éden où trône la nature parée pour une fête éternelle. »

C'est à Gravedona, au nord du « Lario », entre les hauts sommets des Alpes, que se déroule l'idylle touchante qui en fait l'objet. La trame en est d'une extrême simplicité.
Parmi les pauvres gens de Gravedona, la douce Giovanna apparaît comme une madone échappée d'une toile de Luini.
C'est une belle demoiselle de condition vouée à soulager la misère autour d'elle ; une de ces natures d'élite qui apparaissent un instant parmi les hommes pour les consoler de leur laideur physique et de leur infirmité morale et qui sont tôt rappelées dans leur vraie patrie, le ciel..

« Jeanne Sperauzi est née dans la villa des Lentisques dont on aperçoit de la vallée les terrasses blanchissantes.
Ses dix-huit ans se sont écoulés dans ces lieux aimés du soleil et des fleurs. On dit que l'âme est liée par de secrètes influences aux régions qu'elle habite, qu'elle participe à leur grâce ou à leur rudesse.
Sous ce ciel limpide, au milieu de cette nature sereine, Giovanna a grandi, et toutes les harmonies physiques et morales se sont unies pour faire d'elle une merveille de beauté, de perfection. Elle est grande, élancée ; son teint blanc, sa chevelure blonde épaisse et soyeuse ; sa bouche mignonne garnie de dents petites, éclatantes ; ses yeux d'un bleu profond et doux. Le haut du visage a un cachet de noblesse, d'idéale pureté. »

Qui ne serait touché d'une beauté si radieuse ?
Dès qu'elle apparaît à la porte du misérable toit de la veuve qu'elle protège, tout le logis s'éclaire, les enfants l'entourent et lui font fête.
Un jour, une circonstance fortuite, un orage violent la met en présence d'un jeune chasseur qui est, venu se réfugier dans la maison où elle se trouve. C'est un jeune français, Maurice Ferrand, fils d'un proscrit. Ancien élève de l'Université de Pavie, et l'un des avocats les plus renommés de Milan, Maurice Ferrand est venu chercher, chez son père qui habite non loin de là, un repos, dont il a grand besoin.
Pouvait-on voir Giovanna sans l'aimer ? M. Ferrand en tombe éperdument amoureux. Il recherche, de ce jour, la compagnie de la jeune fille ; son désir devient de l'adoration.

« Quand elle était là devant lui, il s'oubliait ; il s’oubliait à la regarder, à l’entendre. Le timbre de sa voix rythmée éveillait dans son être des échos d’une douceur infinie. Il voyait en elle plus qu'une fille de la terre, plus qu'une nature humaine, comme une apparition passagère, un reflet mystérieux d'un autre inonde, un trésor de beauté, de pureté, de charité auquel Dieu prêtait une forme sensible afin qu'en la voyant les hommes pussent comprendre les perfections célestes et y aspirer. »

La foi ardente de l'enfant et son candide amour émeuvent d'un frisson nouveau l'âme du jeune homme, déposent dans son coeur une rosée d'une fraîcheur ineffable. Leurs fiançailles, dans le cadre sublime du lac, achèvent d'exalter jusqu'au délire le bonheur dont il goûte les enivrantes prémices.
Cependant, Giovanna ne connaît pas la vraie joie. Elle sait que le bonheur en ce monde n'est qu'un celai d'un instant, un songe fugitif.
Un violent typhus s'abat soudain sur ces rives. En portant ses soins aux familles qu'elle protégeait d'ordinaire, Giovanna est atteinte du terrible mal et meurt après une douloureuse agonie.
Le beau rêve s'est écroulé. Maurice est là, écrasé, prostré, le coeur déchiré devant la forme si belle, tant aimée et déjà froide. Autour de lui, rien n'est changé : le lac frissonne sous les rayons de la lune ; tout est lumière et chant au sein de la nature tiède et parfumée. Voici ce

que la mort a fait de son éphémère bonheur. La mort? Mais non, la mort n'est qu'un leurre. Giovanna ne lui a-t-elle pas dévoilé son véritable visage que cachent les apparences trompeuses. La vie poursuit son évolution éternelle. La mort n'est qu'une métamorphose.
Un soir d'hiver, alors que Maurice, seul, médite sur les pages d'un livre devant le foyer, l'ange, se matérialisant, revient comme autrefois lui jouer au piano sa romance préférée et lui enseigner ainsi que rien ne peut séparer ceux qui se sont véritablement aimés.
De ce jour, le jeune avocat est un autre homme. Rien ne compte plus que le devoir impérieux dont Giovanna lui a apporté la révélation. Proclamer la vérité, la servir de toutes ses forces et par tous les moyens, sera désormais le but de sa vie.
Tel est, bien imparfaitement résumé, le thème de cette idylle touchante qui, parmi les enchantements du beau lac lombard, s'achève brutalement comme à l'automne la féerie florale environnante sous le brusque assaut des orages.
Ainsi, dans l'oeuvre austère du Maître, apparaissent un instant ces figures angéliques de femme, Rafaëlla, Giovanna — comme deux âmes idéalement pures, deux fleurs de rêve revêtues de beauté supra-humaine, dignes, dès cette terre, d'orner les jardins du ciel.

*
**

L'opuscule : le *Progrès*, publié en 1880, sous les auspices de la Ligue de l'Enseignement, contient le texte d'une de ses premières conférences, texte auquel est annexé un complément philosophique. Nous avons dit précédemment que Léon Denis ne pouvait pas, à cette époque, développer toute sa pensée dans ses discours. Il était tenu à certaines précautions, à certains ménagements devant des auditoires qui n'étaient pas entraînés à penser librement. Cette thèse du Progrès « loi de solidarité qui, relie tous les temps et toutes les races » demandait à être éclairée.
Léon Denis, après le grand Initiateur, venait éclairer la question, la confronter avec l'enseignement du Christianisme, la soumettre aux méthodes de la science expérimentale.
Cette brochure d'un prix infime, d'une lecture agréable, obtint de suite un énorme succès, en France, en Belgique et dans les autres pays, succès qui n'est pas encore épuisé, l'auteur s'étant borné au cours des éditions successives, à revoir le chapitre des preuves.

Le Congrès spiritualiste international de 1889

Tel était le bagage, en vérité léger, de ses oeuvres écrites quand s'ouvrit, en septembre 1889, les premières assises mondiales du Spiritisme. Déjà la réputation de l'orateur et de l'auteur était grande.
Il y avait là, réunies les principales écoles spiritualistes : les Kardécistes, les Swedenborgiens, les Théosophes, les Kabalistes et les Rose-Croix.
La séance générale d'ouverture fut présidée par J. Lermina assisté du philosophe Ch. Fauvety, de la duchesse de Pomar, de Marcus de Veze et d'Eugène Nus. C'était, on le voit, un aéropage de gens célèbres. Le rapporteur n'était autre que le Dr Encausse (Papus), un occultiste marquant qui, à cette époque, dirigeait la revue hermétique l'*Initiation.*
La 1re commission s'occupait de spiritualisme en général ; la seconde avait en vue la philosophie et les questions sociales ; la 3e, l'occultisme ; la 4e, la propagande. Léon Denis présidait la dernière. Il s'imposa de suite à l'attention des congressistes et son premier discours fut haché d'applaudissements.

« Le regard fixé sur nos aînés, disait-il, nous avancerons à notre tour et leur exemple nous aidera à supporter l'outrage. N'allez pas croire que nous ayons l'ambition de les égaler, d'acquérir leur gloire. Oh ! Non, telle n'est pas notre pensée. Peu nous importe le cas que l'avenir fera de nous. Périssent

nos noms, nos personnalités, notre mémoire, notre honneur même s'il le faut, pourvu que la vérité triomphe, pourvu qu'elle s'élève au-dessus des embûches qu'on lui dresse et qu'un jour, elle éclaire de ses rayons, elle réchauffe de ses feux ceux-là même qui la renient et l'insultent. »

Il y avait là, certes, des hommes d'un grand savoir et d'un haut mérite, mais aucun d'eux ne parlait une langue si ardente et ne brûlait d'une telle conviction. Déjà Léon Denis se révélait le magnifique entraîneur d'âmes qu'il devait rester toute sa vie. Ce premier congrès ne fut pas exempt d'escarmouches assez vives sur certains points de la doctrine spirite.
C'est au cours de ces discussions que le jeune maître apparut pour la première fois comme le plus sûr mainteneur de la thèse Kardéciste. L'éminent Président du Congrès ne s'y était pas rallié sans résistance. Il ne voyait en elle qu'une hypothèse de transition entre la conception chrétienne et la conception future de l'avenir. A la fin de son discours du 11 septembre, toutes sections réunies, il avait émis l'idée que si chaque âme, en particulier, est une émanation de la pensée éternelle, une âme universelle et divine les réunit toutes. C'était la conception panthéiste opposée à celle du Dieu chrétien, et il insistait :
« Vous ne voulez pas croire, disait-il à ses auditeurs, à un Dieu que vous ne pouvez pas connaître ».
Ici une indisposition subite empêcha l'orateur de continuer son discours. Léon Denis demanda sur le champ à présenter ses observations. Après un court préambule, il avançait carrément au vif du sujet.
Faisant allusion aux petites écoles dissidentes qui déjà critiquaient l'oeuvre du Maître.

« On s'est efforcé, disait-i1, de vulgariser en Franco un Spiritisme dit positiviste, une doctrine sèche et froide n'ayant rien de commun avec le Kardécisme. »

Alors prenant la défense de celui-ci avec un tact et une vigueur admirables :

« Allan Kardec a, dit-on, trop ménagé, laissé trop de place en son œuvre aux idées mystiques et catholiques. C'est inexact. Le Maître a ménagé le Christianisme, non le catholicisme. Allan Kardec a maintenu la morale évangélique parce qu'elle n'est pas seulement la morale d'une religion, d'un peuple, d'une race, mais parce qu'elle est la morale supérieure, éternelle qui refit et refera les sociétés terrestres comme les sociétés de l'espace[23]. »

Un tel langage, ou en conviendra, ne manquait pas de fermeté devant des Kabalistes et des Rose-Croix.
Dans son compte-rendu de la revue *l'Etoile* que dirigeait alors René Caillé, le secrétaire général de cette publication, l'abbé Rocca, âme ardente, cœur brûlant de foi christique, s'exprimait sur l'orateur en ces termes : « Je dois mentionner les chaleureuses improvisations de M. Denis, de Tours, qui a pris la parole plus de trente fois, toujours avec le même entrain et le même bonheur. Je me rappelais, en l'écoutant, cette promesse de Jésus-Christ : « Quand vous aurez à rendre témoignage de moi, ne vous préoccupez pas de ce que vous devez dire : l'Esprit sera là qui vous suggérera tous vos discours ».
L'abbé Rocca avait vu juste.

Après la mort

Le premier grand ouvrage de Léon Denis, celui même qui devait avoir un retentissement si durable, parut à la fin de l'année 1890, sous le titre : Après la Mort, avec, comme sous titre : « Exposé de la philosophie des Esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales ».
Le Congrès spiritualiste International, qui s'était tenu l'année précédente, avait émis, au

[23] Voir les discours de Léon Denis, au congrès, sur le compte-rendu (Librairie Edition Jean Meyer)

nombre de ses voeux, qu'un résumé de philosophie spirite fût publié en édition populaire. Justement, l'auteur avait annoncé à ses collègues qu'il préparait un tel ouvrage.

« Ce sera, avait-il dit, un volume de 300 pages fait dans un esprit d'éclectisme et de conciliation de toutes les écoles, mais conservant, comme base, l'enseignement du Fondateur de la doctrine avec ses principes si logiques et si sages ».

Malgré de louables efforts, il n'avait pu condenser le tout en 300 pages. Son livre en contenait 334 ; mais personne n'a jamais songé à s'en plaindre.
Dans son numéro du 1er février 1891, la *Revue Spirite,* sous la signature de E. Bosc, en présentait une analyse fort substantielle, et c'est à ce travail que nous aurons recours pour mesurer la répercussion d'un semblable ouvrage dans les milieux spiritualistes de l'époque.

« L'auteur, écrit E. Bosc, s'est-il acquitté de la tâche qu'il s'était imposée ; a-t-il satisfait en même temps au voeu du congrès ? » Et le critique reconnaît, qu'au point de vue de la propagande, l'ouvrage est bien compris, le plan excellent. « C'est un Enchéridion, ou manuel, mis à la portée des intelligences les plus modestes, et cependant un résumé complet de l'enseignement des Esprits. C'est la vraie doctrine dans ce qu'elle a de large, de permanent et pour ainsi dire d'universel ».

La première partie du livre ayant trait aux grandes religions de l'antiquité ne lui donnait pas toute satisfaction. Pourtant, il était matériellement impossible de faire un exposé plus clair et plus complet de la question en si peu de pages.
Dans un intéressant article de l'Initiation, Papus faisait la même remarque. Félicitant l'auteur de ses beaux chapitres sur l'Inde, l'Egypte, la Grèce, la Gaule, il regrette de le voir passer du christianisme au matérialisme sans parler de l'hermétisme qui, par toutes ses branches, « a assuré la transmission continue de la doctrine secrète en occident ».
La partie philosophique était en général bien accueillie. Résumé remarquablement clair de ces grandes questions, c'est un minimum que doit connaître tout spiritualiste.

« De celle-là, rien de spécial à dire sinon qu'elle est constituée par une série de ces beaux discours comme sait les faire Léon Denis. La philosophie spirite est exposée là dans sa beauté et dans ses grandes lignes. On y retrouve le souffle des idées d'Origène qu'avait tant étudiées Allan Kardec et la hauteur des conceptions les plus élevées fournies par les communications des Esprits[24] ».

Les deux parties qui suivent étaient considérées comme des modèles de clarté dans l'exposition, comme une petite encyclopédie du monde invisible. Mais déjà quelques-uns lui faisaient grief de n'avoir pas abordé à fond les influences diverses en action dans certains phénomènes. Où cela n'eût-il pas entraîné l'auteur ? De toute nécessité, il lui fallait reléguer au second plan les questions secondaires.
La cinquième partie de l'ouvrage ralliait les suffrages unanimes de la critique.

« La partie morale est un pur chef-d'œuvre, disait E. Bosc ; nous voudrions la voir tirée à part ; elle constitue à elle seule un petit traité de la vertu qui devrait être entre les mains de tout citoyen. Il n'est pas possible, après avoir lu *Le Droit Chemin,* de n'être pas meilleur qu'avant la lecture de ce beau morceau philosophique ».

La même note élogieuse se retrouvait dans des organes de pure littérature comme la *Revue des Temps nouveaux* où Gaston d'liailly écrivait :

« Je ne connais guère de livre mieux pensé, écrit dans un style plus correct et plus élevé ».

---

[24] Papus : L'Initiation.

Enfin B. Martin, dans le *Moniteur du* 15 février, résumait la portée de l'ouvrage en termes excellents.

« Dans ce cadre restreint, toute la doctrine spirite est exposée avec une lucidité et un charme qui en rendent la lecture agréable et à la portée de toutes les intelligences.
Et maintenant, quel est le but que s'est proposé M. Léon Denis en écrivant ce livre ? Assurément pas celui de faire parade de science, de se poser en chercheur, de s'en faire un piédestal pour s'imposer à l'admiration des savants et des érudits. M. Denis a eu en vue un but plus élevé et plus digne de la mission qu'il se donnait. Il a voulu, en présence des discussions sans fin qui se sont élevées, dans le monde scientifique, sur Dieu, sur l'aune, sur la réalité des communications du monde terrestre avec le monde spirituel, rétablir les vrais principes, tels qu'ils résultent des révélations que, depuis plus de quarante ans, nous donnent les Esprits ».

Et l'écrivain ajoutait :

« Qu'on discute à perte de vue sur la manière dont ils se communiquent aux hommes, un fait existe, c'est qu'ils se communiquent ».

Avant la publication de l'ouvrage, le 29 octobre 1890, Léon Denis ayant fait en séance spirite, au groupe de Tours, lecture des derniers chapitres, il lui fut ainsi répondu par le guide habituel *Edouard Perinne :*

« Votre jugement sûr vous a en tout point servi ; rien à ajouter, rien à retrancher ; toute vérité domine, tout frappe, porte ; tout est clair et élégant dans votre style.
Pour les masses qui doivent lire, et qui je l'espère, liront ces pages, vous avez, en frappant l'imagination, su adoucir certains points effrayants ; je veux parler du temps qui souvent s'écoule entre les épreuves imposées et la récompense.
Je dois le redire, tout charme dans ces pages malgré la gravité du sujet [25]»

Rien à reprendre à cette appréciation de l'esprit éminent qui, durant tant d'années, servit d'instructeur et de conseil à l'auteur de ce livre admirable.
C'était le premier fruit, - combien parfait et substantiel - d'une collaboration avec les entités tutélaires qui ne devaient plus cesser de l'assister dans ses travaux.
Aussi est-ce à ses fidèles amis invisibles qu'il a voulu faire l'hommage de l'ouvrage écrit sous leur inspiration :

« Aux nobles et grands Esprits qui m'ont révélé le mystère auguste de la destinée, la loi de progrès dans l'immortalité, dont les enseignements ont raffermi eu moi le sentiment de la justice, l'amour de la sagesse, le culte du devoir, dont les voix ont dissipé mes doutes, apaisé mes soucis ; aux âmes généreuses qui m'ont soutenu dans la lutte, consolé dans l'épreuve, qui ont élevé ma pensée jusqu'aux hauteurs lumineuses où siège la vérité, je dédie ces pages. »

Le succès de l'ouvrage, dès sa parution, fut rapide et ne se ralentit guère. Son retentissement fut immense dans le public spiritualiste et dans le public tout court.
Il valut à son auteur des compliments sans réserves ; mieux que des compliments, des hommages de gratitude, des élans de reconnaissance vraiment touchants. Et ces suffrages et ces éloges n'émanaient pas spécialement des classes populaires peu aptes à démêler les qualités d'un livre, elles venaient surtout d'hommes d'une culture supérieure, témoin cette lettre du directeur d'un grand journal du Midi que nous donnons dans ses passages essentiels.

[25] Extrait des registres des messages obtenus par l'incorporation, au groupe de Tours année 1890.

Elle est datée du 1er octobre 1891.

« Quelles satisfactions ne devez-vous pas éprouver, Monsieur, non seulement d'avoir produit une telle oeuvre, mais, mieux encore, en recevant dès maintenant la récompense de votre bonne action, de voir venir à vous les nombreux prosélytes si reconnaissants pour les pensées profondes, pleines de beauté et d'élévation, jetées avec une rare profusion dans votre remarquable ouvrage.
Mais cette juste et fortifiante récompense ne saurait, j'en suis sûr, égaler la suprême jouissance que j'éprouve depuis que mes yeux dessillés se sont ouverts à la lumière ; que mon intelligence, jusqu'ici obscurcie, s'est ressaisie pour s'affirmer avec force dans la certitude du lendemain ; que ma raison singulièrement fortifiée, procure à ma conscience, devenue calme et sûre, le repos bienfaisant que le doute, l'affreux doute, reculait sans relâche, à chaque étape douloureusement franchie.
Permettez-moi de vous le confesser, car cet aveu ne peut vous trouver insensible, mon devoir est maintenant tracé. Je m'efforce de faire éclater la lumière autour de moi, sans crainte des railleries que je vois jaillir de tous côtés, soutenu par la très nette conscience des obligations qui m'incombent ; réconforté par la noblesse et la grandeur du combat.
Je ne faillirai pas à ma tâche. Et si la fatigue devait naître de l'effort, je puiserais alors dans le noble enseignement que j'ai reçu de vous la force et le courage dont j'aurais besoin pour accomplir ce qui m'apparaît aujourd'hui comme la plus belle et la plus élevée des missions ».

Quand l'auteur, quelques années plus tard, donna de son livre une édition revue et considérablement augmentée, les appréciations de la presse se firent encore plus élogieuses. Alexandre Hepp, dans le *Journal*, écrivait :

«Il est un homme qui a écrit le plus beau, le plus noble, le plus précieux livre que j'aie lu jamais. Il a nom Léon Denis, et son livre : *Après la Mort.* Lisez-le, et une grande pitié, mais libératrice et féconde, vous viendra brusquement de nos manifestations de regrets, de notre peur de la mort et de notre grand deuil de ceux que nous croyons perdus ».

Le *Temps*, de son côté, présentait l'ouvrage en ces termes :

« Ce volume est vraiment remarquable. Il possède toutes les qualités qui peuvent en assurer le succès. Quoique éminemment classique, profond et sérieux, ses pages n'en rayonnent pas moins d'une vive lumière et sont tout imprégnées d'une brûlante éloquence. Ainsi que l'indique son titre, il traite du formidable problème de la destinée humaine et donne une solution à cette question si controversée dans tous les âges : le pourquoi de la vie. Problème ardu en vérité, mais traité avec un tel charme de style et d'élocution que, dans tout ce livre, on ne rencontre pas une seule page d'une lecture fatigante ou dépourvue d'intérêt ».

Dans *l'Eclair*, mêmes louanges que certaines réserves rehaussent et mettent en valeur :

« Ce livre est destiné à satisfaire les curieux du mystère et de l'au-delà. L'auteur y défend le Spiritisme avec une rare conviction, soutenue par un talent distingué d'écrivain. Son style est clair, rapide, d'une correction irréprochable et, à l'ordinaire, brillant et poétique, mais sans vaine phraséologie. Certes, on peut ne pas partager les idées de l'auteur, mais il faut respecter le sentiment qui l'inspire, et l'on ne peut refuser à sa noble sincérité la sympathie dont oeuvre et écrivain sont également dignes ».

« Tout livre est bon qui nous incite à devenir meilleur » disait M. Ducasse-Harispe dans *Analyse et Synthèse.*

« Lisez ce livre. Il est d'une philosophie sereine et profonde, sertie dans un langage imagé et brillant. Certaines pages sont d'une magnifique éloquence ; toutes sont d'une correction irréprochable. C'est un livre sérieux comme un eucologe et attachant comme un roman. C'est un livre qu'on garde et qu'on relit.
Dans le déluge des productions ineptes ou grossières qui envahit les librairies et les bibliothèques,

l'oeuvre de M. Léon Denis est une fleur égarée, surnageant en la marée de boue malodorante.
Quand il y a des hommes pour écrire de tels ouvrages et d'autres hommes pour les apprécier, on se prend à espérer qu'il surgira, en notre pays, des jours meilleurs, que tout n'est pas perdu, et que l'assainissement moral de notre chère France n'est pas un vain rêve. »

Dans le concert unanime, une note discordante : Gaston Méry, directeur de l'Echo *du Merveilleux* présentait Léon Denis comme un « prêtre de la religion spirite. »
Après avoir reconnu la beauté de la forme, il mettait le lecteur en garde contre les dangereuses erreurs que propageait l'écrivain.

« Ce livre en soi est très bien fait, concédait-il, et il ajoutait à cela de menus éloges. La critique venait ensuite, mais elle portait à faux. D'après lui, le Spiritisme de Léon Denis n'était qu'un démarquage du Christianisme mais sa doctrine aboutissait nécessairement à la négation des trois vertus essentielles : la foi, l'espérance et la charité, et à la substitution, dans les âmes, de l'idée d'orgueil à l'idée du devoir. Cela continuait sur ce ton pour finir ainsi : « Quand le Spiritisme aura eu ses martyrs comme le catholicisme, on pourra en reparler. »

C'était, on le voit, une argumentation des plus sommaires.
A la critique passionnée d'un littérateur, nous opposerons cette page enthousiaste d'un lecteur chez qui l'ouvrage a déterminé une révolution soudaine dans les sentiments et les idées.
Cet homme vient de perdre sa femme, athée comme lui. Deux mois se sont écoulés depuis l'évènement. Mis en face du problème qui se pose à nous un jour ou l'autre, dans toute sa grandeur angoissante et sublime, il rentre en lui-même, médite, scrute les mystères, les religions,lit les philosophes. Et voici ce qu'il écrit à Léon Denis d'une plume brûlante.

« Je n'étais pas sans savoir, d'une façon générale, en quoi consistait le Spiritisme, mais lorsqu'on est bien portant, pas encore vieux, avec devant soi des années qu'on espère nombreuses et qu'on se promet de bien employer à la satisfaction de tous nos sens, pourquoi s'embarrasser de ces questions de l'au-delà ? On a parfois, devant l'immensité des mondes, l'intuition, la certitude même, d'une Intelligence créatrice, mais cette impression est tôt chassée par des préoccupations moins abstraites.
Dieu ne fait en nous que de fugitives apparitions. On pense à vivre, d'abord, et à bien vivre. Et tout à coup, s'ouvre devant nous l'abîme de la mort.
J'ai lu, depuis, les livres d'Allan Kardec. J'ai lu les vôtres, d'autres encore traitant des questions spirites. J'ai lu *Après la Mort* et j'ai pleuré les plus abondantes, les plus douces larmes de ma vie.
On vous a dit, des écrivains, des journalistes, des penseurs vous ont écrit que c'était là un très beau livre. Ce n'est pas cela. Ce livre, je voudrais être riche, très riche pour l'éditer par millions et le voir dans toutes les mains, sur toute la terre. Rien n'a été ni ne sera jamais écrit dans aucune langue qui soit si grand et si beau. »

Quand un livre reçoit de tels hommages, c'est qu'il recèle en ses pages l'étincelle sacrée.
Ainsi en jugeait le Dr Panaït Istrati, inspecteur général de l'Enseignement supérieur, ministre de l'Instruction publique en Roumanie, quand il écrivait à l'auteur :

« Votre ouvrage, *Après la Mort*, est un des meilleurs que je connaisse. Un tel recueil, pour une société comme celle de mon pays, laquelle, quoique jeune, est déjà ravagée par le matérialisme terre à terre, serait très utile pour relever les caractères, élargir la pensée pure et nous fortifier dans la lutte pour l'existence, en rappelant à l'homme le but noble de la vie et ce qu'il se doit à lui et à ses frères. C'est pourquoi je viens vous demander la traduction en roumain de votre travail. »

Quand donc un semblable suffrage viendra-t-il de l'Université de France ?

Les grandes conférences

Ses grandes tournées de conférences commencent à partir du Congrès de 1889. L'année même, il développe, en séances contradictoires : « Le Matérialisme et le Spiritualisme expérimental devant la Science et devant la Raison. » En 1890, il ne parle qu'une fois en public, la préparation de son ouvrage absorbant tout son effort, mais l'année suivante, il entreprend une tournée de propagande intense dans le Midi, puis en Normandie.
Appelé par Mme Agullana à Bordeaux, au mois de mai, il prononce deux discours à l'Athénée, devant un auditoire nombreux mais assez réfractaire. Le Spiritisme violemment combattu dans cette ville par des écoles rivales gagne peu de terrain.
A Toulouse, par contre, Léon Denis développe le même sujet, le mois suivant, devant un public moins buté. Jean Jaurès, alors professeur de philosophie au lycée et adjoint au maire, lui a sans difficulté accordé la salle de conférences de la Faculté des Lettres. Les deux hommes ont eu un entretien au cours duquel s'est révélé l'éclectisme de celui qui, dans la suite, allait s'imposer comme l'un de nos plus puissants tribuns[26].
Toutefois, le fait patent à cette époque, est que les spirites et les occultistes ne s'entendent pas. Des controverses assez âpres se sont élevées un peu partout entre autres, à Bordeaux, chez les tenants des deux écoles. Les occultistes prétendent que le Spiritisme donne dans un domaine imparfaitement connu, sans les précautions nécessaires, et généralise trop hâtivement. Les spirites nient l'existence des «élémentaux » ; bref, il y a divergence de vues sur les points essentiels. Quand ces discussions ne se font pas ouvertement, elles prennent, sous le couvert de conversations privées, une allure assez souvent offensante.
Léon Denis souffre de cette mésentente. Il se documente auprès de ses guides, sollicite leurs conseils, et fort de leur appui, il suit sans faiblir la voie tracée.
Dans l'intervalle de ses voyages, il reçoit dans son groupe, à Tours, les encouragements les plus formels :

« Je veux vous voir partir avec courage, lui dit-on. Les esprits qui vous protègent et qui ont sur vous un si grand pouvoir, ne vous abandonneront pas. Etayez votre volonté de ce puissant appui et malgré la fatigue et les ennuis dont je ne veux pas vous voir effrayé, vous serez calme sous cette protection sûre et bonne[27]».

A ces tracas s'ajoutent, il faut le dire, des déceptions plus graves. Les spirites ne montrent pas tout le désintéressement souhaitable. Beaucoup affichent des sentiments que leurs actes démentent. L'amour-propre exagéré, l'orgueil, gâtent chez un certain nombre, des qualités réelles et des dons indéniables. Pourtant, il ne faut brusquer personne ; il convient au contraire de ménager les susceptibilités. La circonspection s'impose. C'est dans ces conditions défavorables qu'il doit, un peu partout, réchauffer le zèle qui baisse, remettre en bonne voie la doctrine qui s'égare. Tache infiniment délicate et ingrate.
On devine ses perplexités, ses préoccupations. Il est à peu près seul pour assumer une semblable tache. Alors il se demande, en conscience, s'il est vraiment qualifié pour mener une telle oeuvre au but entrevu. Physiquement diminué par un labeur sans répit, voyant sa vue s'affaiblir de plus en plus, il doit mener de front ses occupations journalières, ses travaux d'écrivain, entreprendre d'incessants voyages et des tournées de propagande qui ne vont pas sans demander une sérieuse préparation. Il s'en plaint quelquefois à ses amis invisibles, sollicite, non pas une relève, mais un répit momentané.

« Courage, lui est-il répondu. Soignez-vous en conséquence et agissez, nous serons avec vous. »

Léon Denis va, souvent fatigué, déprimé, où le devoir l'appelle : la salle est retenue, le public

[26] Voir : *Jaurès spiritualiste* La Revue Spirite, novembre 1924.
[27] Extrait des *Registres des messages*.

prévenu, ses frères en croyance l'attendent. Comment ne pas répondre à leur confiance ? Il va, parfois plein d'appréhension pour ses forces qui fléchissent, mais sans jamais douter de l'appui mystérieux qui lui a été assuré. Il parle, et c'est un nouveau succès qui l'accueille.

*
**

Il en était à cette étape de sa vie quand il reçut, en l'année 1892, de la Duchesse de Pomar, l'invitation pressante d'aller parler de Spiritisme chez elle, à ses matinées célèbres qui réunissaient alors le Tout-Paris mondain et savant.
Une semblable démarche, flatteuse en soi, revêtait toutefois un tour inusité, et l'hésitation était permise.
Jusqu'ici, Léon Denis n'avait parlé que devant un public mêlé où dominait l'élément populaire. Il s'agissait, maintenant, d'un parterre trié de grandes dames, de belles curieuses, d'hommes du monde, de savants titrés plus ou moins sceptiques.
Quelle réponse convenait-il de faire ?

« Les difficultés de convaincre sont plus grandes — lui fut-il répondu par ses conseillers habituels — mais la réussite, lorsqu'elle est assurée, rapporte plus que dans les milieux peu choisis ».

Léon Denis accepta. Le magnifique succès de son ouvrage avait attiré sur lui l'attention du public lettré. L'auteur *d'Après la Mort* était maintenant mieux qu'un conférencier de province, il venait de se classer comme un écrivain de premier ordre. Les grands journaux, les revues éclectiques lui avaient fait une réclame inespérée ; les tirages successifs de son livre s'enlevaient avec rapidité.
Lady Caithness, duchesse de Pomar, réunissait alors, dans son hôtel de la rue de Wagram, l'élite de la société parisienne. Elle y donnait non seulement des bals splendides, mais elle conviait à ces fêtes les plus grands virtuoses musiciens. Elle demandait également à des conférenciers en renom d'y venir, l'un après l'autre, discourir sur des sujets d'actualité.
L'Hôtel d'Hollyrood était une admirable évocation du xve siècle. Il comprenait des salles qui pouvaient rivaliser avec les plus somptueux salons du Louvre ou de Fontainebleau. Il y avait dans cette résidence unique, un hall immense qui servait de salle de danse, des salons ornés de riches boiseries, des plafonds aux arabesques étincelantes. En plus, la Duchesse, occultiste fervente, ouvrait aux initiés le fameux oratoire consacré à Marie Stuart, avec laquelle elle disait correspondre par voie médianimique[28].
Ajoutons que Lady Caithness, grande dame de haute culture, dirigeait à cette époque *l'Aurore, revue* mensuelle de logosophie ; science du Logos ou Christ.
On lisait, dans ces pages, des articles de Mme Adam, Edouard Schuré ; d'autres écrivains spiritualistes connus y figuraient également. Un cercle d'études psychiques y était annexé. « L'Aurore » dont l'abbé Petit était secrétaire général, traitait surtout du Christianisme ésotérique.
C'est dans la salle des fêtes, dont il a été parlé plus haut, que Léon Denis fit, les 7 et 14 juin 1893, deux conférences sur le Spiritisme. Le sénateur Dide, l'abbé Petit, Joseph Fabre, Flammarion, y avaient précédemment parlé de science, d'histoire et d'astronomie.
Disons tout de suite que l'orateur tourangeau y fut religieusement écouté.
On remarquait, parmi les assistants, les gens les plus en vue de la capitale ; au milieu d'un parterre de duchesses, de baronnes, de marquises, des académiciens, des écrivains et des artistes : Appert, M. Edouard Schuré, le Dr Darier, etc.

[28] Voir *Le Génie celtique et le monde invisible*, p. 52.

Voici en quels termes *le Journal* rendait compte de l'une de ces soirées :

« Réunion des plus élégantes, hier, chez la Duchesse de Pomar, pour entendre la conférence de Léon Denis sur la doctrine spirite ». D'une éloquence très littéraire, l'orateur a su charmer son nombreux auditoire en lui parlant de la destinée de l'âme qui peut, dit-il, se réincarner ici-bas jusqu'à l'épuration parfaite.
« Il a l'âme d'un Bossuet, s'est écriée une enthousiaste spiritualiste ! »

Un ancien habitué d'Hollyrood écrivait plus tard, dans *l'Evénement*, que les belles écouteuses suivaient avec une attention émue les développements sévères de l'orateur qui les entraînaient au-delà (de leurs préoccupations habituelles, vers des horizons insoupçonnés.
Qu'importent en effet l'habit, les atours ? L'âme des femmes, devant les grands mystères, n'a-t-elle pas le même frisson ?
L'année suivante, Léon Denis devait donner, à Hollyrood, avec le même succès, une autre conférence sur le « Problème de la vie et de la Destinée ».
C'est dans cette même année 1893, en novembre, qu'il développait, à Lyon, une série de sujets d'actualité : « Les croyances et les négations de notre époque » « Le Spiritisme devant la Science », « le Spiritisme devant la Raison ».
Dans cette ville, comme à Bordeaux, l'obstruction était patente. La presse locale avait refusé d'annoncer les conférences. Le Président de la Fédération lyonnaise, le vaillant Henri Sausse, avait tenu à souligner un pareil ostracisme. Léon Denis qui s'était fait entendre et applaudir à la Faculté de Toulouse et à l'Université de Genève, se voyait, disait-il, empêché de parler dans la salle du Palais St-Pierre par une municipalité intolérante qui subissait des influences secrètes.
Les conférences eurent donc lieu dans la salle des fêtes de la Brasserie des chemins de fer, devant un millier d'auditeurs environ, au nombre desquels on remarquait beaucoup de magistrats, de prêtres. Au cours de la dernière, l'abbé Favie, docteur en théologie, ayant demandé à l'orateur de lui poser, en publie, une série de questions, que d'ailleurs il ne précisait pas, Léon Denis n'hésita pas à lui donner satisfaction. En conséquence, il retarda son départ de huit jours. La controverse annoncée eut lieu devant un auditoire de lettrés, de curieux et de partisans de l'un et l'autre bord. Elle porta sur la thèse spirite et les dogmes catholiques. La lutte fut chaude, les passes serrées. Les adversaires, tous deux fortement documentés, s'accrochèrent durant plusieurs heures sur les textes de la Vulgate, sur les passages des Evangiles particulièrement ambigus. L'abbé Favie, dit le compte-rendu, provoqua, à maintes reprises, de chaleureux applaudissements pour l'indépendance de ses vues, autant que par sa solide érudition en matière d'exégèse. Quant à Léon Denis, toujours prompt à la riposte et pressant dans l'attaque, il fut particulièrement brillant dans sa défense de la doctrine.
Comme il arrive souvent dans ces joutes oratoires, les deux champions restèrent sur leurs positions, au milieu de leurs groupes respectifs, après avoir dépensé un égal talent. Mais le fer était engagé. De ces débats devait naître, plus tard, une brochure en réponse aux attaques du clergé romain, attaques qui se faisaient de plus en plus âpres et violentes.
A Bordeaux, l'année suivante, les mêmes conférences faites devant un auditoire de lettrés, salle de l'Athénée, remportaient un éclatant succès. Le vent avait tourné. Mais rien ne rebutait Léon Denis, soldat d'une cause qu'il avait faite sienne. Il affrontait tous les auditoires, mais il aimait particulièrement les gens du peuple : paysans, ouvriers, petits artisans qui ne sont pas encombrés d'idées préconçues et qui ont conservé une simplicité de coeur que bien des gens cultivés pourraient leur envier. Fils du peuple, d'humble origine lui-même, il les appréciait pour avoir longtemps vécu près d'eux et partagé leur vie laborieuse. Appelé précédemment à Liège, à Seraing, à Verviers, il était retourné en Belgique au printemps de l'année 1892, pour y donner une série de conférences sur les sujets habituels. Au début de 1895, on lui avait demandé de venir parler de Spiritisme dans le Borinage, devant des auditoires presque

exclusivement composés de mineurs. C'est là qu'il avait abordé pour la première fois la question du Spiritisme social, question qu'il devait reprendre, dans la suite, avec plus d'ampleur et de maturité. De ces tournées de propagande au pays Wallon, il avait rapporté plusieurs anecdotes savoureuses qu'il aimait à conter avec son humour souriant, inimitable.
A cette date, sa réputation d'orateur avait franchi la frontière. Déjà, il ne pouvait répondre à toutes les invitations et faisait partout salle comble.
Deux fortes têtes wallonnes, à l'époque : V... et O. B... avaient entrepris de donner une extension plus rapide au Kardécisme, en Belgique, par le moyen de nombreuses causeries et conférences. Encore fallait-il avoir des orateurs à portée.
O. B... était un adepte fervent de la doctrine spirite, mais il ne savait point manier la parole, et quand il abordait la question devant ses amis ou familiers, il s'embrouillait, ne savait pas répondre à leurs « colles » et ne recueillait que quolibets.

« Vous triomphez, Messieurs, disait-il aux rieurs, parce que je ne sais point parler, mais patience ! Je saurai bien vous convertir ».

A cet effet, fit appel à un sien camarade, beau discoureur, vaguement spirite, surtout grand buveur de chopes.
Donc, au jour convenu, devant une assistance nombreuse — recrutée à grand renfort d'affiches et d'articles dans le journal local — l'orateur inscrit, plus ému qu'il n'eût fallu par des libations copieuses, ne trouva plus ses mots et finit par s'endormir devant son verre d'eau, malgré les objurgations désespérées du malchanceux propagandiste. On devine l'effet produit dans la région devant ce « raté » mémorable.
C'est alors que Léon Denis fut pressenti par 0. B. pour rétablir une situation si gravement compromise. Il accepta. Les blagueurs, mis en appétit, répondirent en foule à la nouvelle convocation. Mais cette fois-ci, le choix avait été plus heureux. La bonhomie et la simplicité charmante de l'orateur, le ton de sincérité de sa parole et la force de ses arguments opérèrent leur charme habituel. L'auditoire fut conquis.
Léon Denis aimait ces populations minières, frustes, mais non dénuées de qualités solides, malgré les tares inhérentes à leur genre de vie, si pénible et si précaire à cette époque.
Jusqu'à la fin de sa propagande orale, il ne se passa guère d'année qu'il n'allât revoir les mineurs wallons du bassin de Charleroi, à l'esprit si ouvert, si compréhensif et pareillement ses autres amis belges. Les conférences qu'il fit à Bruxelles, Anvers, Charleville, Jumet-Gohissart, Verviers, furent particulièrement vivantes, fructueuses, à cause des controverses toujours courtoises auxquelles elles donnèrent lieu.

*
**

Léon Denis est alors en pleine ardeur d'apostolat. Il consacre l'année 1895 à l'exposé du « Problème de la vie et de la destinée » et de « L'idée de Dieu ».
L'année suivante, c'est le « Miracle de Jeanne d'Arc », sa mission spirituelle, qui requiert presque exclusivement son effort.
L'année 1897 marque un record : vingt-cinq conférences sur les sujets précédemment traités.
II est partout sur la brèche : à Bruxelles, à Anvers, à Nancy, à Blois, à Lyon, à Grenoble, à Montpellier, à Toulouse, etc... En 1898, à l'occasion du cinquantenaire du Spiritisme, il élargit encore son champ d'action ; il parle à la Haye, puis redescend à Marseille par les étapes accoutumées. En 1899, il fait encore quatorze conférences sur le « Spiritisme dans le monde et l'idée de Dieu ». Léon Denis, à cette époque, déploie une activité dévorante. Sans quitter tout à fait la maison Pillet, il se voit désormais dans l'obligation de réduire le temps qu'il

consacrait jusqu'alors aux affaires commerciales.
Sa tâche l'absorbe de plus en plus. La gestation d'un autre grand ouvrage touche à son terme.
Malgré la tâche écrasante qu'il lui faut assumer, le vaillant lutteur ressent un grand contentement intérieur. Le jour approche — jour tant souhaité — où ayant conquis son indépendance, il pourra se vouer sans réserve à son cher labeur, — disons le mot, — à sa mission.
Il n'est que temps ; son organisme surmené demande impérieusement des ménagements, des précautions, des soins vigilants.
Sa fragilité de poitrine, une toux persistante avec inflammation des voies respiratoires, l'obligent à suivre un traitement thermal. II se rend successivement, au moment des vacances, d'abord à Uriage, puis au Mont-Dore, à Cauterets, à Allevard. De cette dernière station, il écrit à sa mère, qui pendant le temps de son absence, ne restait jamais sans nouvelles.

« Chère mère, je viens d'arriver à Allevard. Je suis descendu à l'Hôtel du Louvre. Voici la vue de la montagne que j'ai gravie le 13 juillet et d'où l'on a une vue splendide sur les glaciers de la Meige et du Pelvoux.
Je t'embrasse. »

Comme à l'ordinaire, sur la carte postale illustrée servant à la correspondance, une croix faite à l'encre sur le sommet culminant de la Tête-de-Maye indique le point atteint par l'intrépide ascensionniste.
Le lendemain, il mande de Grenoble :

« Chère mère, j'ai fini toutes mes excursions. Demain matin je serai à Allevard. Je ne sais si vous avez eu chaud le 14 juillet à Tours, mais moi j'ai couché dans le chalet ci-dessus, au Lautaret (la carte est une vue du col) au milieu des glaciers. J'étais gelé. Je t'embrasse. »

Avec quelle joie, les années suivantes, il se retrempe dans le milieu vivifiant de ses chères montagnes !
Il excursionne en tous sens, il plonge avec délices au sein de la nature sauvage, il respire l'air des sommets, il jouit pleinement de cette détente nécessaire, de cette courte trêve au labeur singulièrement compliqué de sa vie coutumière. Il est heureux.

*
**

Le Congrès de 1900 avait ouvert la campagne de conférences de l'année. Il devait prendre sept fois la parole au cours du mois de novembre : à Lyon, Grenoble, Pierrelate, Pont Saint-Esprit, Avignon et Arles. En décembre, il traversait la Méditerranée pour parler le 16, le 25 et le 27, dans la salle de la mairie d'Alger, devant un auditoire des plus choisis.
Dès son arrivée, il écrivait à la maman Denis :

« Chère mère, je suis arrivé hier soir après une traversée magnifique. A peine débarqué, j'ai été assailli de visites.
Le Général N... était à l'hôtel avant même que j'aie reçu mes bagages. M. et Mme A..., d'autres personnes m'attendaient au bateau. Il a fallu aller dîner chez eux. Je suis descendu hôtel de l'Europe dont tu as la vue ci-contre.
Ma chambre est à l'endroit où j'ai fait une croix. J'ai une admirable vue sur la mer et la ville. Il fait si chaud qu'on ne peut supporter un pardessus. Le ciel est d'un bleu profond.
En post-scriptum : je vais chez le Général en soirée. Dimanche chez Mme C... »

Les deux conférences prévues ayant comme d'ordinaire été très goûtées, une troisième réunion, celle-ci privée, avait eu lieu à la Mairie dans le but de fonder le groupe algérois. Ceci fait, ayant festoyé le jour de Noël chez ses amis, il avait repris la mer le 1er janvier suivant.
Occupé à la préparation de son nouvel ouvrage, il ne devait continuer sa tournée de propagande qu'en fin d'année, visitant à nouveau les Flandres et la Belgique, faisant neuf conférences successives du 3 novembre au 15 décembre. Il revoyait, au retour, sa Lorraine natale et s'arrêtait à Nancy où il parlait devant une salle comble. Le lendemain, il écrivait à sa mère, sur une carte-lettre :

« Chère mère, ma conférence a eu lieu hier soir ; elle a provoqué un véritable enthousiasme. Les Nancéens passent pour gens froids, ils ne l'ont guère été pour moi. Tout à l'heure, nous avons réunion chez M. G... pour aviser aux moyens d'organiser le Spiritisme à Nancy. J'ai reçu de cette société très brillante, très distinguée, un charmant accueil. Je partirai demain matin pour Vaucouleurs et Domrémy où je tiens à aller ; puis à Bar, le 13, pour ma conférence. On me demande une conférence à Verdun que je ferai probablement le 21 ou le 22 ; ce sera encore trois jours de retard. Je t'embrasse. »

En 1902, au mois de mars, il donnait à Tours une causerie sur ses impressions de Lorraine, puis visitait la Bretagne, Nantes, Lorient. Ensuite, il bifurquait vers le Midi, remportant un succès complet devant des auditoires triés, à Agen, Toulouse, Pau, Bordeaux.
Dès le début de l'année suivante, il reprenait son sujet de prédilection « Jeanne d'Arc », à Tours, puis à Paris.
En novembre il repartait à Grenoble, à Lyon où ses amis se faisaient de plus en plus pressants. Pourtant il n'était qu'à moitié décidé à tenter ce voyage. Madame Denis, qui était alors bien vieille et bien cassée, s'affaiblissait visiblement. Son état de santé lui causait du souci et l'inquiétait. La voyant ainsi, il avait scrupule de s'éloigner. Il manda son ami, le Dr Encausse [29], alors médecin à Tours, pour avoir son avis à ce sujet. Sur la réponse rassurante de celui-ci, il se rendit à Lyon où on l'attendait impatiemment. Dès son arrivée, un télégramme l'informait du décès de sa mère.
Il dut revenir en hâte pour les obsèques qui eurent lieu, à Tours, le jeudi 19 novembre 1903.
Ainsi, l'événement prévu, mais redouté, le laissait seul au monde. Il perdait plus qu'une mère pleine de sollicitude et d'amour, il perdait l'unique compagne de sa vie, la plus vigilante, la plus éclairée des amies. Il l'avait vue autrefois trembler pour lui, au cours des rudes épreuves de sa jeunesse, quand le ménage était durement ballotté au gré d'une destinée ingrate. Contraint de prendre, avant son tour, conscience des responsabilités qui incombent d'ordinaire au chef de famille, il avait trouvé, près d'elle, l'appui ferme et intelligent dont il avait besoin.
Contre les tribulations quotidiennes, les invincibles tristesses, les déceptions et les coups du sort, c'est dans les bras de cette mère chérie qu'il avait trouvé, aux heures difficiles, l'apaisement désiré.
Son père, brusque de caractère, matérialiste d'inclination, étranger aux spéculations intellectuelles, ne l'avait jamais compris. Sa mort n'avait fait que fortifier l'affection de ces deux êtres qui ne formaient qu'un seul coeur[30]. Spirite elle-même, Mme Denis suivait, avec un contentement légitime, l'ascension rapide de la renommée de son fils, s'intéressait à ses moindres travaux, l'accompagnait, en pensée, dans ses déplacements continuels.
Léon Denis ne manquait jamais de lui écrire au cours de ses voyages, de la tenir au courant de ses succès oratoires, de ses réussites ou de ses échecs en matière de propagande. Lorsqu'il rentrait à Tours, en son appartement de la rue de l'Alma, il retrouvait, grâce à elle, l'ambiance paisible qui lui était nécessaire. Elle lui préparait de ses mains les plats qu'il aimait et dont il avait besoin quand il revenait fatigué, souvent malade, de ces tournées lointaines assez peu

[29] Papus, en occultisme.
[30] Joseph Denis était décédé en 1886.

propices au bon fonctionnement d'un estomac délicat. Elle veillait à ce qu'il observât plus ponctuellement le traitement nécessité par sa vue fatiguée.
Et voici que tout cela s'évadait de la réalité. Sa vieille maman venait de le quitter. Il était désormais seul parmi les hommes.
Mais cela ne pouvait abattre son courage[31]. Quoique durement touché, pouvait-il s'absorber dans sa douleur, se laisser aller au chagrin, abandonner la tâche qu'il s'était librement imposée ? Cette mère qui venait de lui manquer ici-bas, il savait bien qu'un repos mérité l'attendait, après une vie de dévouement dans la demeure nouvelle qui lui était réservée. Ses jours étaient révolus, mais les siens à lui, n'avaient pas donné tous leurs fruits. Il lui fallait reprendre sans retard la tâche interrompue, continuer de tout son courage, de toute sa foi à « servir ».
La conférence qu'il devait donner à Lyon le 19 fut remise au 22. La parole ardente du grand orateur spirite fut saluée d'acclamations. A Valence, quelques jours après, Henri Brun, Henri Sausse, les dévoués dirigeants de la fédération Lyonnaise venaient, à nouveau, lui exprimer la profonde sympathie de leurs adhérents et mêler leurs applaudissements à ceux des Valentinois. Le succès qu'il remporta à Toulon le 21 décembre ne fut pas moindre.
Là, il put se rendre compte combien la question spirite intéressait les marins. Il écrivait lui-même, après sa conférence, de St-Raphaël où il était venu prendre quelque repos au bon soleil de la Côte d'Azur :

« Chers amis, j'ai terminé la moitié de ma tournée. Je vais laisser passer les fêtes ici, puis je recommencerai en sens inverse par Toulon, jusqu'à Lyon. J'ai autant de conférences à faire qu'en venant. A Marseille, le temps était affreux, un déluge. Il m'a un peu nui ; mais à Valence et à Toulon, non seulement on m'a demandé une 2° conférence publique, mais encore des conférences privées et des explications interminables. Le Procureur de la République et les autorités de Valence m'ont convié à un thé et la discussion a duré jusqu'à minuit. A Toulon, c'est la marine qui est très préoccupée de la question. Un officier supérieur m'a avoué qu'il faisait du Spiritisme en cachette depuis dix ans et avait quatre dames médiums dans sa famille. L'esprit de Bonaparte leur a dicté un livre de stratégie militaire qu'il a publié sous un pseudonyme et qui a reçu les éloges des critiques militaires qui l'attribuent à un général anonyme. Lui ne connaît que la tactique navale, rien des questions militaires de terre. Je vous raconterai beaucoup de choses intéressantes. »

Ainsi, chaque année, Léon Denis s'imposait la fatigue de ces tournées continuelles, au sein d'auditoires mêlés souvent réfractaires, où il devait répondre aux railleries, aux sarcasmes d'adversaires plus ou moins loyaux.
Eprouver, chez autrui, la résistance de l'intelligence qui se garde ou se rebelle est un stimulant qui vous oblige à ramasser vos forces, à serrer l'idée, à pointer droit l'argument comme une arme noble ; mais parler devant la plate sottise, se trouver dans la cruelle nécessité de répondre à des fats, ne rencontrer que le néant d'une pensée inconsistante et niaise — ce qui immanquablement devait se produire —, est vraiment une épreuve capable de lasser les plus beaux courages. Pourtant, rien n'eût arrêté « l'apôtre » si les forces ne l'avaient à la fin trahi. Il approchait de la soixantaine, sa voix n'avait plus la même portée ; ses bronches se fatiguaient plus vite ; sa résistance diminuait. Or, en séance publique, l'orateur a besoin de déployer tous ses moyens physiques pour tenir son auditoire en haleine, affronter la controverse le cas échéant.
Jusqu'en 1910, il poursuivit néanmoins son rude effort, traitant du Spiritisme à travers les âges, du Problème de l'Au-delà, de la Mission du xxe siècle. Cinq conférences en 1905, six l'année suivante, huit en 1907, dont sept pour le mois de décembre, dénotent encore chez lui une belle activité. L'année 1908 marque la fin de cette longue étape oratoire dont le bilan se chiffre — réparti sur trente-cinq années, à près de trois cents conférences. Des villes, jusqu'ici

[31] Madame Denis avait, à son décès, 84 ans passés.

non touchées, avaient entendu l'ardent propagandiste : Huy, Spa, dans le Nord ; dans le Midi : Montélimar, Aix, Nice, Cognac, Périgueux, Carcassonne, Béziers et Montpellier.
En décembre 1905, en janvier 1906, puis en février 1907, il avait porté la parole spirite à Montauban, appelé par le pasteur Bénézech qui était un des plus fervents adeptes de la doctrine, un de ses champions les plus ardents et les plus éloquents.
Le pays tout entier avait donc été à même de recueillir, par ses soins inlassables, le bon grain de la révélation nouvelle.

Le Groupe de la rue du Rempart

Il nous faut maintenant revenir en arrière pour mesurer l'étendue d'un tel labeur.
En 1890, les séances d'expérimentation interrompues depuis la mort du Dr Aguzoli, qui remontait à quelques années, reprirent sur des bases nouvelles. Deux hommes de valeur ayant occupé de hautes situations dans la magistrature et dans l'armée : MM. Périnne, président de chambre à la cour d'Appel d'Alger, et Lejeune, ex-intendant de la Garde de l'armée de Metz, étaient venus se fixer à Tours. Tous deux spirites, ils connaissaient parfaitement la doctrine. C'est avec leur concours que Léon Denis put former le Groupe de la rue du Rempart, qui durant une quinzaine d'années, poursuivit de fructueuses séances, à intervalles plus ou moins rapprochés. C'est ce groupe qu'Alexandre Delanne avait tenu à visiter pour sa propre édification. Les médiums étaient au nombre de cinq, dont trois à incorporation ; les autres étant en plus, voyants, auditifs et écrivains. Léon Denis avait la direction du groupe, mais il n'en partageait les travaux que de loin en loin, quand ses voyages continuels lui en laissaient le répit.
Les premiers messages furent d'abord obtenus par l'écriture, première étape de la médiumnité, puis les facultés des sujets se développèrent rapidement. Le communicant principal, à effets intellectuels, était *Edouard Périnne,* fils, qui depuis longtemps déjà, se communiquait à ses parents.
Edouard Périnne, juge de paix à Cherchell, était mort tout jeune et aussitôt après la séparation, son père et sa mère avaient reçu de lui de nombreuses marques d'identité.
Aux questions souvent subtiles qui lui étaient posées par le président ou par Léon Denis, l'Esprit répondait immédiatement, dans une forme très nette, à la satisfaction de tous.
Après E. Périnne, deux nouveaux guides se révélèrent, désirant l'un et l'autre garder l'anonymat : *Henry* et *Espérance.* Leurs communications portaient toujours sur des sujets élevés, abondaient en conseils, revêtaient le ton persuasif à la fois très ferme et très doux d'exhortations morales. Il y avait aussi les intimes : parents, amis décédés des membres du groupe, puis des esprits inconnus. Les premiers, fort nombreux, se manifestaient avec des traits caractéristiques : habitudes, manies, goûts particuliers, préférences intellectuelles qui les rendaient facilement reconnaissables. Ils étaient vus en outre par les autres médiums ou décrits, avec des détails, des particularités physiques qui rendaient le contrôle facile à ceux qui les avaient connus.
Mais dans le nombre des Esprits inconnus du groupe, il y avait une communicante d'un tour inimitable : c'était la joviale Sophie, l'habituée de plusieurs cercles de la capitale, à cette époque.

« Marchande des quatre saisons à Amiens, où elle serait morte vers 1860, dit le Maître, elle se communiqua d'abord dans un groupe parisien où elle connut l'un de nos médiums qu'elle prit en particulière affection. Pendant plus de trois ans, Sophie a été l'esprit familier, assidu de toutes nos séances qu'elle égayait par la vivacité et l'à propos de ses réparties toujours pleines de finesse et de bon sens.
Après avoir obtenu le récit des impressions de cet Esprit, qui, pour expier ses fautes et le mal qu'il a causé par ses indiscrétions, a dû rester quelque temps « dans le noir », comme il le dit, nous avons

constaté son développement constant, grâce au contact et à la protection d'Esprits supérieurs qui se sont intéressés à lui et ont soutenu sa bonne volonté ; nous l'avons vu chercher à s'instruire et à progresser, tout en conservant certaines préventions et certaines antipathies ; nous avons assisté enfin aux hésitations, nous devrions presque dire aux angoisses, qui précèdent une réincarnation, car depuis la fin de juillet ou le mois d'août 1900, Sophie s'est réincarnée après avoir fait au groupe des adieux empreints d'une mélancolique résignation [32]. »

Mais les deux principaux inspirateurs du groupe de la rue du Rempart furent *Jérôme* et *l'Esprit bleu.*
Nous avons vu que le premier de ces guides s'était révélé spontanément à Léon Denis en 1883, au Mans, dans un groupe d'ouvriers. Il ne devait plus cesser d'assister le Maître jusqu'aux derniers moments de sa vie.

« Jérôme de Prague, après avoir été victime de l'intolérance religieuse, fut un moine studieux, car il ne faut pas s'étonner des anomalies et même des contradictions que présente la succession de nos existences. Si, par des coups de sonde de notre volonté, nous pouvions faire émerger, de notre mémoire subconsciente dans notre mémoire normale, les souvenirs de nos vies passées, nous serions frappés de la variété et des contrastes qu'elles présentent, tout en reconnaissant que cette variété est indispensable à l'éducation et à l'évolution des âmes.
Jérôme se communique par le même médium que l'Esprit bleu. Il n'aime pas à parler dans l'obscurité et ses premiers mots sont toujours pour réclamer de la lumière. Sa parole est vibrante et son geste large ; il s'exprime par périodes oratoires. Il fournit à notre groupe les enseignements philosophiques, élucide les points obscurs, explique les contradictions apparentes de notre doctrine ; il formule les lois des relations des incarnés avec les désincarnés. Son désir, souvent formulé, serait de voir fusionner le Spiritisme, non pas avec le catholicisme actuel, du moins avec le christianisme régénéré, débarrassé de ses dogmes étroits et de ses pratiques surannées[33]. »

Quant à *l'Esprit bleu,* son rayonnement vraiment angélique a remplacé, au soir de la vie du Maître, la lumière qui lentement, irrévocablement, se retirait de son regard, par cette autre lumière d'un charme intérieur ineffable, qu'irradie au secret du coeur un haut et pur amour.
L'Esprit bleu (ainsi nommé parce que les médiums — tous les médiums — le voient invariablement enveloppé d'un voile bleu) possède un rayonnement intense.

« L'Esprit bleu est une Entité féminine d'un ordre très élevé. Quand elle anime l'organisme du médium, personne timide et d'un savoir modeste, les traits du visage prennent une expression séraphique, la voix s'adoucit, devient mélodieuse ; le langage revêt une forme séraphique et très pure. Elle adresse, à tour de rôle, à chacun des assistants, des avis, des avertissements, touchant leur conduite privée, qui témoignent, même à première entrevue, d'une connaissance parfaite du caractère et de la vie intime de ceux à qui ils s'adressent.
En dehors de cette protection que l'Esprit bleu accorde à chacun de nous, protection dont nous pourrions citer quelques exemples individuels, il donne de temps à autre des enseignements généraux relatifs surtout à la famille et à l'éducation des enfants. Notre guide voit dans une réforme intelligente de l'éducation de l'enfance et de la jeunesse le seul remède aux maux présents, le véritable moyen de préparer à l'humanité un avenir meilleur[34]. »

Les principaux messages donnés par ces grands esprits étaient sténographiés et recueillis dans des registres fort bien tenus qui devinrent la propriété du Maître.
L'ensemble, dit-il, constitue un enseignement complet, philosophique et moral conforme aux principes exposés par Allan Kardec, mais revêtant une forme plus éloquente et plus

[32] Voir Compte rendu du Congrès de 1925, p. 257.
[33] Voir *Compte-rendu du Congrès de 1925,* p. *236, 257.* Voir également *Dans l'Invisible,* p. *327.*
[34] Compte-rendu du congrès, p. 256.

persuasive.
Lorsque Léon Denis avait besoin d'être fixé sur un point de doctrine, lorsqu'il désirait avoir un conseil au sujet d'une action à entreprendre, il s'en ouvrait à ses amis invisibles et la réponse venait toujours nette et satisfaisante.
Ainsi s'ouvrit une collaboration du plus captivant intérêt entre l'écrivain spirite et ses guides qui lui donnaient, par l'intermédiaire d'un médium ayant reçu le minimum de l'instruction que l'on donnait aux femmes à cette époque, des passages de discours, des exordes de conférences, des articles de littérature, des controverses d'ordre philosophique, voire des lettres importantes concernant la doctrine[35].
Léon Denis avait donc mille et une raisons de croire en ses guides et la confiance qu'il avait en eux, non seulement ne devait jamais se démentir, mais plutôt se fortifier avec les années et devenir entière, absolue.

« Comment douterais-je d'eux puisqu'ils ne m'ont jamais trompé, disait-il ? Non seulement ils ne m'ont jamais trompé mais j'ai eu la preuve permanente qu'en toute matière ils voient mieux et plus loin que nous. Puisque jusqu'ici je me suis trouvé bien de leurs conseils, pourquoi les refuserais-je aujourd'hui ».

De fait, Léon Denis ne faisait rien sans consulter *Jérôme* et finissait toujours par se rendre aux raisons de son père spirituel, — bel exemple de discipline et d'obéissance filiale donné par un sage en cheveux blancs.

Christianisme et Spiritisme

« Christianisme et Spiritisme » parut en août 1898. La force des choses amenait Léon Denis à traiter ce grand sujet. Allan Kardec lui avait en partie frayé le chemin, mais le disciple entrevoyait dans ce domaine des développements nouveaux. Christianisme et Spiritisme ! Si « le Christ est la Voix même de l'humanité en communication avec le Divin » comment le Spiritisme saurait-il se désintéresser de ses enseignements sublimes ? Christ n'est-il pas le Médium par excellence, le Médiateur suprême ? Mais parler du Christianisme sans aborder les points touchant aux dogmes des Eglises était une chose impossible.
L'ouvrage comprend quatre parties : Les vicissitudes de l'Evangile ; la doctrine secrète du Christianisme ; relations avec les esprits des morts ; la nouvelle révélation.

« Nous savons, disait l'auteur dans sa première préface, tout ce que la doctrine du Christ contient de sublime ; nous savons qu'elle est par excellence une doctrine d'amour, une religion de pitié, de miséricorde, de fraternité parmi les hommes. Mais est-ce bien cette doctrine qu'enseigne l'Église romaine ? La parole du Nazaréen nous a-t-elle été transmise pure et sans mélange, et l'interprétation que l'Église nous donne est-elle exempte de tout élément étranger et parasite ? »

Tels sont les points que l'auteur se proposait d'élucider en toute bonne foi.
L'attitude que, dès le début, nous le voyons prendre est nette et des plus ferme. Il ne cède rien de son désir d'éclairer le problème obscur des origines de la religion mère, mais ce n'est point, est-il besoin de le dire, une oeuvre d'apologétique qu'il poursuit. Son étude impartiale ne tend qu'à jeter un peu de lumière dans une question d'un intérêt capital. Pourtant, les attaques lui vinrent de deux côtés à la fois. Les Protestants brandirent la Bible, les catholiques pointèrent leurs « canons ». « Le Progrès religieux » de Genève, annonçait doucereusement :

[35] Voir dans « *l'invisible* », pp. 232-233.

« Le livre de M. Denis causera souvent, nous le craignons, quelque impatience à ceux de ses lecteurs qui ont reçu du ciel des besoins de raisonnement rigoureux et de précision dans les faits.
Pour peu qu'ils connaissent leur Bible, ils s'apercevront bientôt que l'auteur n'en possède qu'une teinture assez superficielle. Il nous semble en tout cas évident qu'il n'a jamais eu l'Ancien Testament entre les mains. Certains compléments à la biographie de Jésus vous jetteront dans une profonde stupéfaction. Mais d'autre part, il n'est pas possible de refuser son respect et sa sympathie au chercheur sincère, à l'esprit généreux qui a écrit ces pages ».

Que les protestants genevois aient été quelque peu effarés de l'audace d'une semblable thèse, il n'y a pas à s'en étonner. Le Spiritisme bouscule tellement les idées acquises, dans tous les domaines, qu'il est assez naturel de voir les assauts lui venir des points les plus opposés. Remarquons toutefois que la presse réformée consentait à discuter ce qui n'avait provoqué, du côté catholique, que railleries et anathèmes.
« La Semaine religieuse de Genève » organe du protestantisme évangélique, lui consacrait même, dans son numéro du 2 août, une critique magistrale.

« Ce qui nous rassure un peu, écrivait l'auteur de l'article, Aloys Berthoud, c'est que le Christianisme en a vu bien d'autres. Et il comparait l'hérésie nouvelle à la Gnose « en déniant au Spiritisme l'avantage d'avoir la poésie grandiose de son ancêtre ».
C'était déplacer la question.
Il poursuivait : le Spiritisme, comme la gnose, se caractérise par « son inaptitude à saisir le problème religieux dans ses morales et mystiques profondeurs », son ignorance de ce qu'est le péché, sa répugnance pour la religion d'Israël, son incapacité à discerner le lien organique de l'Ancien et du Nouveau Testament, son inintelligence de l'oeuvre accomplie par Jésus-Christ, son exégèse éminemment fantaisiste. »

Nous avons retrouvé depuis, à quelques variantes près, ces arguments sous la plume d'un censeur catholique. Inaptitude à saisir le problème religieux dans son étendue, inintelligence de l'oeuvre accomplie par Jésus-Christ sont des mots bien sévères, — mais les théologiens sont ainsi faits.
Quant aux accusations d'exégèse fantaisiste, il était assez imprudent d'aborder un tel sujet puisque l'auteur du livre incriminé puisait à des sources faisant prime dans le monde protestant. En exposant sa thèse, ici comme ailleurs, Léon Denis n'obéissait à aucun calcul. Il continuait de servir l'idée qu'il croyait vraie.
La mauvaise humeur du critique se faisait jour tout au long de l'article, mais il faut reconnaître que sa conclusion ne manquait ni d'originalité ni de netteté.

« I1 n'y a au fond, écrivait-il, que deux religions en ce monde : celle du Christ et des apôtres et celle de l'homme naturel. D'un côté, celle qui, venant de Dieu, proclame l'impuissance du pécheur à se sauver lui-même, et lui offre un salut gratuit qui, par un seul acte de régénération, peut le faire passer de la mort à la vie, de l'Enfer au Paradis, comme le brigand sur la croix ou comme Saül devenu Saint-Paul. De l'autre côté, les religions de l'homme naturel qui prétend mériter le salut par ses oeuvres et gagner le ciel par ses propres efforts ».

Léon Denis avait choisi le second côté - celui de l'homme naturel - fort d'un robuste bon sens sur lequel venaient se buter les subtilités théologiques, ne pouvant admettre que la souveraine Justice refusât la vie bienheureuse à l'homme sanctifié par son effort continu vers la sagesse, pour en ouvrir l'accès au pécheur par un sacrement unique.
Du côté catholique, on s'était pareillement mépris sur ses intentions de l'auteur. Pourtant il avait expressément déclaré, dès l'introduction :

« Ce n'est pas un sentiment d'hostilité ou de malveillance qui a dicté ces pages. De la malveillance,

nous n'en avons pour aucune idée, pour aucune personne.
Quelles que soient les erreurs ou les fautes de ceux qui se recommandent du nom de Jésus et de sa doctrine, ils ne peuvent diminuer le profond respect et la sincère admiration que nous avons pour la pensée du Christ. »

Sans doute, il faisait entendre des paroles sévères au clergé et ne cachait pas son sentiment en matière de dogmes. L'église catholique, apostolique et romaine, pour assurer sa puissance spirituelle et temporelle s'est fait, au long des siècles, une cuirasse qu'elle porte désormais rivée à ses flancs. L'avenir dira si c'est là l'instrument de sa grandeur ou de sa chute.
La doctrine de Jésus, telle qu'elle se trouve exprimée dans les Evangiles et les Epîtres, est une doctrine de liberté. L'Eglise a cru devoir se dresser avec intransigeance contre le rationalisme moderne.
« Le droit de penser, dit Léon Denis, n'est-il pas ce qu'il y a de plus noble dans l'homme. Sans doute, la raison, chez beaucoup d'êtres, est peu sûre et demande des règles tutélaires.
Mais relative et faillible par elle-même, la raison humaine se rectifie et se complète, remontant vers sa source divine, en communion avec cette Raison absolue qui se connaît, se réfléchit, se possède et qui est Dieu. »

Il faut faire confiance à l'humanité.
L'Eglise a cru devoir condamner en bloc le Spiritisme alors qu'il eût été sage d'en empêcher les abus. D'ailleurs, les manifestations occultes l'ont constamment débordée. C'était là son domaine propre ; elle ne l'a jamais compris. L'Inquisition, malgré les plus effroyables tortures, n'a pu on tarir les sources, et voilà qu'aujourd'hui le flot l'assiège de toutes parts. A qui la faute?

« Les dignitaires de 1'Eglise, qui du haut de la chaire, ont fulminé contre les pratiques spirites se sont égarés. Ils n'ont pas su comprendre que les manifestations des âmes sont une des bases du Christianisme, que le mouvement spirite, à vingt siècles de distance, est la reproduction du mouvement chrétien à son origine. Ils n'ont pas su se rappeler à temps, que nier la communication avec les morts ou bien l'attribuer l'intervention des démons, c'est se mettre en contradiction avec les pères de l'Eglise et avec tes apôtres eux-mêmes[36]. »

Est-ce à dire que Léon Denis n'ait pas su reconnaître les exceptionnels mérites de l'Eglise catholique, institutrice de l'Occident ?

« Malgré ses taches et ses ombres, elle est grande et belle l'Histoire de l'Eglise avec sa longue suite de saints, de docteurs et de martyrs. Elle fut, aux temps barbares, l'asile de la pensée et des arts et, pendant des siècles l'éducatrice du monde. Encore aujourd'hui, ses institutions de bienfaisance couvrent la terre. »

Non, ce ne sont point là paroles d'adversaire buté.
II écrira plus tard, et ce seront ses lignes ultimes :

« Le Christianisme porte en lui des éléments de progrès, des germes de vie sociale et de moralité qui, en se développant, peuvent produire de grandes choses. Soyons donc chrétiens, mais en nous élevant au-dessus des confessions diverses, jusqu'à la source pure d'où l'Evangile est sorti. Le Christ ne peut être ni jésuite, ni janséniste, ni huguenot ; ses bras sont largement ouverts à toute l'humanité. »

Si de telles paroles ne peuvent satisfaire, dans son ensemble, le clergé catholique ou protestant, elles sont susceptibles, croyons-nous, (le rallier un grand nombre de chrétiens.

---

[36] *Christianisme et Spiritisme,* p. 87.

« Cet ouvrage, lisait-on dans *la Fronde*, qui en faisait l'analyse, est un de ceux qui donnent à l'esprit la nourriture réconfortante et saine, et qui l'élèvent jusqu'à la foi véritable, celle qui n'est pas l'ennemie de la raison, mais son guide. C'est le sillage éclatant que laissent après eux, sous forme de doctrine, tous les grands esprits philosophes ».

La Revue de la France moderne écrivait de son côté :

« Tous les problèmes philosophiques et sociaux de notre époque sont passés en revue dans ce livre, écrit en un style limpide et imagé, par un penseur animé d'un vif désir de conciliation, avide d'une synthèse qui satisfasse toutes les consciences fortes, tous les cœurs épris d'idéal, toutes les âmes vraiment religieuses. Cette synthèse, l'auteur la trouve dans cet enseignement supérieur et universel, jusqu'ici partage exclusif de quelques sages, et qui, proclamé de nos jours sur tous les points de la terre par les voix d'outre-tombe, va devenir l'héritage intellectuel et moral de l'humanité ».

Enfin le *Réformateur* ne se montrait pas moins favorable.

« Nous ne saurions donner au lecteur une idée, même affaiblie, de cet ouvrage extraordinaire, de la vigueur et de l'éloquence de ces pages où l'auteur a su déployer toute la lucidité de son âme de philosophe, de penseur et d'artiste. On y trouvera, en même temps qu'une méthode d'analyse sachant utiliser toutes les ressources d'une raison éclairée, un fonds solide de science persuasive, qui donne à tout ce que la doctrine spiritualiste renferme de beau et de consolant, un relief clair et net qui subjugue et élève l'esprit. »
Ce second ouvrage avait nécessité de nombreuses recherches, une documentation abondante, un travail soutenu, mais encore une fois, le succès venait récompenser l'écrivain de ses peines et l'engager à persévérer dans cette voie plus fructueuse encore que la propagande orale.

Le Congrès de 1900

Le double succès de ses premiers livres désignait Léon Denis à l'attention du monde spirite. Quand le Congrès international de 1900 s'ouvrit, le 16 septembre, à Paris, c'est aux applaudissements unanimes de l'Assemblée, que sur la proposition de M. Laurent de Faget, il en fut nommé président effectif. Il était assisté de M. H. Durville pour la section magnétisme, et de M. Gillard, pour la théosophie. Le Dr Encausse (Papus) avait été maintenu dans les fonctions de secrétaire général où il avait particulièrement brillé en 1889. Victorien Sardou, Russel Wallace et Aksakoff participaient à ces deuxièmes assises spiritualistes, chacun au titre de président d'honneur.
Papus, en remerciant l'assemblée, soulignait le choix heureux qu'elle venait de faire en la personne de son président, dont la maîtrise d'écrivain se doublait d'un magnifique talent oratoire.
Léon Denis, en effet, devait conduire les débats, parfois heurtés, de ce nouveau congrès, avec une virtuosité, une autorité non moins grandes que celles dont il avait précédemment fait preuve. Dès la séance d'ouverture, il exprimait sans ambages, sa confiance dans les destinées du moderne spiritualisme au sein duquel s'affrontaient des thèses, non pas opposées, mais de tendances différentes.

« Laissez-moi vous dire que je suis d'autant plus à mon aise pour parler au nom de nos écoles réunies que j'ai toujours considéré ces écoles comme formant un ensemble, un tout... Le but en vue duquel nous devons coordonner nos volontés et nos efforts, vers lequel nous devons marcher en nous appuyant les uns sur les autres, c'est la conquête de meilleures destinées pour 1'âme humaine, c'est la

conquête d'un meilleur avenir spirituel pour l'humanité[37]. »

Le même jour, dès la deuxième séance, parlant au nom de l'école spirite, il donnait les précisions attendues sur le rôle que celle-ci devait tenir dans la lutte d'idées qui était désormais ouverte.
Ce caractère particulier du Spiritisme, quel est-il ?

« Le voici ! A tous les arguments, à tous les moyens d'attaque qui nous servent contre notre adversaire commun, le Spiritisme vient ajouter la puissance des faits. A tous les arguments de la dialectique, le Spiritisme vient ajouter un faisceau de preuves, qui va sans cesse grossissant, se fortifiant, et qui acquiert une puissance irrésistible, une puissance devant laquelle les forteresses de la science elles-mêmes se lézardent et laissent s'ouvrir des fissures. Et par ces fissures, l'idée de la survivance s'infiltre peu à peu dans les milieux les plus réfractaires.
C'est ce que nous avons vu récemment au Congrès officiel de psychologie. Malgré l'hostilité des organisateurs, l'abondance des témoignages a été telle qu'un membre du bureau n'a pu retenir cet aveu : Le Spiritisme a tout envahi !
C'est qu'aujourd'hui, frères et soeurs, ce n'est plus seulement des rangs des humbles, des obscurs chercheurs que s'élèvent les affirmations, les témoignages ; c'est du sein des corps savants, c'est des milieux universitaires. Ce sont de doctes membres des facultés, ce sont des hommes occupant de hautes situations dans le monde scientifique, politique, administratif qui viennent attester la réalité des communications avec l'au-delà. »

Il dégageait ensuite les points essentiels de la question avec sa logique et sa netteté coutumières.
Quelle sera l'action du Spiritisme dans le domaine de la pensée ?

« 1° Le Spiritisme doit contribuer puissamment à transformer la science, parce que, malgré ses conquêtes, la science se trouve arrêtée comme dans une impasse ; la science ne peut plus avancer sans aborder l'étude du monde invisible ; la science ne peut rien expliquer sans faire appel aux causes occultes, sans mettre à côté et au-dessus du monde changeant de la matière, le monde impérissable de l'esprit.
2° De même que le Spiritisme aidera à transformer la science, il amènera forcément une transformation des religions. Il les forcera à sortir de leur immobilité, de leur léthargie, à s'infuser un sang nouveau. Le spiritualisme moderne forcera les religions à évoluer, à marcher avec l'esprit humain, à s'élever vers une compréhension plus haute de l'Etre infini éternel et de son oeuvre.
Et il en sera de même de l'enseignement.
3° De même que le spiritualisme moderne transformera l'enseignement, il peut influer puissamment sur l'économie sociale et la vie publique parce que sa conception de l'existence et de la destinée vient faciliter le développement de toutes les oeuvres de collectivité et de solidarité. »

Ces emprunts que nous avons faits aussi larges que possible situent déjà admirablement la question ; les idées qu'ils contiennent n'ont pas vieilli.
Le 21, à la séance du soir, l'abbé Nicole, ancien élève des Jésuites, demandait la parole pour s'expliquer sur la question des dogmes catholiques. Cet ecclésiastique devait faire plus loin, avec une louable franchise, une déclaration courageuse et inattendue.

« Croyez bien, Messieurs, que parmi les quarante mille prêtres qu'il y a en France, beaucoup pensent comme nous ».

Il n'est pas inutile, en passant, de souligner un tel aveu.

---

[37] La présente citation et les suivantes sont tirées du *Compte rendu du Congrès spiritualiste international de 1900*.

S'appuyant sur la thèse thomiste du mérite et du démérite, l'abbé Nicole défendait les dogmes, jalons nécessaires sur la voie du salut pour les âmes et les intelligences faibles, pour les jeunes gens à qui manque l'expérience de la vie. Et il affirmait que le dogme n'empêchera jamais la marche de la vérité puisqu'il est lui-même une vérité « qui se croit ». Il exprimait à ce sujet des vues intéressantes.

« Nous avons, disait-il, des créations, des élémentales qui sont bonnes ou mauvaises. Il est absolument impossible, dans ces conditions, que l'homme qui a ces créations mauvaises puisse se relever par ses propres actes, par ses moyens personnels s'il n'a la foi, s'il n'a le secours de Dieu ».

Léon Denis lui faisait cette réponse dans laquelle éclate toute sa bonne foi, dans laquelle perce son souci de conciliation constamment méconnu d'ailleurs par le clergé catholique.

« Je tiens essentiellement à dire quelques paroles pour dissiper tout équivoque : je dis que le Spiritisme n'est pas l'ennemi des religions, bien qu'il ait été persécuté par elles. Pour les esprits éclairés comme M. l'abbé Nicole, le Spiritisme doit être un secours qui vient vers les religions eu leur disant : L'immortalité de l'âme se prouve, non plus par des discours, mais par des faits.
Le Spiritisme vient donner la main aux religions pour la lutte contre le matérialisme : il en résulte que nous devons suivre une voie parallèle. Je n'ai pas à examiner quelle a été dans le passé l'attitude de l'Eglise envers ces phénomènes ; ils ont été proscrits de tout temps, Pourquoi cette hostilité ? Pourquoi cet étouffement de toutes les manifestations ?
Je n'ai pas à le rechercher.
Quel a été le résultat de l'action de l'Eglise à travers les siècles ? Elle a été d'aider l'âme humaine à évoluer vers Dieu, Mais quel a été le résultat du dogmatisme ? Le scepticisme a envahi le monde. Aujourd'hui, il faut un autre idéal et cet idéal, c'est le Spiritisme qui l'apporte.
L'âme est immortelle, les morts viennent nous l'affirmer et vous, de votre côté, nous du nôtre, nous devons répandre la bonne nouvelle, et tous ensemble, nous arracherons le monde au matérialisme. »

Léon Denis devait déployer, tout au long de ce congrès, les ressources variées de son éloquence, ses aptitudes étendues, son vaste savoir en matière de spiritualisme expérimental.
M. Firmin Nègre ayant fait, au cours des séances, d'intéressantes déclarations sur les facultés médianimiques communes à tous les hommes, le Maître de Tours avait apporté sur ce point une contribution des plus précieuses.
Rien de ce qui touche à la médiumnité ne pouvait le laisser indifférent, et cette question primordiale n'avait pas de secrets pour lui, La palingénésie, de même, requérait toute son attention. C'était un sujet encore bien controversé. Or, le Dr Moutin, Président de la Société française d'Etude des Phénomènes psychiques, apportait dans ces débats toute une série d'objections relatives à la thèse réincarnationiste.
Léon Denis, s'appuyant sur les enseignements des vieilles religions de l'Orient et sur les traditions de la sagesse antique confirmés par les instructions du Kardécisme déployait toutes les ressources de sa conviction en faveur d'une thèse qu'il estimait capitale, thèse qu'il n'a pas cessé d'exposer, de reprendre et d'approfondir au cours de tous ses ouvrages.

« Six cent millions d'Asiatiques, aujourd'hui encore, croient en elle, disait-il. Mais si nous acceptons ce principe des vies successives de l'âme, n'allez pas croire que ce soit seulement parce que les esprits l'affirment dans nos séances d'expérimentation. Non ! Si nous l'acceptons, c'est surtout parce qu'elle vient dissiper l'incertitude qui pesait sur la pensée ; c'est parce qu'elle vient faire l'ordre, la lumière, l'harmonie, là où auparavant on n'avait que la confusion, l'obscurité, le chaos ! »

Il examinait ensuite les théories contraires, ne laissant aucune objection sans réponse.

« Vous avez étudié les lois de la vie, disait-il au Dr Moutin, vous avez considéré la succession des âges

et la lente évolution des êtres sur notre planète ? Vous avez vu une chose : c'est que partout et en tout, la nature procède avec sagesse, avec méthode et lenteur. Il lui a fallu des siècles nombreux pour façonner la forme humaine. La forme humaine n'est apparue qu'après la longue série des formes animales.
Eh bien, l'évolution physique et mentale, le progrès matériel et le progrès moral sont régis par des lois identiques et communes. Il ne nous est pas possible d'y satisfaire en une seule vie. Et je vous le demande, pourquoi irions-nous chercher bien loin, sur d'autres mondes, les éléments de nouveaux travaux, de nouveaux progrès, alors que nous les trouvons partout autour de nous ; alors que ces contrastes, que ces oppositions dont nous parlions tout à l'heure, sont eux-mêmes des termes de comparaison, des moyens d'éducation, d'émulation, en ce sens qu'ils forment notre jugement par les leçons qu'ils nous offrent, par les exemples qu'ils nous présentent ! »

Il concluait avec force :

« De toutes nos observations, de nos recherches, de nos études, il résulte une chose : c'est la loi des renaissances qui préside à notre destinée. La loi des renaissances vient expliquer et compléter la notion d'immortalité. L'être progresse ; cela tout le prouve, tout l'affirme. La loi du progrès régit tout l'Univers.
Mais toute évolution comporte un plan, un but. Le progrès, c'est une échelle et il n'y a pas d'échelle sans degrés. Les renaissances, les réincarnations sont les degrés avec lesquels l'être s'élève et monte. »

Comme au précédent congrès, la doctrine kardéciste avait été mise en cause. Il y avait le clan des phénoménistes, qui se réclamaient avant tout de la science. Ceux-ci contestaient l'utilité des développements philosophiques et ne voulaient s'en rapporter qu'aux faits.
La doctrine de l'Initiateur n'était pas sans subir parfois des atteintes assez brutales, mais le disciple avait tenu à préciser sa propre pensée devant tous.

« Ce qui caractérise aujourd'hui le Spiritisme, c'est le maintien des principes fixés par Allan Kardec et son développement constant par les méthodes expérimentales. Cependant pour nous, le Spiritisme n'est pas tout en Kardec ; le Spiritisme, c'est une doctrine universelle et éternelle qui a été proclamée par toutes les grandes voix du passé sur tous les points de la terre et qui le sera par toutes les grandes voix de l'avenir. »

Les plus grands problèmes furent abordés à ce congrès de 1900, et traités avec une remarquable ampleur.
Une des questions mises à l'étude était celle-ci : « Y a-t-il lieu d'affirmer l'existence de Dieu dans les conclusions du Congrès » ? Disons que le président celui de 1889, avait jugé à propos d'éliminer le mot Dieu des débats.
D'excellents mémoires, de très beaux discours avaient été lus ou prononcés par les orateurs inscrits, chacun apportant, sur ce sujet primordial, ses vues, son sentiment propres.
Léon Denis ne pouvait pas rester en dehors d'un tel débat. Il s'y jeta avec toute l'ardeur et la foi de son âme d'apôtre. Il faudrait citer tout ce discours brûlant, pressant, persuasif, vraiment inspiré.

« Vous ne pouvez pas séparer l'effet de la cause, expliquait-il. Vous ne pouvez pas séparer l'homme de Dieu !
Et je dirai plus encore : je dirai : en dehors de Dieu, de l'affirmation de Dieu, il n'y a pas d'humanité. Parce que la notion d'humanité n'est-ce pas ce fait que nous sommes reliés les uns aux autres par un lien puissant, reliés par une identité de nature, d'origine et de fin ? Et tout cela est Dieu, tout cela vient de Dieu. Dieu est le père de l'humanité : nous sommes tous ses enfants et c'est pour cela que nous sommes unis les uns aux autres, à jamais ! »

Plus loin :

« L'homme ne peut pas s'étudier et se connaître sans étudier Dieu, non pas en soi, mais dans les rapports que nous entretenons avec lui. Et non seulement on le conçoit, mais on veut le servir.
Est-ce que nous ne sentons pas que le seul fait de dire : Dieu est notre père fait éclore et surgir des puissances nouvelles ? Est-ce que, l'affirmation de Dieu n'est pas comme une lumière, comme une dilatation, une joie de l'âme, comme une joie de vivre, comme une certitude du bien et du juste, connue une assurance de l'avenir qui s'ouvre immense devant nous ? Est-ce que l'affirmation de Dieu n'est pas comme une explication subite et complète de l'harmonie des choses, de l'harmonie de nos destinées ? »

Il continuait ainsi pour terminer par une élévation joyeuse « vers Celui de qui vient toute force, tout soutien » et pour adjurer le Spiritisme de ne pas faillir à sa mission qui est d'élever les âmes vers le Créateur sous peine de se voir « par les mains de ses propres représentants dépouillé de sa couronne d'idéal divin ».
Fermeté, bon sens et prudence alliés à une foi rayonnante, on ne peut qu'admirer tant de force brillante et sûre d'elle, jointe à tant de simplicité.
De ce Congrès de 1900 où tant d'idées avaient été remuées par des hommes du plus haut talent, Léon Denis sortait encore grandi, avec au front la couronne de Maître.

Dans l'invisible

A cette époque d'activité intense, la tâche du conférencier se doublait de celle de l'écrivain. La conférence ne fait qu'effleurer le sujet ; elle ne va pas jusqu'au fond. Or, une question requérait alors toute l'attention de l'apôtre : celle de la médiumnité. Il avait réuni sur elle une documentation à la fois ample et originale.
Les guides du groupe de Tours l'avaient éclairé sur bien des points. Il était nécessaire d'en faire profiter le monde spirite. C'est pour répondre à ce devoir et à ce besoin qu'il publiait en 1903 *: Le Monde Invisible,* important ouvrage, comprenant 300 pages de texte.
L'oeuvre paraissait au moment opportun. La rapidité de développement du Spiritisme constituait un sérieux danger. Ceux qui avaient la foi montraient souvent une impatience et une intransigeance nuisibles à la propagation de l'idée dans les milieux réfractaires. Les autres, indécis, tracassés par le doute, formulaient des réserves et renouvelaient périodiquement leurs critiques en matière de médiumnité.
Il y avait enfin le clan des sceptiques plus ou moins titrés, qui mettaient les militants dans la nécessité de pousser plus à fond leurs investigations et d'étudier de plus près les phénomènes.
Déjà, la critique scientifique, renonçant à son détestable procédé d'anéantissement par le silence concerté ou par le ridicule, se montrait moins systématique et s'engageait, peu à peu, dans la voie par elle inexplorée du psychisme transcendantal.
Depuis la publication des oeuvres d'Allan Kardec, spécialement *du Livre des Médiums,* un vaste et constant mouvement d'expérimentation médianimique s'était développé, surtout dans les pays anglo-saxons. En France, il n'existait pas encore d'ouvrage où fut condensé le résultat de semblables recherches.
Le nouveau livre de Léon Denis venait combler cette lacune. C'était une mise au point de la question spirite au début du nouveau siècle, et c'était encore une oeuvre de vulgarisation et de défense.
Un tel ouvrage n'allait pas sans présenter d'extrêmes difficultés de rédaction. Les phénomènes complexes auxquels donne lieu la médiumnité avaient reçu des solutions plus ou moins fantaisistes ; les hypothèses sur le subliminal, la subconscience, la personnalité seconde, avaient embrouillé la question plus qu'il était nécessaire. Il fallait débrouiller cet écheveau compliqué, retrouver le fil, donner de ces faits étranges une juste interprétation, préciser les lois fondamentales de la communication spirite.

Nul autre n'était mieux désigné que Léon Denis pour un tel travail où il fallait, non seulement argumenter, mais persuader ; non seulement éclairer la raison, mais encore toucher l'homme au vif du coeur et de l'âme.

« Tout adepte, écrivait-il dans son introduction, doit savoir que la règle par excellence des rapports avec l'invisible, c'est la loi des affinités et des attractions. Dans ce domaine, celui qui cherche les choses basses les trouve et s'abaisse avec elles ; celui qui aspire aux hautes âmes les atteint tôt ou tard et en fait un nouveau moyen d'ascension. Si vous voulez des manifestations d'ordre élevé, faites effort pour vous élever vous-même. L'expérimentation, en ce qu'elle a de beau et de grand, la communion avec le monde supérieur, ne réussit pas au plus savant, mais au plus digne, au meilleur, à celui qui a le plus de patience, de conscience, de moralité. »

Tout le Spiritisme est là en effet. Il sera ce que le feront les hommes : un moyen de perfectionnement moral s'il est bien compris, une cause d'abaissement moral si l'on n'en fait qu'un objet de recherches frivoles.
Léon Denis s'élevait, avec force, contre les abus auxquels l'expérimentation psychique donnait lieu de la part de ceux qui, au nom de la science, prétendent régenter le phénomène, et de la part des chercheurs infatués et imprudents qui abordent, sans une expérience préalable, un domaine nouveau et dangereux du fait de leur ignorance.
Dans la première partie de l'ouvrage, qui a trait aux lois du Spiritisme expérimental, on trouvait des vues nouvelles sur la psychologie féminine.
Léon Denis, pressentant le rôle qui sera dévolu à la femme dans la société de demain, accusait le Catholicisme - lui qui lui devait tant - de ne l'avoir pas comprise, de n'être point entré, sur ce point, dans les vues du Christ.
La femme, à qui revient le rôle de médiateur dans la famille et dans le domaine des croyances, doit servir encore d'intermédiaire entre la foi nouvelle qui monte et la foi ancienne qui décline et s'appauvrit.
Reléguée au second plan dans notre civilisation encore barbare, la femme aspire à prendre au foyer, au temple, dans la cité, la place qui lui revient près de l'homme, son égal.

« Telle est la femme, tel est l'enfant, tel sera l'homme. C'est la femme qui, dès le berceau, façonne l'âme des générations. »

Ces lignes, que nous accueillons aujourd'hui le plus naturellement du monde, paraissaient en ce début du siècle, singulièrement osées. Léon Denis devait, dans la suite, revenir maintes fois sur cette question qu'il estimait de la plus haute importance.
Au chapitre suivant, il abordait le Spiritisme expérimental, s'efforçant d'établir une classification dans les phénomènes, déblayant le terrain devant la métapsychie qui n'en était qu'à ses débuts.
Ses travaux personnels lui étaient d'un grand secours dans cet exposé d'une question si complexe, si difficile à résoudre devant le lecteur bénévole. Il avait été lui-même médium écrivain avant de devenir orateur. Ses dons d'intuition, d'inspiration, n'avaient fait que se modifier. Il se sentait en relation permanente avec ses amis invisibles Par l'incorporation, enfin, il avait obtenu des messages d'un intérêt capital.
Une expérimentation constante, dans de telles conditions, mettait Léon Denis à même de traiter, avec une spéciale compétence, des beaux phénomènes de médiumnité intellectuelle. Aussi, les chapitres relatifs à cette question étaient-ils, dans l'ouvrage, particulièrement étayés.
La dernière partie du livre était consacrée à la médiumnité en général, à sa pratique, à ses dangers, aux hypothèses, aux objections qu'elle soulève. En abordant une telle question, l'auteur ne s'inquiétait pas des reproches qu'il pouvait encourir de la part de certains spirites, ni des diatribes intéressées de ses adversaires. Il poursuivait sa marche, sachant bien que le

Spiritisme ne pouvait que sortir grandi d'un tel débat.
Le dernier paragraphe, « la médiumnité glorieuse », écrit dans une forme admirable, était comme soulevé par un souffle de haute et brûlante inspiration.
Le Mercure de France dès la parution, lui consacrait un article qui est un dithyrambe : « Dans l'Invisible » est un traité de spiritualisme expérimental ; mais ce traité, s'il est instructif comme un traité, est surtout attachant comme un roman. Et quel roman plus frissonnant de mystérieuse angoisse et de triomphante joie que l'histoire de l'âme humaine
Ce serait trahir l'écrivain que de mentionner, en une froide nomenclature, les matériaux de son travail. Ce n'est pas l'ossature de l'oeuvre qu'il faudrait faire entrevoir, c'est l'oeuvre elle-même, avec sa substance, sa carnation, sa moelle, mais aussi avec ses qualités de charme vigoureux et de délicate coloration ; ce sont les trouvailles d'idées et de mots ; ce sont tes brèves observations frappées en formules lapidaires. Il faudrait pouvoir noter ces envolées éloquentes, ces pages entières qu'on se prend à vouloir relire pour les savourer encore, pages consacrées à la femme, à la force de la pensée, à la croyance universelle, à la survie, etc. Et ce délicieux chapitre sur la médiumnité glorieuse, tout irradiant de la flamme de cent génies !
Enfin Laurent de Fagot, dans une belle conférence sur les «Pionniers du Spiritisme» faite le ler novembre 1503, à la Société française d'Etudes de Phénomènes psychiques, donnait son sentiment sur l'ouvre.

« Le très beau livre que nous présente aujourd'hui M. Léon Denis est le fruit mûri de sa grande expérience, le résultat brillant et solide de ses investigations et de son savoir.
Avec lui le Spiritisme sort des pratiques coutumières, des camps rivaux, des chapelles fermées ; il s'élève à une conception supérieure de la vie spirituelle et de la vie morale. I1 va du fait à l'idée, de l'expérimentation scientifique au noble essor de l'âme vers la vertu ».

On ne saurait mieux dire. Tout livre de Léon Denis est une élévation émouvante de la pensée vers les divines Essences.

Le congrès de Liège

Au mois de juin 1905, les spiritualistes belges recevaient à Liège, pour participer à leurs travaux, à titre de Président d'honneur, celui que l'on appelait déjà « l'apôtre ». La date du dernier congrès tenu dans cette ville remontait à trente ans. Dans le substantiel discours que Léon Denis prononça à cette occasion, il soulignait l'intérêt de ces réunions mondiales à époques rapprochées.

« Les congrès, disait-il, sont utiles en ce sens qu'ils sont une affirmation de la vitalité de nos principes et de nos croyances.
Les congrès sont utiles parce qu'ils contribuent à orienter la marche du Spiritisme. On y mesure les progrès réalisés. On s'y concerte de manière à mieux organiser le travail d'expérimentation et de propagande, à le rendre plus méthodique. On y resserre les liens de solidarité qui unissent les spirites de diverses contrées, de diverses fédérations.
Et chaque fois que ceux qui ont participé à ces congrès rentrent dans la vie active, dans la lutte des idées, c'est avec une ardeur nouvelle, c'est avec une confiance plus grande. »

Puis entrant au vif de la question, il exposait ce qui, selon lui, devait être l'objectif essentiel du Spiritisme. D'abord, provoquer, rechercher, coordonner les preuves expérimentales de la survivance au moyen d'un contrôle rigoureux, en s'aidant de l'esprit de méthode et de critique, en se défiant des affirmations prématurées. Ensuite, préparer, rénover l'éducation scientifique, rationnelle et morale de l'homme dans tous les milieux.

« Je crois pouvoir dire, affirmait-il, que c'est le Spiritisme qui est appelé à devenir le grand libérateur de la pensée asservie depuis tant de siècles.
L'oeuvre magnifique du Spiritisme sera de rapprocher les hommes, les nations, les races, de former des coeurs, de développer les consciences. Mais pour cela, il faut le travail, la persévérance, l'esprit de dévouement et de sacrifice. »

Et rassurant les néophytes, déçus de la lenteur apparente des progrès de la doctrine :

« Nous sommes impatients, disait-il, parce que notre vie est courte. Mais déjà nous pouvons dire que le Spiritisme a plus fait dans cinquante ans que n'importe quel autre mouvement de la pensée, à n'importe quel âge de l'Histoire.
C'est une grande joie pour moi, ajoutait-il, que de pouvoir dire ces choses ici, dans cette capitale de la Wallonie, sur cette terre d'indépendance et de courage dont les fils ont toujours compris et montré que rien ne s'obtient qu'au prix du travail et de la patience. »

Puis, faisant l'historique du Spiritisme, il montrait, dans un raccourci saisissant, comment la science, tout d'abord rétive, se trouvait peu à peu et malgré elle aiguillée dans le même sens.

« Il y a cinquante ans, disait-il, que les spirites savent ce que la science veut bien découvrir aujourd'hui. »

Et il enregistrait l'aveu d'impuissance et le désarroi de celle-ci, prophétisant déjà qu'elle serait contrainte de se réviser promptement selon l'hypothèse spirite.
Passant au problème religieux, il faisait, là encore, d'importantes déclarations qu'il était en mesure d'appuyer.

« L'idée spirite, disait-il, a pénétré dans les milieux confessionnels les plus réfractaires, les plus orthodoxes. »

Et il citait le pasteur 13énezech, chez les protestants, le père Didon, chez les catholiques.

« Dans tout cela, ajoutait-il, il y a un levain qui fera lever les pâtes dans toutes les institutions et dans tous les milieux sociaux. »

Il terminait par une péroraison admirable dans laquelle il célébrait, par delà les faits d'expérience.

« Le splendide effort de l'au-delà pour arracher l'âme humaine à ses doutes, à ses hontes, à ses lèpres, à ses maladies morales, pour l'obliger à prendre conscience d'elle-même, de ses énergies cachées, pour la forcer à réaliser sa destinée glorieuse par la communion des âmes qui s'appellent et se répondent à travers l'étendue. »

Le problème de l'Etre et de la destinée

Cette date du Congrès de Liège marque une phase nouvelle d'un labeur qui va toujours s'accélérant. Un autre ouvrage était en préparation qui demandait de nombreuses lectures, et surtout un énorme travail de compulsion et de recherches approfondies. Sa vue mauvaise le gênait beaucoup ; il n'avait point de secrétaire. La maman n'était plus là pour veiller sur lui, l'engager à se soigner, chose qu'il oubliait parfois de faire. Sanglé dans sa robe de chambre, penché sur ses bouquins, annotant, écrivant du matin au soir, dans son petit bureau de la rue de l'Alma, lui aussi, comme autrefois le tourangeau Balzac, faisait penser à un « bénédictin des Lettres ».

Après avoir écrit son beau traité de la médiumnité, *Dans l'Invisible*, il abordait maintenant le formidable problème de la destinée humaine.
« Ce sont les morts qui posent le problème de notre destinée » dit la doctrine shintoïste ; mais au début de ce siècle, ce n'était pas l'avis de tout le monde.
Le livre de Léon Denis paraissait à la date même où *Les Enigmes de l'Univers*, de Haeckel, pénétraient les milieux universitaires français. Léon Denis contre Haeckel ! Le duel reprenait entre deux adversaires irréconciliables : le spiritualisme et le matérialisme. Le philosophe allemand n'ajoutait rien aux systèmes d'Anaxagore, d'Epicure ou de Lucrèce, mais il aggravait leurs conclusions en développant son système néantiste. Les philosophes de l'antiquité étaient des douteurs, non des négateurs obstinés. Ils disaient : la vérité est inconnue, ils n'imposaient pas, comme les positivistes modernes ayant dépassé leur maître, le dogme de l'inconnaissable.
Où menait en fin de compte un pareil système ? Léon Denis, avec sa clairvoyance habituelle, en démontrait les désastreux effets. L'homme se trouvant dans la plus complète ignorance de ce qu'il est, des responsabilités qu'il encourt, en tant qu'être doué de conscience, a de plus en plus tendance à déchaîner ses appétits, à meurtrir, à asservir ses semblables pour arriver à la jouissance sensuelle intégrale. D'où l'arrivisme effréné, parmi les citoyens, les convulsions sociales de plus en plus fréquentes, les crimes affreux, les révolutions sanglantes, les guerres dévastatrices qui menacent de précipiter finalement la civilisation contemporaine dans une ruine définitive.
L'homme, heureusement, ne peut longtemps se satisfaire de semblables doctrines. Un sûr instinct le ramène vers des vues moins étroites. Même quand il doute et parait se contenter des solutions hésitantes de la science, un sentiment inexpliqué, la crainte de mal faire, et aussi un vieux levain d'espérance invincible, le ramènent dans les limites du devoir, limites assez mal définies, il est vrai, mais cependant suffisantes pour l'empêcher d'abdiquer tout contrôle de ses pensées et de ses actes.
A ces négations ou à ces affirmations gratuites, à cette métaphysique de néant, l'auteur du « Problème de l'Etre » venait opposer sa philosophie virile et consolante qui n'était que la conception rajeunie et adaptée à la mentalité moderne des plus grands sages de l'antiquité.

« Le Spiritisme, disait-il, nous apporte le moyen d'éloigner le doute de votre coeur, de votre pensée, il vous sollicite et vous persuade ; il vous entraîne irrésistiblement vers un horizon où s'allument les clartés attendues.
Foi du passé, sciences, philosophies, éclairez-nous d'une flamme nouvelle ; secouez les vieux linceuls et les cendres qui les recouvrent. Ecoutez les voix révélatrices de la tombe : elles nous apportent un renouveau de la pensée avec les secrets de l'au-delà que l'homme a besoin de connaître pour mieux vivre, mieux agir, mieux mourir. »

L'intérêt de cette révélation venait justement de la parfaite analogie des messages des Esprits avec les enseignements des philosophies et croyances les plus anciennes dont elle apportait une formule plus précise, plus conforme à nos goûts actuels. Dans son livre, l'auteur précisément, montrait l'évolution lente mais continue de la pensée intuitive déblayant le terrain devant la science, la succession des aspects différents de la sagesse façonnant les élites, la lente montée de l'humanité prenant conscience de son rôle, dans le but, lointain encore d'arriver à la fusion nécessaire, attendue, espérée, de tous les systèmes philosophiques et religieux dans la vraie Science ; car le moyen d'arriver à la connaissance ne peut être obtenu que par elle. L'homme moderne est avide de preuves. Il exige que le sentiment et l'intellect soient satisfaits en même temps. Des faits, voilà ce qu'il veut, d'où l'opportunité du spiritualisme expérimental.
La science étudie l'atome, la radioactivité des corps, la mystérieuse électricité, les ondes hertziennes. Pourquoi ne scruterait-elle pas les phénomènes étranges et passionnants du parapsychisme ?

C'est dans ce domaine qu'il faut pénétrer pour avoir la clé du problème mal connu de la destinée humaine.
L'auteur ne s'y engageait lui-même que sur la foi d'une abondante documentation. Il s'était imposé une étude approfondie des ouvrages des Pères Didon et Marchai, des beaux enseignements médianimiques du pasteur Stainton Moses. Il avait lu les travaux de Myers et de Williams James, de Russel Wallace, de Crookes et d'Hyslop. Il avait compulsé les documents les plus caractéristiques des « Proceedings », médité les conclusions des maîtres de la biologie et de la psychologie contemporaines : Cl. Bernard, Th. Ribot, Wundt, Pierre Janet, etc.
Très au courant des intéressants travaux du Colonel de Rochas sur l'extériorisation de la sensibilité, il avait lui même expérimenté à Tours, au Mans, à Lyon, à Marseille, à Nancy, à Paris, dans nombre de groupes spirites[38].
Nul n'était donc plus qualifié, à l'époque, pour entreprendre semblable tâche. Toutefois Léon Denis ne se faisait aucune illusion en écrivant ce livre. Il savait qu'il faudra longtemps encore revenir sur ces questions, accumuler des faits et des faits. C'est sous leur poids que la critique, enfin, cédera. Du moins, le franc succès qui accueillit cet essai de philosophie spiritualiste le paya-t-il amplement de son effort.
Les journaux et revues firent l'accueil le plus flatteur au nouvel ouvrage. Ed. Grimard, dans *la Revue Spirite,* le Dr Bécour, dans la *Vie nouvelle,* en donnèrent un compte-rendu des plus élogieux.
Le *Journal* vantait le style éloquent, entraînant, lumineux de l'auteur.

« Nul n'écrit une langue aussi aisée, aussi simple, et d'une éloquence aussi persuasive et rayonnante. Tous ses écrits sont empreints d'une grande beauté morale. Ils élèvent et purifient, disait le *Mercure de France* en citant quelques pensées dont il soulignait la justesse et la profondeur. »

Même accueil à l'*Echo de Paris.*

« Tous voudront lire ces pages d'une science et d'une philosophie profondes quoique accessibles aux plus simples intelligences. Ajoutons que la netteté des idées, le coloris du style, la beauté de la forme et la logique des déductions en font à la fois un régal pour l'esprit, un réconfort pour la raison, une joie exquise pour le coeur. »

Enfin, M. Emmanuel Glazer, dans *Le Figaro,* rendait à l'auteur un hommage mesuré, d'autant plus significatif :

« Des faits eux-mêmes et des théories, je n'en puis rien dire, sinon qu'ils sont exposés avec beaucoup de science et de conviction et aussi avec beaucoup de clarté ; mais ce que je veux louer en toute sincérité, c'est l'esprit qui anime les conclusions, ce désir de trouver un idéal nouveau qui rende à l'homme la confiance et l'ardeur pour le bien , cette certitude profonde que l'âme humaine ne peut périr cette volonté enfin de tracer sa voie à l'humanité future dont nous ferons encore partie intégrante et d'apporter aux hommes le moyen de mieux vivre, de mieux agir et de mieux mourir ».

Ainsi, cet important volume de près de 500 pages recevait, comme les précédents, de la critique en général, des marques de considération des plus flatteuses. Son succès ne s'est pas ralenti parce qu'il renferme, surtout dans sa partie philosophique, des pages qui resteront au nombre des plus brillantes et des plus profondes que le Maître ait écrites.

[38] *Voir Dans l'Invisible,* p. 313. *Le problème de l'être et de la destinée,* p 263.

Affaire Miller

C'est l'année suivante que commença de grossir le malaise de « l'affaire Miller ». Un gros scandale était sur le point d'éclater chez les spirites parisiens jetant le désarroi et la division dans leurs rangs.

Depuis l'année 1906, un médium nommé Miller, français d'origine, mais résidant à San Francisco, en Californie, où il s'occupait soi-disant « d'antiquités », venait chaque année dans la capitale pour ses affaires commerciales et donnait des séances de matérialisation.

On se montrait à cette époque particulièrement friand de ce genre de phénomènes, dans les milieux spiritualistes. Vu la réputation de l'américain, qui était grande, on se disputait l'avantage de le recevoir. Miller acceptait invitation sur invitation dans les salons en vue ; il donnait aussi des séances payantes. Sa médiumnité ne faisait de doute pour personne et, malgré sa désinvolture, on le choyait à qui mieux mieux.

Chose étrange et qui dénote, dans les milieux spirites de l'époque, une confiance et une naïveté déconcertantes, on laissait faire Miller à sa guise, et comme le contrôle ne lui plaisait pas, on ne l'exerçait vis-à-vis de lui que d'une façon timide et tout à fait insuffisante.

Remarquons toutefois que des hommes comme Léon Denis, Gabriel Delanne, Papus, MM. César de Vesme, Camille Chaigneau, Paul Leymarie et nombre d'autres chefs de groupe ou directeurs de revues spiritualistes, ne pouvaient, vu leur titre d'invités à ces fameuses séances, s'entourer des précautions qu'ils auraient prises, s'ils avaient agi sous leur propre responsabilité.

Que se passa-t-il au juste lors de ces réunions ? De l'enquête à laquelle donna lieu le scandale — car il y eut scandale — on peut déduire que Miller avait un don médianimique indéniable, susceptible de provoquer parfois de beaux phénomènes, avec, en plus, un talent accompli d'illusionniste dont il se servait à l'occasion.

Les gens exercés dans ce genre de recherches ne furent pas longs à découvrir les supercheries du bonhomme, mais par politesse, ils se turent, ne voulant pas ébruiter, devant leurs hôtes, une telle révélation.

Toutefois, un pareil état de choses ne pouvait durer. Il apparut aux gens les moins prévenus qu'il se jouait, devant eux, une farce indigne et que cela devait cesser. De toutes parts, la rumeur s'étendait, amenant des discussions pénibles et la zizanie entre spirites. Il y avait deux partis : l'un tenait pour Miller, l'autre ne cachant pas le mépris que lui inspirait une mystification aussi éhontée. Une polémique s'ensuivit dans les revues spiritualistes parisiennes.

Léon Denis, dont la bonne foi avait tout d'abord été surprise, et qui avait favorablement parlé de Miller au cours de ses conférences, depuis un certain temps se tenait sur ses gardes. Mais quel parti convenait-il de prendre en l'affaire ? Nous l'avons précédemment observé, un certain nombre de phénomènes produits par Miller, en des conditions de contrôle satisfaisantes, avaient donné des résultats d'une authenticité incontestable. L'auteur du «Problème de l'Etre » avait pris part à une douzaine de séances réellement intéressantes. Il en était de même pour Gabriel Delanne, M. L. Chevreuil et nombre d'amis qui avaient pu, de leur côté, observer des phénomènes en tous points remarquables.

« Dans la plupart des séances auxquelles nous avons assisté, écrivait-il, la sincérité des hôtes était évidente et la qualité des visiteurs parfaite. On y pouvait rencontrer MM. Branly, de l'Institut ; le baron de Shickier, Maxwell, substitut du procureur général de la Seine, les généraux Amade et Fix, les Dr Baraduc, Encausse, Péchin, Chazarain et de nombreux représentants de la presse parisienne, des prêtres, des pasteurs, des avocats de la Cour d'Appel, etc., etc... [39]».

[39] *Revue Spirite* d'octobre 1908. A propos du médium Miller.

Sans nul doute, il convenait d'agir, mais avec la plus grande circonspection. S'il n'y avait eu que des phénomènes douteux ! Mais les preuves s'étaient faites accablantes. Miller, de toute évidence, se moquait des spirites. II ne s'agissait plus de tricheries, de fraudes en état de trance, mais bien de véritables fumisteries. Quel but poursuivait ce médium ? C'est ce qu'il fallait essayer de démêler.
Dans son article d'octobre 1908, Léon Denis posait la question avec une prudence qui n'excluait pas la fermeté. Miller n'en tint aucun compte. Le Maître poussa le scrupule jusqu'à le prévenir de ce qu'il se proposait de faire, lui demandant instamment de s'engager à renoncer à ses détestables supercheries. Miller avait répondu de New York, le 23 décembre « niant tout, ne promettant rien ». Dès lors, Léon Denis n'hésita plus. Il publia son fameux article «Ultimes appréciations », daté de Marseille, qui parut le 15 janvier, à Liège, dans *La Vie d'Outre tombe* et le 1er février, dans la *Revue Spirite*[40].
Cet article, il l'avait écrit autant pour obéir aux injonctions de ses guides que sous 1a poussée des événements.

« Que toute la vérité soit révélée, quelle qu'elle soit — disaient, de Paris, les esprits de Jérôme et du P. Henry. Ceux qui se sont portés tant de fois en avant pour éclairer la route et montrer le but à leurs frères, doivent aujourd'hui leur signaler les pièges et les dangers qui se dressent sur ce chemin[41].
Le silence est une faute, disaient les guides du Maître. Aucune hésitation n'est permise. Il faut publier la vérité ».

A Bordeaux, chez Mme Agullana ; à Marseille, chez Mme Thivollier ; à Paris, chez M. R. ; au Havre, au groupe Grellé, la réponse fut la même.
L'article était ferme et mesuré ; tous les termes en avaient été pesés. Léon Denis donnait ses preuves, étayait ses accusations de telle sorte qu'elles ne pussent donner lieu à aucune équivoque. Les agissements de Miller étaient mis à jour, simplement, sans la moindre violence de langage.
Il terminait ainsi :

« Si quarante années de travail, de dévouement, de sacrifice à la cause du Spiritisme ont donné à ma parole un peu d'autorité et de crédit près de mes frères, je leur dirai :
Prenez garde ! Il y a là pour notre croyance un danger, pour nous tous des fondrières.
Quant à moi, je répudie désormais toute solidarité avec cet homme habile, astucieux, dissimulé, qui se joue sans vergogne des sentiments les plus respectables et des intérêts les plus sacrés[42]. »

Mais l'affaire ne devait pas en rester là. Renseignements pris sur Miller, on savait maintenant qu'ayant, dès sa jeunesse, servi de compère à un imposteur avéré, il n'avait jamais pris de licence en Amérique où il ne jouissait d'aucun prestige. A San Francisco, on le tenait pour un mystificateur fieffé, un habile illusionniste, doué ventriloquie. Sans crédit dans son pays, il avait su emballer les Parisiens. Que cachait son manège ?
Pourtant Léon Denis ne fut pas sans pâtir de l'attitude courageuse qu'il venait de prendre après M. C. de Vesme et L. Dauvil, soucieux comme lui de servir la vérité. Approuvé par les uns, il fut blâmé publiquement par les autres. Il dut ultérieurement se laver de certaines accusations pénibles, revenir sur une cause qui paraissait jugée, donner dans « Pour et contre Miller » des explications complémentaires.
Il écrivait :

---

[40] Les agissements de Miller avaient été pareillement dénoncés dans les *Annales des Sciences Psychiques (n*° de décembre).
[41] Extrait des Procès-verbaux des séances (Registre des messages).
[42] *Ultimes appréciations sur Miller*, Revue Spirite 1909, p 52.

« Eclairé sur les périls qu'il nous a fait courir, je m'estime heureux de m'être dégagé à temps et je ne regrette rien de ce que j'ai fait, rien de ce que j'ai dit !
C'est cependant une chose fort attristante, lorsque je me mets en avant et que je paie de ma personne pour nous dégager du mauvais pas où beaucoup se sont fourvoyés, que de voir se tourner contre moi ceux-là même qui devraient me soutenir[43] ».

Si ce n'avait été que les jaloux, les adversaires habituels que rencontre tout homme de valeur Mais il y avait certains compagnons de lutte, des familiers même qui ne lui cachaient pas leur désapprobation. Et de cela il souffrait en silence, mais rien ne l'eût fait céder dans sa résolution. Il eût tout sacrifié plutôt que de capituler sur un point qu'il estimait essentiel pour l'avenir de la cause.

« Quoi, s'écriait-il, depuis trente ans et plus, nous et quelques autres consacrons tous nos efforts, notre temps, notre peine, à vulgariser, à défendre le Spiritisme. Nous y avons usé nos forces, notre santé, notre vie. Et nous laisserions compromettre toute notre oeuvre par de coupables faiblesses ! Nous laisserions profaner, sans mot dire, ce qu'il y a de plus sacré en ce monde ; le respect des morts et la foi en l'immortalité [44]».

Heureusement, les approbations ne lui manquèrent point, et elles provenaient des personnalités les plus éminentes et les plus respectables : Claire Galichon, Paul Leymarie, C. de Watteville, C. de Amelungen, Pablo, Marie Noeggerath avaient tenu à lui apporter publiquement, dans la Revue Spirite, leur témoignage concordant et leurs félicitations.
Un rédacteur d'un grand journal parisien lui écrivait affectueusement :

« Je comprends combien il a dû vous en coûter d'exécuter ainsi Miller, mais croyez bien que si cette exécution pénible, mais loyale, vous attire quelques inimitiés, elle vous donnera, d'autre part, de nombreuses marques de sympathie et de profonde estime. »

« Votre si parfaite loyauté fera un grand bien à notre cause et pourra faire réfléchir ces naïfs qui lui font tant de mal » lui mandait, d'autre part, un général, de ses amis.

« J'ai admiré votre courage dans l'affaire Miller, parce que je devinais combien vous avez dû souffrir d'être obligé de protester. Vous avez bien fait et vous vous êtes montrés, une fois de plus, l'homme honnête et sincère que vous êtes. Je sais que certains groupes vous en ont un peu voulu ; mais vous avez accompli un devoir en en chassant les marchants du temple. Ce qui jette de la défiance sur le mouvement dont vous êtes un des chefs les plus respectés, c'est justement l'aveuglement de certains groupes qui favorisent, par leur indifférence à la sincérité du phénomène, et les fraudeurs et ceux qui se réjouissent de ces fraudes [45]».

Cette lettre qui émanait d'un homme d'un haut savoir, occupant une charge des plus élevées dans l'Etat, dut être particulièrement agréable à celui qui, constamment, mettait au-dessus de toutes les préoccupations, le service de la cause à laquelle il s'était donné sans retour.

La vérité sur Jeanne d'Arc

C'est au milieu des démêlés relatifs à l'affaire Miller que parut « la Vérité sur Jeanne d'Arc ».

---

[43] *Pour ou contre Miller*, revue spirite 1909, p 220-221.
[44] *Pour ou contre Miller*, idm.
[45] Voir *dans l'invisible* (abus de la médiumnité, p 396 et suivantes).

Léon Denis, que des révélations toutes personnelles avaient puissamment éclairé, ne cessait, depuis sa jeunesse, de méditer sur le mystère de la vie et de la mort de notre héroïne nationale. Dès l'année 1877, dans les « Grandes scènes de l'Histoire de France », il abordait cette question passionnante.
Il la reprenait, quelques années après, dans « le Patriotisme au Moyen-âge », « le Génie de la Gaule», « Nos véritables traditions nationales ». En 1896, à Agen, puis au Havre, il avait développé sa thèse sur la mission de la Pucelle en trois grandes conférences : « Jeanne d'Arc, sa vie, son procès, sa mort », « Jeanne d'Arc, ses voix », « Jeanne d'Arc et le Spiritualisme moderne. »
Il y était revenu encore dans sa causerie sur « Jeanne d'Arc en Touraine » ; « le rôle de la médiumnité dans l'Histoire. » Le moment était venu de condenser tout cela en des chapitres définitifs, d'en faire un livre qui apportât une contribution nouvelle à l'étude de ce grand sujet.
On s'était beaucoup occupé de Jeanne d'Are en ce début du nouveau siècle, et connue à l'ordinaire chez nous, on avait subordonné le souci de la vérité historique à des préférences d'ordre politique ou religieux. Des ouvrages, des essais contradictoires étaient nés de ce mouvement passionné d'idées et de sentiments dont la mémoire de la bonne Lorraine avait plutôt souffert que gagné.
Après M. Thalamas, après A. France qui n'avaient réussi qu'à embrouiller la question, Léon Denis abordait cette page d'histoire avec une méthode nouvelle.
Nos grands historiens avaient parfaitement compris qu'ils se trouvaient, avec Jeanne, devant un fait exceptionnel, difficilement explicable par les moyens habituels.

« Jamais l'Histoire n'a côtoyé de plus près le miracle » a dit l'un d'eux qui n'était pas un mystique. »

« Que la science y trouve son compte ou non, il n'en faudra pas moins admettre ses visions » avait proféré le probe et savant Quicherat.

La science n'a rien à perdre à reconnaître la vérité. La médiumnité est un fait patent. En disant que l'épopée de Jeanne relève tout entière de cette faculté encore assez mal définie, Léon Denis a tenté une oeuvre audacieuse, certes, mais nullement anti-scientifique.
La nouveauté de cette méthode est d'ordre psychologique. Des connaissances psychiques approfondies permettent, seules, de trouver le «fil conducteur » qui aidera à s'orienter au milieu des épisodes de cette existence incomparable.
Voilà pourquoi les écrivains qui se sont penchés exclusivement sur des documents d'archives n'ont rien compris au prodige d'une telle destinée.
Les historiens ou hagiographes catholiques modernes font de Jeanne, une visionnaire, une sainte. L'Eglise l'a canonisée ; les écrivains matérialistes anti-cléricaux, s'appuyant sur une thèse médicale risquée, en font une hystérique.
Lesquels croire ? Comment combler cette lacune ?

« La plupart des phénomènes du passé affirmés au nom de la foi, niés au nom de la raison, peuvent désormais recevoir une explication logique, scientifique. Les faits extraordinaires qui caractérisent l'existence de la Vierge d'Orléans sont de cet ordre. Leur étude, rendue plus facile par la connaissance de phénomènes identiques, observés, classés, enregistrés de nos jours peut seule nous expliquer la nature et l'intervention de forces qui agissaient en elle, autour d'elle et orientèrent sa vie vers un noble but. »

Telle est la thèse que l'écrivain spirite va soutenir. De quelle nature sont ces forces ? Premier point à établir. Le Spiritisme a démontré, dit-il :

« Que des liens puissants unissent l'humanité terrestre au monde invisible, qu'une action réciproque

s'exerce dans les deux sens et constitue, par ses effets, une solidarité étroite. C'est par une action incessante des esprits sur l'humanité, combinée avec les effets de la loi supérieure de justice que s'expliquent les faits de l'histoire. L'apparition, au milieu des tempêtes sociales, d'êtres spécialement doués, de missionnaires incarnés dans un but tracé d'avance, donne également la clé de faits prodigieux, incroyables, si pour les juger on se borne à voir en eux le côté purement terrestre[46]».

Et ceci est vrai pour certains peuples comme pour certains êtres prédestinés.
Cette version, quand on l'examine sans parti pris, ne manque pas d'éclairer singulièrement le « cas Jeanne d'Arc ». Mais lors de la publication de l'ouvrage, pas plus qu'aujourd'hui, elle ne pouvait séduire ni les catholiques ni les athées.
Léon Denis affirmait, sur preuves, que Jeanne n'admettait pas d'intermédiaire entre « ses voix » et Dieu ; que tout en observant les rites et pratiques religieuses de son temps, elle s'élevait au-dessus de toutes les autorités établies en ce monde, répétant à maintes reprises qu'elle s'en rapportait au seul Créateur[47].
L'auteur fut violemment pris à partie par les écrivains bien pensants. C'est uniquement pour cela qu'il trouva des défenseurs du côté opposé. *Le Journal, l'Éclair, Le Matin* le soutinrent vigoureusement.

« Spiritualistes et scientifiques, disait celui-ci, se tendront-ils la main au-dessus de cette interprétation ? Au moins est-il opportun de leur en offrit l'occasion en leur soumettant cette thèse nouvelle ».

« La Vérité sur Jeanne d'Arc », on le voit, avait fait quelque bruit. Mais c'est en 1912, quand le livre reparut sous un titre nouveau[48], que lui vint le suffrage inattendu d'un haut universitaire : M. Desdevizes du Désert, alors, doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.
Dans un magistral article de haute critique, paru dans *le Lien*, organe des « libres croyants », il étudiait l'ouvrage avec une impartialité sereine.

« Les Orléanais de 1429, écrivait-il, ont vu en Jeanne une sainte envoyée de Dieu, un ange libérateur ; les Anglais ont voulu qu'elle soit une sorcière. En dépit de toute notre vanité moderne, nous en sommes restés à ces deux opinions primitives, à peine modifiées ».
Faire de la bonne Lorraine, robuste et vaillante, de jugement merveilleusement sain, une hystérique, est hors du plus élémentaire bon sens. L'explication de l'écrivain spirite est encore la meilleure qui vaille pour expliquer« ses voix ».

Au sujet du procès l'éminent critique précisait que « le jugement inique du tribunal ecclésiastique pèse également sur l'Eg1ise, sur la couronne d'Angleterre et sur la couronne de France.

« Ce fut, ajoutait-il, un bon procès d'inquisition, semblable à une foule d'autres. Le plus odieux de l'odieux procès ne fut pas le bûcher, ce fut l'abjuration arrachée à Jeanne par la terreur et falsifiée après coup. Le plus sublime de l'histoire de la Pucelle, c'est la rétractation, c'est la reprise de la conscience après cette faiblesse d'un instant, c'est le courage avec lequel elle s'écrie en face du bûcher : « la voix m'a dit que c'était trahison que d'abjurer. La vérité est que Dieu m'a envoyée. Ce que j'ai fait est bien fait ».

Et il concluait :

---

[46] « Jeanne d'Arc, la solution des grands problèmes historiques », *Revue Spirite*, 1912, numéro de janvier, p. 221.
[47] « Les messages » de Jehanne de Domrémy, en particulier, déplaisaient aux clercs, car ils contenaient des déclarations assez dures pour l'Eglise romaine.
[48] Jeanne d'Arc médium.

« Voilà pourquoi Jeanne doit nous être si chère ; c'est qu'elle n'a admis entre elle et Dieu aucun intermédiaire ; c'est que sûre l'avoir avec elle, elle a tenu tête au monde entier conjuré pour sa perte[49] ».

N'est-ce pas l'éclatante confirmation de ce qu'avait écrit Léon Denis ?
Quant à la seconde partie de l'ouvrage ayant trait aux « messages », le critique s'inclinait sans vouloir discuter ces faits qui n'intéressent plus l'Histoire, mais il signalait les pages de «Jérôme » sur l'avenir de l'Eglise « qui sont certainement les plus hautes, les plus nobles du livre. ».
Il terminait par cette conclusion d'une fermeté parfaite où il opposait l'ouvrage de l'écrivain spirite à celui d'Anatole France ayant trait au même sujet :

« L'oeuvre d'Anatole France est là pour démontrer l'impuissance radicale du criticisme ironique à comprendre l'héroïsme et l'idéal ; et quelles que soient les outrances des mystiques, c'est à eux qu'il appartient de louer ceux qui furent grands par l'âme, par le désintéressement et la vertu. Si étrange qu'il puisse paraître par certains cotés, le livre de M. Denis est un beau et bon livre, comme le livre de M. France est un mauvais et un vilain livre ».

Voilà qui est parlé net.

*
**

Une chose, toutefois, que les critiques n'ont pas suffisamment mis en lumière, c'est le soin touchant qu'a pris l'auteur de nous tracer de l'héroïne, un portrait physique et moral aussi ressemblant, aussi parlant que possible. Il n'a rien négligé pour cela. Non seulement il a consulté les textes en bon historien, mais il a voulu s'imprégner, dans la mesure du possible, de l'ambiance au milieu de l-quelle s'écoula la courte vie de la Pucelle.
Et c'est à Domrémy qu'il s'est rendu tout d'abord.

« Fils de la Lorraine, né comme Jeanne dans la vallée de la Meuse, mon enfance a été bercée par les souvenirs qu'elle a laissés dans le pays.
Devenu homme, j'ai voulu suivre à travers la France, la trace de ses pas. J'ai refait presque étape par étape ce douloureux voyage. Pas un lieu où elle ait passé, où je ne sois aller méditer, prier, pleurer en silence. Comme les chrétiens qui parcourent pas à pas le chemin qui mène au Calvaire, j'ai suivi la voie douloureuse qui conduisait la grande martyre au supplice. »

Conçoit-on ce qu'une telle méthode, un tel amour du sujet peuvent donner de pénétration à une âme de cette envergure !
Le voici parmi ces lieux sacrés, ces lieux si chers à toute âme française.

« J'ai revu l'humble maisonnette où elle a vu le jour, la chambre à l'étroit soupirail où son corps virginal, promis au bûcher, a frôlé les murs, l'armoire rustique où elle déposait ses hardes et la place où, ravie en extase, elle écoutait ses voix : puis l'église où elle a si souvent prié. »

La chapelle de Bermont par où Jeanne venait en suivant le sentier de Creux ; Vouthon, le village natal de sa mère, Burey où l'on voit toujours la maison de son oncle Durand Laxart, le Bois-Chenu plus proche ; partout il a passé, le coeur lourd de souvenirs, l'esprit ouvert aux voix mystérieuses d'en-haut.
N'est-ce pas de cette effusion de l'âme que devait naître, un soir de promenade, la première

[49] *Le lien*, février 1912.

communication de Jeanne à son ami ?

« L'air frémissait ; tout semblait s'éclairer autour de moi ; des ailes invisibles battaient dans la nuit, une mélodie inconnue descendait des espaces, berçait mes sens, faisait couler mes pleurs. »

On se souvient de ce prélude au beau message qui ouvre le livre.

*
**

Les historiens, les poètes, les artistes se sont essayés avec des chances inégales, à nous tracer de la Pucelle un portrait fidèle. Tâche difficile, puisque nous ne possédons pas, à ce sujet, le moindre dessin, la moindre peinture authentique.
Réunissant les quelques bribes de documents écrits qui nous sont parvenus, Léon Denis réussit à nous composer, par touches successives, une image vraisemblable, bien vivante, de l'héroïne.
Quant au physique, nous avons sur elle des témoignages assez précis. « Elle était belle et bien faite » « robuste et infatigable » ayant « bonne prestance sous les armes » « l'air riant et l'oeil facile aux larmes ».
Les débats du procès nous apprennent que ses cheveux étaient noirs, taillés courts « en *écuelle,* de façon à former sur la tête une sorte de calotte, semblable à un tissu de soie sombre ». « Armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache à la main, sur un grand coursier noir », telle nous apparaît Jeanne, d'après les écrits du temps. En plus, elle possédait, dans toute sa personne, une aisance de manière, une distinction naturelle qui faisaient l'étonnement des seigneurs et des dames de la Cour.
De tous les peintres et sculpteurs qui se sont essayés à nous restituer son image, seuls Barrias et Antonin Mercié trouvent grâce devant Léon Denis. Les autres, par ignorance ou manque de compréhension, ont piètrement échoué.

*
**

Le portrait moral qu'il en trace est un chef-d'oeuvre de pénétration.

« Ce qui surprend le plus en elle, ce n'est pas son centre d'héroïsme, pourtant unique dans l'Histoire, c'est ce caractère admirable où s'unissent et se fondent les qualités en apparence les plus contradictoires : la force et la douceur, l'énergie et la tendresse, la prévoyance, la sagacité, l'esprit vif, ingénieux, pénétrant qui sait en peu de mots, nets, précis, trancher les questions les plus difficiles, les situations les plus ambiguës. »

« C'était grande consolation d'avoir commerce avec elle » disaient les gens d'Orléans appelés en témoignage au procès de réhabilitation.
Toute son existence est un enseignement, car «Jeanne n'est pas moins admirable dans ses propos que dans ses actes. Ces lèvres de dix-huit ans ont proféré des jugements qui méritent de figurer à côté des plus beaux préceptes de l'antiquité ». Ingénuité et sagesse, humilité et fierté, ardeur virile, angélique pureté et par dessus tout, une infinie bonté. Toutes les vertus étaient en elle.
Mais, c'est dans sa prison, au cours de son procès et jusque sur le jucher qu'elles brillent, ces venus, d'un éclat surhumain.
L'historien spirite ayant suivi Jeanne tout au long de sa merveilleuse épopée, l'accompagne maintenant dans sa prison, puis devant le tribunal.

On sait que Jeanne resta durant des mois « à la merci de soudards brutaux, stupides et lubriques », lui cherchèrent à lui faire violence et la frappèrent ; que Stafford et le misérable Loyseleur essayèrent de la perdre.

« Songez aux horreurs d'une telle situation, à ces pensées de la femme, à ces craintes de la vierge exposée à toutes les surprises, à tous les outrages, à cette privation continuelle de repos, de sommeil qui brisaient son corps, anéantissaient ses forces, au milieu de ces anxiétés, de ces angoisses incessantes. »

Comment eût-elle supporté de semblables épreuves sans l'assistance fidèle de ses amis invisibles qu'elle appelle ses « frères de paradis ». Ce sont eux qui lui donnent les forces nécessaires et la soutiennent dans cette extrémité.
Puis il nous la montre devant le Tribunal du Saint-Office.

« D'un côté, tout ce que l'esprit du mal peut distiller noirceur hypocrite, d'astuce, de perfidie, d'ambition servile. Soixante et onze clercs, prêtres et docteurs, pharisiens au cœur sec, tous hommes d'église, mais pour qui la religion n'est qu'un masque dissimulant d'ardentes passions : la cupidité, l'esprit d'intrigue, le fanatisme étroit.
De l'autre côté, seule, sans appui, sans conseiller, sans défenseur, une enfant de dix-neuf ans, l'innocence, la pureté incarnée, une âme héroïque dans un corps de vierge, un coeur sublime et tendre prêt à tous les sacrifices pour sauver son pays, remplir sa mission avec fidélité, et donner l'exemple de la vertu dans le devoir. »

Les pages que Léon Denis consacre à la prison, au procès, au supplice, nettes, incisives, vengeresses, poignantes, sont comme gravées à l'eau-forte. Une belle lumière ardente et sereine s'y joue ; il s'en dégage un accent profond de noblesse et de vérité. Si longtemps enveloppé d'ombres perfides, la mémoire de la Lorraine au grand coeur s'y hausse dans son véritable jour qui est celui de la gloire sans tache.

« La justice a été tardive pour elle, mais elle est éclatante, absolue, universelle. »

Faut-il rappeler ici les singulières appréciations et les outrages de journalistes et d'universitaires français égarés par la passion politique et religieuse ? N'ont-ils pas un peu honte aujourd'hui de ces mots impies échappés naguère à leur plume imprudente ?
Léon Denis leur dit leur fait sans ménagements. Non seulement ils ont altéré sciemment la vérité historique, mais ils ont commis, en tant que Français, une très vilaine action. Qu'ils relisent, pour s'en rendre compte, les auteurs étrangers, en particulier les Anglais : un Richard Green, un Carlyle, un John Stirling, un Andrew Lang, un Bernard Shaw.
Quant à son propre livre, on peut dire qu'il complète admirablement ceux de Michelet, d'Henri Martin et de Lavisse, non sur des points d'Histoire qui n'étaient pas de son ressort, mais bien sur l'interprétation de faits qui relèvent du miracle.
Cette interprétation n'est pas sans ressemblance avec la thèse catholique, mais elle est forcément moins étroite. En tout cas, c'est la plus complète qu'on en ait donnée et la plus vraisemblable.

« Vous seul, lui écrivait M. Albin Valabrègue, à la lecture de son livre, vous avez dressé Jeanne d'Arc dans sa vérité totale ».

Il n'est pas un admirateur de la bonne Lorraine qui ne souscrive à un tel jugement.
N'est-ce pas un fait significatif que de voir aujourd'hui les Anglais célébrer à l'envi celle qui, jadis, les voulut « bouter hors de France » ! Les descendants des Bretons, en particulier,

reconnaîtraient-ils une soeur spirituelle d'Arthur dans la Velléda lorraine ? Serait-ce là un nouveau miracle de l'âme celtique aux rebondissements imprévus ?
Non seulement la radieuse gloire de Jeanne travaille, en dépit de déboires passagers, plus apparents que réels, au rapprochement de deux grands peuples faits pour se comprendre et s'unir dans une commune tâche civilisatrice, mais l'archange radieux, plus que jamais vivant et agissant sur des plans supérieurs d'existence, s'applique, nous assure le Maître, à désarmer les sottes rancunes et à calmer les coeurs furieux des hommes. «Pourquoi haïrais-je les Anglais ? dit-elle, dans un de ses messages : je leur dois ma belle couronne de lumière ».
Ainsi, Jehanne de Domrémy continue sa mission de médiatrice au-dessus de nos passions et de nos querelles trop souvent sottes ou maladroites.
En écrivant ce livre tout rayonnant de foi spirite, Léon Denis n'a poursuivi qu'un but : s'aider du témoignage historique pour dresser dans son vrai jour, l'image sublime de la sainte de la Patrie. Nous devons à sa philosophie si humaine, si compréhensive et si avertie, une œuvre d'une pénétration, d'une beauté qui ne seront aisément dépassées.

Congrès de Bruxelles

Au congrès spirite universel qui se tint à Bruxelles, du 14 au 18 mai 1910, Léon Denis fut convié simplement à titre de délégué de la France et du Brésil. Mais le président, M. le chevalier le Clément de St Marcq tint à le saluer, dès la séance d'ouverture.

« J'adresse, dit-il, nos souhaits de bienvenue à la délégation de France, si nombreuse et en même temps si bien composée. Je suis particulièrement flatté de citer en tout premier lieu, parmi ceux que nous sommes heureux de voir aujourd'hui, M. Léon Denis, l'illustre écrivain spirite qui a tant fait par ses oeuvres pour la propagation de notre doctrine.
Je profite de l'occasion pour lui adresser ici le témoignage de notre admiration pour ses travaux, pour lui dire combien il nous a aidés dans nos études et partant, tout le bien que j'ai moi-même éprouvé, et dont la propagande spirite, clans notre propre pays, s'est si souvent ressentie. »

Léon Denis remercia dans une improvisation charmante jaillie de son coeur d'apôtre, en exprimant familièrement des vues neuves, profondes et originales sur les questions mises à l'étude.
Il fut surtout question de magnétisme, de science psychique et psychosique, à Bruxelles[50]. Le Kardécisme y fut bien un peu laissé dans la pénombre. On s'occupa, il est vrai, du sentiment, dans le spiritisme, mais de façon timide. Toutefois la question de l'enseignement, le rôle éducateur de la femme, y furent amorcés avec une certaine ampleur. L'organisation du spiritisme, si défectueuse encore, le problème de la médiumnité, surtout de l'expérimentation, y retinrent l'attention générale. La majeure partie des voeux émis en séances se rattachèrent à cette importante question. Léon Denis, pour sa part, y faisait admettre les points suivants :

« Le Congrès spirite international de Bruxelles, émit des fraudes nombreuses qui se produisent au cours des séances obscures données par des médiums professionnels ; ému du préjudice moral qu'elles causent à notre doctrine :
Invite les groupes d'études et les expérimentateurs qui recherchent les faits physiques, les apports et les phénomènes de matérialisation, à n'utiliser les séances obscures ou en demi-lumière que dans des conditions de rigoureux contrôle ;
Ces conditions seront ultérieurement fixées par le Comité National ;
Le Congrès adresse, en outre, un chaleureux et pressant appel aux médiums honnêtes et désintéressés. Il leur demande de redoubler de zèle pour le service d'une vérité sacrée, vérité compromise par des

[50] Psychose : néologisme employé par les spiritualistes du *Fraterniste.*

simulateurs éhontés qui ne craignent pas d'assumer les plus lourdes responsabilités et préparent d'amères déceptions dans l'Au-delà. Il leur rappelle que si la fourberie entraîne une juste et sévère réprobation, par contre, le dévouement et la sincérité leur mériteront l'estime et la reconnaissance de tous les spirites et l'assistance des hautes intelligences invisibles qui veillent au progrès de nos croyances dans le monde. »

Le 17 mai, à la séance du soir, Léon Denis prononça un de ses plus remarquables discours : « la Mission du XXème siècle ».
De ce beau morceau d'éloquence, nous trouvons un écho enthousiaste dans la *Revue Spirite* du 19 juin, après que l'orateur eût traité le même sujet, salle des Agriculteurs, rue d'Athènes, devant un nombreux public.

« Malgré la redoutable concurrence d'un soleil radieux, dit le compte-rendu, d'autant plus prometteur de joies estivales que sa venue était, depuis longtemps en vain espérée, la conférence du 19 juin fut un succès inoubliable. Ceux qui ont eu le bonheur d'entendre le prestigieux orateur se souviendront toujours de cette admirable fête de l'âme où l'apôtre du spiritisme, en une langue superbe, a, sur les ailes de son éloquence inspirée, enlevé son auditoire jusqu'aux plus hautes cimes de la pensée humaine...
La foule accourue pour l'entendre, contenue à grand'peine dans la salle de la rue d'Athènes, foule où se coudoyaient en un pêle-mêle véritablement égalitaire, toutes les classes de la société, magistrats, avocats, médecins, artistes, etc... vibrait sous la parole du Maître, mélodieux écho des harmonies de l'Au-delà, comme le stradivarius sous l'archet d'un Paganini...
Les grandes Entités, qui, de toutes parts, accourent donner aux hommes des preuves de leur existence et de leur attachement, ont pris la direction du formidable mouvement qui se prépare ; les manifestations du monde invisible se multiplient partout, et nous assistons aux premières oscillations du balancier qui doit faire la frappe des aspects nouveaux. Pendant une heure et demie, Léon Denis développa ce thème et avec quelles envolées, quelle magnificence de langage, quelle abondance d'images saisissantes ! Toute l'assistance, suspendue aux lèvres de l'orateur, comme oppressée par la beauté et l'élévation de son verbe inspiré, débordait d'enthousiasme et soulignait par des bravos frénétiques la profonde impression qu'elle ressentait[51] ».

La carrière du propagandiste prenait fin sur ce brillant succès. Léon Denis avait soixante-quatre ans. Rappelons que son premier discours date de 1873.

Polémique Paul Nord

Après le Congrès de Bruxelles, l'auteur de « la Vérité sur Jeanne d'Arc » qui commençait de paraître, resta quelques mois souffrant, assez déprimé. Pourtant, la besogne ne manquait pas. Talonné par la critique, il allait être mis en cause et engagé, malgré lui, dans une polémique retentissante. Il était jalousé depuis un certain temps à cause de sa popularité qui s'étendait rapidement, popularité qu'il n'avait d'ailleurs nullement recherchée étant resté le serviteur modeste et désintéressé de la cause spirite.
Déjà, en 1907, une discussion ouverte dans « la Tribune », organe de la « Société française d'étude des phénomènes psychiques », que dirigeait alors M. Chartier, avait immédiatement dérivé vers des fins politiques. Léon Denis, pris violemment à partie, avait aussitôt freiné.

« Je ne répondrai plus à de nouvelles attaques, écrivait-il. D'abord, j'ai mieux à faire. Et puis ces débats

---

[51] *Revue Spirite,* juillet 1910.

qui confinent de très près à la politique me semblent absolument stériles et pas du tout à leur place dans « la Tribune ». En principe, le spiritisme qui s'adresse à tons, doit se tenir en dehors des partis et ne s'inféoder à aucun. Si j'ai abordé la question sociale, c'était uniquement au point de vue philosophique, mais tout de suite la discussion glisse sur un terrain dangereux. Je crois qu'il serait prudent d'enrayer. »

C'était le bon sens même.
Mais voilà qu'à trois années d'intervalle, les mêmes désagréments se reproduisaient, désagréments non plus d'ordre politique, mais quand même agaçants au possible pour l'apôtre spirite.
Celui qui les provoquait et qui signait du pseudonyme Paul Nord, était un jeune écrivain spiritualiste, fils d'un ami de Léon Denis, tout frais émoulu des bancs de l'Université. Il avait du talent, de l'ardeur et de l'ambition. Le Maître avait été des premiers à éclairer sa route, à le guider dans la voie où il brûlait de s'engager. A cet effet, une correspondance assez active avait été échangée entre eux, le néophyte recueillant avec respect les conseils du grand aîné. Mais, rapidement, Paul Nord avait révélé son goût pour l'innovation. Il venait de soutenir brillamment, dans « l'Essor Moderne » une thèse assez ingénieuse dont il était le protagoniste et qu'il intitulait « l'Universalisme » quand son ardeur un peu hâtée le mit aux prises avec le philosophe spirite.
Déjà, dans ses commentaires sur la précédente conférence de Léon Denis[52], il l'avait houspillé un peu rudement. Il écrivait :

« Le fondement de la connaissance, ainsi que l'a dit Pythagore, il y a bel âge, c'est la loi des nombres que M. Léon Denis méconnaît entièrement. C'est le plan limité entre le relatif et l'absolu, entre le fini et l'infini. Tout est nombre et formule de nombres, même et surtout nos plus subtiles pensées et tout ce qui nous dépasse. L'avenir le prouvera. C'est la véritable langue universelle. C'est l'ultime substratum derrière lequel la matière cache l'esprit.
La valeur du spiritisme, des sciences psychiques réside précisément dans leur nuance positive ».

Léon Denis était donc formellement accusé de présenter le positivisme sous un jour inexact.
Qu'était-ce que l'Universalisme on Panmonisme ? Laissons la parole à l'auteur ?

« Il y a des vérités communes à plusieurs doctrines, comme il y a des synthèses partielles. Mais il n'y a qu'une vérité centrale universaliste comme il n'y a qu'une synthèse intégrale. Une synthèse, même spiritualiste, n'est pas la synthèse universaliste qui réconcilie les matérialismes et les spiritualismes dans l'unité de la vérité ».

L'entreprise, on le voit, ne manquait pas d'audace. Disons qu'elle était prématurée. Il est souhaitable qu'une telle synthèse s'établisse, mais il faut le temps à tout. Léon Denis pensait, avec quelque raison, que nous étions loin encore du jour de la science intégrale. Mais la jeunesse s'accommode difficilement de cette attente forcée, elle veut brûler les étapes, croyant arriver plus vite au but.
Dès 1'année 1906, dans un article intitulé « La Jeunesse à Léon Denis », Paul Nord adjurait le Maître de dégager lui-même cette vérité fondamentale entrevue en groupant toutes les vérités partielles, en cherchant avec lui «un terrain d'entente entre matérialistes et spiritualistes ».
Léon Denis avait répondu en faisant les plus expresses réserves. Unité de substance, soit, mais « quand à déduire de ces faits que la force s'intelligente à un moment donné de son évolution, c'est là encore, disait-il, une pure hypothèse. Pour nous, il y a entre l'être et le non être une différence d'essence ».
Mais voici que Paul Nord, s'autorisant de certains passages du dernier ouvrage, *Le Problème*

[52] La mission du XXème siècle.

de l'Etre et de la Destinée, prétendait, de gré ou de force, enrôler le Maître sous la bannière du Panmonisme. A court d'arguments, il tentait de persuader l'écrivain spirite que, lui, Léon Denis, évoluait sans s'en douter de plus en plus vers « l'universalisme » et qu'en définitive, nul n'était plus universaliste que lui.

« Qu'importe donc, écrivait-il, que Léon Denis ne s'avoue pas universaliste, si ses idées le sont devenues ».

On voit que Paul Nord n'y allait pas de main morte.
Dans une lettre datée du 5 avril 1911, parue le mois suivant, Léon Denis protestait de la façon la plus formelle contre cet enrôlement forcé.

« Universaliste est, à mes yeux, un terme assez vague, nébuleux et qui n'engage à rien de précis, sinon à la tolérance, à la bienveillance. Si j'ai fait de l'universalisme, — disait-il, non sans humour — c'est à la, façon dont M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir. »

Au numéro suivant, en juin, toujours dans la *Revue Spirite*, il complétait ses observations :

« Lorsqu'en 1906, écrivait-il, j'encourageai Paul Nord dans ses premiers essais, je ne pensais guère que cinq années après, il me classerait d'office parmi ses « disciples ».
Le jeune écrivain ne peut rencontrer nulle part les mots : univers, universel et autres similaires sans croire aussitôt y reconnaître sa propre effigie. »

Enfin la « mise au point » définitive parut dans le numéro de juillet :

« Les idées dont Paul Nord s'attribue si légèrement la paternité étaient déjà exposées dans la 1ere édition de mon *Après la Mort*, en 1891. Or, quel âge le fougueux écrivain avait-il à cette époque ? Quatre ou cinq ans environ ! Dès lors, que penser de ses allégations ? Le lecteur appréciera.
Il précisait : « dans le chap. XVI de cette édition Matière et force ; principe unique des choses, p. 185, on peut lire : la science de l'avenir explorera ces profondeurs et y rencontrera la solution des problèmes formidables de l'unité de substance et des forces directrices de l'Univers. — Et plus loin : on peut affirmer que tout dans la matière converge vers cette unité… L'étude des phénomènes matériels, comme une chaîne infinie, d'anneau en anneau, nous conduit à la conception d'une substance unique, éthérée, universelle, etc., etc. Le chapitre entier n'est que le développement de cette idée. »

Et il continuait ainsi à citer les pages et passages nombreux du même ouvrage et de son nouveau livre qui était en cours de publication, où la même conception était exposée, sans aucune équivoque possible.
Un peu agacé par une polémique qui avait trop duré, il tranchait, cette fois, en termes catégoriques :

« Désormais, annonçait-il, je ne répondrai plus aux divagations de Paul Nord, ayant un meilleur emploi de mon temps. »

Au surplus, la direction de la Revue informait qu'elle était décidée à mettre un terme, dans ses pages, aux préoccupations trop visibles de tel correspondant, tenté de mettre en avant ses idées et préférences personnelles, sans tenir le moindre compte de celles de ses lecteurs. Résolution sage que Léon Denis, sans nul doute, fut le premier à approuver, pensant qu'à défaut d'universalisme, le spiritisme est assez grand pour se suffire à lui-même.

La grande Enigme

Peu de temps après, paraissait son dernier né «La Grande Enigme ; Dieu et l'Univers, suivi de la loi circulaire, les âges de la vie ; la mission du xxe siècle.»

« Depuis Lucrèce, que d'ambitieux se proposent de libérer nos âmes de la tyrannie des préjugés et de l'angoisse atavique du Ténare ! Ceux-ci préconisèrent les ivresses métaphysiques et ceux-là la sonorité des formules incantatoires. M. Léon Denis a sa recette. Elle est efficace et antique. C'est la bonté, c'est l'amour.
On pourrait sourire de cette métaphysique passionnée si la vie de M. Léon Denis n'offrait elle-même l'illustration la plus éclatante de cette chaleureuse et stoïcienne doctrine. Parmi les Pascal inquiets que hante l'insoluble solution de la Grande Enigme, M. Léon Denis a, toute la ferveur hautaine d'un Bossuet et la persuasion doucement obstinée d'un Fénelon ».

C'est dans ces termes que M. J.-J. Brousson présentait l'ouvrage dans *le Matin* du 14 juillet 1911.
Recette antique, certes et bien faite pour provoquer le sourire des sceptiques, mais comme cela importait peu à notre bon philosophe.

« Dieu et l'Univers... Où et comment ai-je songé à écrire ce livre ?
C'était un soir d'hiver, un soir de promenade sur la côte azurée de Provence. Le soleil se couchait sur la mer paisible, les rayons d'or, glissant sur la vague endormie allumaient des teintes ardentes sur le sommet des roches et des promontoires, tandis que le mince croissant lunaire montait dans le ciel sans nuages. Un grand silence se faisait, enveloppant toutes choses.
Et la voix me dit : « publie un livre que nous t'inspirerons, un petit livre qui résume tout ce que l'âme humaine doit connaître pour s'orienter dans sa voie ; publie un livre qui démontre à tous que la vie humaine n'est pas une chose vaine dont on puisse user avec légèreté, mais une lutte pour la conquête du ciel, une oeuvre haute et grave d'édification, de perfectionnement, une oeuvre que régissent des lois augustes et équitables au-dessus desquelles plane l'éternelle Justice tempérée par l'Amour [53]».

Sur cette trame, s'enchaînent les chapitres de ce livre qui est un hymne d'adoration à l'Eternel.
Dieu - l'Univers - le Livre de la nature. Y-a-t-il un but, y a-t-il une loi dans l'Univers ?
Si l'intelligence est en l'homme, elle doit se retrouver dans cet univers dont il fait partie intégrante. Qui donc gouverne les mondes si ce n'est la suprême intelligence, Dieu ? Où trouver ailleurs la source des trois éléments : substance, force, intelligence dont l'union constitue la vie universelle ?
Autant de questions que l'auteur va tenter de résoudre.
Mais on ne démontre pas l'existence de Dieu comme un théorème de géométrie : on la conçoit. Quelle est la conception de Léon Denis ?

« Dieu est manifesté par l'univers qui est sa représentation sensible, mais ne se confond pas avec lui. De même qu'en nous l'unité consciente, le moi persiste au milieu des modifications incessantes de la matière corporelle, ainsi au milieu des transformations de l'univers et de l'incessant renouvellement de ses parties, subsiste l'Etre immuable qui est l'âme, la conscience, le moi qui l'anime, lui communique le mouvement et la vie[54]. »

Ce n'est donc pas dans les temples bâtis par les hommes qu'il faut chercher Dieu, mais dans la nature qui est son temple éternel, et par delà la nature visible, dans l'univers prodigieux que nous révèle l'esprit à mesure qu'il gagne en force et en élévation.

---

[53] *Au lecteur*, p. 2.
[54] *La Grande Enigme*, p. 18.

Cet univers, Léon Denis nous en montre l'unité substantielle à la démonstration de quoi tendent les plus récentes hypothèses de la science.
Dans cet univers dont le centre vivant est Dieu, nous nous trouvons « dans le rapport étroit qui relie la cause à l'effet ».

« L'Esprit universel se manifeste dans la nature, et l'homme est sur terre la plus haute expression de la nature. La preuve, c'est que de plus en plus, il la domine et l'asservit à ses fins.
Issues de Dieu, toutes les âmes sont soeurs. De la paternité de Dieu découle la fraternité humaine.
En ce sens s'explique la parole que l'apôtre prête au Christ : « vous êtes tous des Dieux [55]».

Et l'écrivain développe avec sa chaleur accoutumée le thème si beau, de la solidarité, de la communion universelle.
Puis ce sont les harmonies de l'espace qui lui font sentir Dieu. C'est « par la musique, langue divine » qu'avec Pythagore, il prête l'oreille aux célestes concerts.
Il cite l'exemple de Beethoven s'essayant à reproduire, dans un état de ravissement inouï, cette musique divine qui l'enivrait et le transportait.

« Tout nous parle de Dieu, le visible et l'invisible. L'intelligence le discerne, la raison et la conscience le proclament. »

Mais l'homme est surtout capable d'amour et ce qui le caractérise, c'est le sentiment, émané du coeur.

« Le sentiment est un privilège de l'âme. Il y a en nous comme un retrait intime, comme une source profonde d'où peuvent jaillir des flots de vie, d'amour, de vertu, de lumière ».

C'est à cette source qu'il faut puiser pour concevoir l'Etre suprême.
L'expérimentation psychique enfin, lorsqu'elle est bien conduite, nous mène à Dieu, mais il faut prendre garde à l'esprit d'orgueil. « Dès que l'idée de Dieu s'affaiblit dans une âme, la notion du moi grandit aussitôt ». D'où la nécessité de l'humilité, l'efficacité de la prière.
Les hommes modernes ne veulent ni Dieu ni Maître.

« Qu'ils prennent garde, dit-il, que se vérifie trop tôt la parole de Voltaire : « L'athéisme et le fanatisme sont les deux pôles d'un monde de confusion et d'horreur ».

Il n'y a pas d'idéal sans Dieu, puisque Dieu est la perfection réalisée.
Et l'auteur reprend une de ses idées familières. Cette action de Dieu, niée par tant d'hommes, lui la voit se manifester d'une façon permanente dans l'Histoire. On peut suivre à travers les temps — fresque grandiose, — cette poussée de l'humanité vers le bien, vers le mieux, malgré les défaillances, les reculs inévitables, fruits de ses errements, de son état d'infériorité.

« Ce qui démontre, de façon éclatante, l'intervention de Dieu dans l'Histoire, c'est l'apparition, aux temps voulus, aux heures solennelles, de ces grands missionnaires qui viennent tendre la main aux hommes et les remettre dans la voie perdue, en leur enseignant la loi morale, l'amour de leurs semblables, en leur donnant le gland exemple du sacrifice de soi pour la cause de tous...
En vain se dressent autour d'eux les gibets, les échafauds. Les bûchers s'allument. Ils vont le front haut, l'âme sereine. Quel est donc le secret de leur force ? Qui donc les pousse ainsi en

[55] *Solidarité, communion universelle,* p 38.

avant, si ce n'est la main de Dieu[56].
La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée à la nature. Dans les spectacles sublimes du ciel étoilé, de la Mer, de la Forêt, de la Montagne, l'auteur reconnaît le sceau divin, il déchiffre le mot de l'énigme, il entend la suprême leçon que le Créateur donne à la créature : aimer. Il découvre le secret de la véritable poésie de la vie, faite de la résonance intime en nos pensées, en nos sentiments, de l'harmonie suprême du Cosmos.
Alors son chant devient un hymne, un hosanna éperdu, une élévation sereine. Son coeur déborde de joie et de son âme jaillit spontanément la prière, qui n'est point un balbutiement mécanique, mais vraiment une projection de l'être vers Dieu, sa source et sa fin.
La troisième partie a trait à la loi circulaire, aux palingénésies et à la mission du xxe siècle. Une synthèse doctrinale et pratique sous forme de questionnaire, un catéchisme spirite en quelque sorte, que précédaient des notes complémentaires très captivantes, terminaient ce bon et beau livre, vraiment inspiré, où la pensée du Maître, sans cesser d'être ferme sur sa base, atteint sans effort à la poésie la plus riche et la plus intense.
Le Journal des Débats rendait compte de l'ouvrage, en ces termes :

« Dans ce livre d'une rare élévation d'âme et de sentiments, M. Léon Denis propose une noble et séduisante explication de la destinée humaine. C'est un esprit plein de hautes aspirations qu'il exprime avec éloquence. Sa doctrine largement spiritualiste est exposée avec beaucoup de poésie. Nous ne discuterons pas sa thèse. Il nous suffit de signaler un livre généreux, élevé et sincère ».
« Il faut se contenter de répéter ce que nous avons proclamé à chaque page lue : rien de plus vrai ! rien de plus beau ! rien de meilleur ! »

Cette appréciation flatteuse du Colonel Collet résume admirablement l'impression que recueille tout lecteur de bonne foi en méditant ces pages.

Les brochures de défense

Le succès considérable obtenu par la brochure de début : *Pourquoi la vie*, avait engagé son auteur à continuer la propagande sous cette forme éminement pratique et peu coûteuse pour le lecteur. Le titre éveille la curiosité ; la modicité du prix engage à faire d'emblée l'achat d'une semblable publication.
La Grande Enigme fut donc suivi d'une mince plaquette à couverture rose d'une trentaine de pages, contenant la « Réponse d'un vieux spirite à un Docteur ès-Lettres de Lyon ».
Une offensive de grand style était menée contre « l'hérésie nouvelle » par le clergé catholique. Au moyen du prêche, de la conférence, d'écrits dans les feuilles bien pensantes, on essayait d'atteindre par tous les moyens la doctrine gênante et honnie.
Une diatribe violente venant d'être publiée à Lyon contre le spiritisme ; la riposte ne se fit pas attendre.
Le vieux spirite, on le devine, était Léon Denis.
Ces poussées de mauvaise humeur, par cela même qu'elles se manifestaient sur divers points simultanément, ne semblaient pas spontanées.

« On dirait qu'un mot d'ordre a été donné et que certains ont reçu ou se sont arrogés la mission de travestir l'opinion et la conscience publique à notre sujet. Sa brochure (au D^r^ ès Lettres), alerte et facile à lire, a le tort — disait le vieux spirite—de n'être qu'une compilation éclectique et hâtive, composée des morceaux découpés çà et là dans des revues ou des brochures plus ou moins sérieuses, et eu outre agrémentées d'histoires saugrenues que l'on dirait copiées dans les almanachs de colporteurs ou dans les faits divers de journaux facétieux. »

[56] *Action de Dieu dans le monde*, p. 419.

On essayait, à cette époque, d'atteindre le spiritisme par le ridicule. Le factum était contre signé du Cardinal-archevêque de Lyon.
Il pouvait se résumer ainsi : Satan est l'âme du spiritisme et tous les spirites ont le diable au corps, — thème connu.
Léon Denis n'avait pas de peine à établir l'inanité de ces dires ; il publiait, en regard, le Credo spirite qui n'est pas si loin du Credo de l'Eglise qu'elle ne veut l'avouer.
Suivant pas à pas les assertions de son adversaire, le « Vieux spirite » faisait justice de ses affirmations gratuites, de ses erreurs voulues. Celui-ci prétendait démontrer que les phénomènes du spiritisme n'ont aucune cause naturelle ou scientifique. L'Eglise, depuis lors, a fait des concessions. Les témoignages du monde savant, à cette date, s'inscrivaient déjà avec force contre une telle manière de voir. Le Docteur ès-lettres ayant cité un texte de St-Thomas d'Aquin, Léon Denis s'en faisait un solide argument.

« Quand les morts apparaissent — dit le Docteur angélique, ce sont leur simulacre, leur fantôme mis en mouvement par des esprits ou formés dans la pensée du voyant ».

Mais toute la doctrine spirite est contenue dans ces quelques mots. Et il mettait son contradicteur en posture assez piteuse en lui opposant ce passage typique de Mgr Chollet, évêque de Verdun, écrivant dans *Le Contribution de l'occultisme à l'anthropologie :*

« Nous pensons qu'il ne faut pas admettre facilement l'action des démons dans les faits d'occultisme et que si cette action s'y exerce, elle ne le fait que très rarement ».

Et finement, le vieux spirite ajoutait :

« La vérité est que d'excellents catholiques, dans toutes les classes de la société, sont spirites. On rencontre nombre de prêtres, de religieux qui étudient cette science, assistent à des réunions et témoignent hautement de leur sympathie pour la doctrine. »

Et il citait des prélats illustres : le Cardinal Brossais St-Marc, le Cardinal Perraud, Lacordaire, le père Didon, qui s'intéressaient à cette croyance et se livraient au spiritualisme expérimental.
Et il concluait ainsi, après avoir démontré que les livres sacrés, les écrits des Pères de l'Eglise, la vie des saints relèvent du spiritisme pur :

« Les théologiens futurs seront bien aise de recourir à nos découvertes pour étayer le spiritualisme croulant des Eglises et réfuter les doctrines matérialistes ; c'est dans notre arsenal qu'ils puiseront les éléments d'un nouveau « rien » théologique au xxe siècle.
Sans doute, une catholique ignorant, routinier et timoré n'acceptera pas cela ; mais un chrétien instruit, averti, prédisposé par sa culture intellectuelle et morale aux révélations de l'invisible et de ses lois, loin de voir dans le spiritisme un ennemi de sa croyance, y trouvera le complément rationnel et nécessaire de sa foi, l'obséquium rationabile, dont parle saint Paul [57]. »

Il ajoutait ces lignes courageuses et qui situent une fois pour toutes, la doctrine kardéciste.

« Les religions à leur déclin s'inquiètent ; elles redoutent que le spiritisme cherche à les supplanter ; les princes de l'Eglise se troublent. C'est à tort. Nous ne songeons nullement à fonder un nouvel Evangile, persuadés que celui de Jésus nous suffit. Nous sommes une science et une foi.

[57] *Le Spiritisme et ses détracteurs catholiques*, p 21 et 22.

Comme foi, nous appartenons au christianisme, non pas, il est vrai, à ce christianisme défiguré, rétréci rapetissé par le fanatisme, la bigoterie des coeurs aigris et des petites âmes, mais bien à la religion de Jésus, ce11e qui adore, qui prie en esprit et en vérité[58]. »

L'année suivante, la campagne reprenait sournoise et tendancieuse. L'assaut était mené par certains journaux de Paris et de province. On n'essayait rien moins que de faire passer les spirites pour des malfaiteurs publics.
Un fonctionnaire s'étant suicidé à Laval, on accusa les groupes kardécistes de cette ville d'avoir détraqué le malheureux, alors qu'il s'agissait d'une disgrâce de carrière qu'il n'avait pu surmonter.

« De ce que dans sa bibliothèque on a trouvé un ou deux volumes spirites, on en conclut que c'étaient précisément ces lectures qui l'avaient conduit au suicide. Voilà la logique, voilà l'équité de nos adversaires, écrivait Léon Denis. Il faut ajouter en effet que le suicidé n'avait jamais fréquenté aucun groupe spirite. »

Le mot d'ordre était parti de Lyon d'abord, puis de Nancy. Mgr Turinaz venait de publier sa « note »

« Une grande partie des doctrines du spiritisme sont opposées à la foi, proférait-il ; quelques-unes sont formellement condamnées par l'Église ; toutes sont dangereuses ».

L'accusation était nette. II ne s'agissait plus, comme précédemment, d'une dispute de principes.
L'Evêque de Nancy précisait, dans sa « note » « que les pratiques du spiritisme troublent l'imagination, frappent les esprits, exaltent la sensibilité nerveuse, et produisent une surexcitation déplorable qui mène parfois à la folie ».
Le vieux spirite, à nouveau, engagea le fer, mais, cette fois-ci, le duel devait être plus ardent.

« L'Eglise fera bien d'y retarder à deux fois avant de lancer ses anathèmes contre d'honnêtes gens, bons et loyaux ouvriers de la vérité, qui cherchent seulement à apporter leur modeste contribution à l'édifice intellectuel de l'avenir.
Mgr Turinaz ne nous apprend rien, ripostait-il. Les dangers de l'expérimentation ont été signalés dans les principaux ouvrages du Kardécisme.
Mais, ajoutait-il, nous pourrions citer plus d'un cas de folie religieuse, d'hystérie mystique qui ont causé de retentissants scandales... Quand il y a quelques années, une dévote, une habituée de la confession et de la communion assassina, dans des conditions effroyables de lucidité et de préméditation, le savant et pieux abbé de Broglie, l'une des gloires du clergé de France, nous est-il venu à l'idée, nous spirites, d'exploiter contre l'Eglise un pareil forfait ?
Et sagement il ajoutait :
Nous savons que l'homme abuse de tout ici-bas, même des choses les plus sacrées. Le spiritisme a ses fraudeurs et ses exaltés, conne la science a ses charlatans, comme la religion a ses imposteurs. »

L'éminent prélat faisait, en plus, allusion dans sa « note », aux supercheries de certains médiums :

« Nous avons été les premiers à les démasquer solennellement, répondait le vieux spirite, au risque de contredire certains admirateurs aveugles et de mécontenter mes meilleurs amis : Amiens Plato, sed magis arnica veritas ! »
Un grand nombre des effets du spiritisme, qui paraissent merveilleux, ont été naturellement expliqués et beaucoup le seront encore, était-il dit dans le message de l'Evêque.

---

[58] *Le spiritisme et ses détracteurs*, p 26 et 27.

Nous l'espérons bien, répondait le vieux spirite, nous n'avons pas, comme l'Eglise, la prétention de maintenir éternellement la notion du mystère et du miracle. »

Mais vous niez l'Enfer ?

« Non, nous ne le nions pas, nous l'expliquons... Où donc est notre erreur ? En cette notion des réparations dans l'Au-delà, ne nous rencontrons-nous pas avec les deux plus grands génies catholiques : le Dante et St-Thomas d'Aquin ?
Quant à la notion de l'enfer, tel que l'enseignent les catéchismes, nous la repoussons comme enfantine, ridicule, odieuse. »

Et Léon Denis citait une page sinistre empruntée au livre de M. Albert Denis sur « Les procès de sorcellerie, à Toul, aux XVIe et XVIIe siècle » :

« Nous pourrions multiplier ces citations lamentables — disait-il. Voilà ce que l'Eglise a produit dans le monde avec sa théologie du Diable et son dogme de l'Enfer... Celui du Dante, avec ses passions tragiques et ses supplices grandioses est une conception sublime : mais l'Enfer ridicule que l'Eglise inventa ne fut qu'un Sabbat obscène et idiot. »
Et la névrose satanique régna sur le monde jusqu'à la Révolution. N'est-ce pas à cause d'elle que fut brûlée Jeanne d'Arc, plus tard réhabilitée puis canonisée, rachats tardifs et combien insuffisants de ce crime sans nom. »

Il terminait sa défense par ces lignes qu'un certain nombre de prêtres, qu'il rappelait à plus de mesure et à plus d'humilité ne lui ont jamais pardonné.

« Tout s'expie en ce monde et dans l'autre ; rien ne saurait empêcher la Justice immanente de suivre son cours. L'Histoire est féconde en retours instructifs et sévères et la persécution qui sévit actuellement contre l'Eglise catholique dans le monde n'est après tout que la revanche du Passé. La haine est ordinairement la récolte habituelle de ceux qui n'ont pas semé l'amour[59]. »

L'Au-delà et la survivance de l'Etre

Consécutivement une autre brochure fut mise dans le commerce, celle-ci non plus de défense, mais d'études, sous le titre : *l'au-delà et la survivance de l'Etre.* C'était une nouvelle contribution au spiritualisme expérimental, une annexe aux deux gros ouvrages précédemment publiés : *Dans l'Invisible*, et *le Problème de l'Etre.*
Une à une, les objections de la Science officielle y étaient réfutées au moyen de nouveaux témoignages qui venaient d'être enregistrés un peu partout en Europe et en Amérique.
Enrichi de faits neufs et pour la plupart inédits, ce petit volume de soixante-quatre pages, écrit dans un style clair, rapide, entraînant, présentait au lecteur, en un raccourci suggestif, un tableau exact de la question de la survie.
Le temps n'a point épuisé son succès.

Congrès de Genève

En 1913, c'est la Société d'Etudes psychiques de Genève qui assuma la charge d'organiser le deuxième congrès spirite universel. Il s'ouvrit le 10 mai, sous la présidence de M. Ch. Piguet qui partageait cette fonction avec Léon Denis et Gabriel Delanne.
La tâche ardue de secrétaire général était dévolue à l'actif et dévoué M. Pauchard, dont le

[59] Voir pour ces citations, la brochure : *Le spiritisme et ses détracteurs*, 1912

dévouement à la cause est connu de tous. MM. Peebles, de Los Angelès, partageait les titres de président et de présidente d'honneur avec M. L. Gardy, de Genève, et la vénérable Mme Rosen-Dufaure.
Ch. Piquet y présentait Léon Denis en ces termes d'une concision flatteuse :

« Aujourd'hui, au moment de l'inauguration de ce congrès, c'est un véritable bonheur pour moi de pouvoir saluer M. Léon Denis comme président du Congrès pour la présente séance. M. Denis, je n'ai pas besoin de faire son éloge ou de vous parler de lui. Ses livres, ses généreuses pensées et toute sa vie parlent pour lui ».

Sitôt faite la présentation des délégations, le président de séance prenait la parole pour définir la situation du spiritisme.
II établissait que la science et la philosophie tout d'abord irréductibles quant à l'hypothèse spirite, entraient peu à peu dans la voie des concessions. Mais il notait les grandes difficultés résultant des exigences de certains savants.

« La Science prétend que les phénomènes doivent se renouveler à volonté. Or, nous sommes là en présence de volontés libres, indépendantes, d'êtres qui interviennent s'ils le veulent ou s'ils le peuvent dans des conditions déterminées. Mais tous les savants qui ont abordé cette étude sans parti pris, sans idée préconçue, sans préjugé, ont abouti à des conclusions conformes au spiritisme. »

Il citait à ce sujet, O. Lodge dont on commentait, à cette époque, le beau livre sur la Survivance ; il enregistrait avec plaisir la thèse bergsonienne de l'intuition, à laquelle se rattache tout un ensemble de facultés médianimiques. L'influence des idées spiritistes, ajoutait-il, se fait également sentir dans les arts et la littérature, mais c'est surtout dans le domaine moral et social que la révélation nouvelle poursuit sa marche et pénètre au coeur du peuple.

« Le grand mérite du spiritisme, c'est aussi d'avoir donné plus de prix à la vie, d'avoir montré en elle l'instrument indispensable de notre élévation, de notre progression, de notre grandeur future. Ah ! oui, la vie nous offre parfois des heures pénibles, des heures cruelles, pénibles par les tâches qu'elle noua impose, cruelles par les déchirements qu'elle nous cause, les épreuves qu'elle nous fait subir. Mais la vie est l'instrument qui nous permet de mettre en oeuvre toutes ces forces dont je vous ai parlé tout à l'heure et qui nous élèveront de la condition la plus misérable à la situation la plus élevée, la plus glorieuse, la plus heureuse.
Et voilà ce que le spiritisme a fait. Il a fait de la vie une chose sacrée en montrant son but noble et généreux, son but sublime.
C'est donc par la voie morale que le spiritisme triomphe autant que par l'expérimentation scientifique mais les progrès sont lents. Il est nécessaire de s'armer de patience.
Il a fallu quatre cent ans à la pensée du Christ pour percer la croûte épaisse du matérialisme et du paganisme romain. Il a fallu cinq cents ans à la vie de Jeanne d'Arc pour sortir de l'ombre accumulée sur sa mémoire et montrer au jour tous les grands exemples, tous les nobles enseignements dont cette vie admirable est pleine. Il faudra peut-être aussi longtemps au spiritisme pour se répande, s'épanouir, porter tous ses fruits.
Mais ces temps viendront, concluait-il, avec force, en saluant la grandeur future de l'oeuvre de régénération entreprise. »

L'ordre du jour de la séance d'ouverture avait pour objet l'étude et la discussion « du rôle du spiritisme dans l'évolution religieuse de l'humanité ». Question épineuse et sans doute prématurée.
Le dernier orateur inscrit, M. Philippe, avocat à la Cour d'appel de Paris, venait de démontrer avec talent que le spiritisme ne saurait être une religion, quand M. Albin Valabrègue lui

objecta que son point de vue personnel ne pouvait,à lui seul,engager tous les spirites.
Léon Denis intervint à son tour.
Après avoir esquissé le problème de l'origine des religions, puis retracé à grands traits leur histoire, étudié en particulier les phénomènes capitaux du Christianisme, il concluait :

« Le spiritisme seul peut établir le rapport entre la science et la religion ; le spiritisme, seul, peut être le trait d'union entre les croyances et la science. Et par quel procédé ? En fournissant à l'humanité une vraie philosophie, une notion philosophique exacte et positive de la nature de l'être, de son avenir et de la notion de l'au-delà, par les faits, ce qu'aucune religion ne peut faire actuellement, et par ce procédé, il dissipe cette angoisse terrible qui pèse sur l'esprit humain, l'angoisse de l'avenir, l'angoisse de la vie après la mort que les religions ne peuvent guérir. »

Le lendemain, une controverse assez âpre mettait aux prises Paul Pillault, « du Fraterniste » et Gabriel Delanne au sujet de « l'école des médiums ». Celui-ci préconisait l'étude de moyens méthodiques, scientifiques pour former les sujets. Pillault invoquait la bonne psychose.
Un tel débat devait ramener infailliblement les tenants du déterminisme et ceux du libre-arbitre aux discussions accoutumées sur ce brûlant sujet.
Intervenant après G. Delanne, entre Pillault et Béziat, Léon Denis exprimait brièvement sa manière de voir sur ce passionnant problème, avec prudence et mesure, mais de la façon ferme que l'on connaît.
Gabriel Delanne avait demandé que l'on expliquât le mot psychose, qui est familier aux spiritualistes fraternistes, et il venait de réfuter non sans éloquence, la thèse du déterminisme selon P. Pillault.

« Eh ! bien, mon opinion à moi disait le Maître, et je dois avoir une opinion comme les autres, c'est que l'homme est libre dans la mesure où il veut l'être et où il travaille à le devenir toujours davantage en s'affranchissant des fausses suggestions, des influences matérielles, de toutes les passions, des erreurs et de l'ignorance. L'homme est libre par naissance et par nature et aucun sophisme ne détruira jamais sa liberté, parce que la liberté est la dignité de sa vie, de sa valeur morale et de son avenir, car si nous ne sommes pas libres, comment pourrons-nous jamais comprendre l'avenir ? Nous n'en aurons même pas l'idée et pas le pouvoir.
Si le spiritisme a élargi l'infini les horizons de la vie, s'il a mis en relief les forces cachées de l'être, s'il nous a appris à les mettre en action, moi, je dis que ce n'est pas pour nous réduire à un rôle passif, ce n'est pas pour nous courber sous des influences opprimantes, c'est pour nous apprendre à conquérir nous même une liberté toujours plus grande, une situation toujours plus haute, un rôle et des missions toujours plus nobles et plus généreuses. »

Jean Béziat avait ensuite répondu, avec cette dialectique directe et ce tour humoristique qui lui étaient particuliers, en définissant la psychose « l'influence du monde de l'occulte au sein duquel nous baignons comme un poisson dans l'eau, l'influence de ce monde occulte agissant, pesant sur le troupeau humain incarné ».

« Dans l'état actuel des choses, avait-il ajouté, je sens personnellement que je suis plus assujetti que libéré ; je sens que je suis encore tellement près de cette misère universelle qui m'enveloppe et encore si loin de ce Dieu de perfection et de cet absolu, que le tout petit grain de liberté que j'ai ne me permet pas, ni de ne pas mourir, ni de ne pas naître ».

Bien entendu, cette joûte brillante ne devait convaincre personne et les partisans de l'une et l'autre thèse restèrent sur leurs positions respectives.
Au banquet, qui réunit les congressistes dans la salle communale de Plainpalais, le 11 au soir, le Maître s'éleva aux plus hauts degrés de l'éloquence. Saluant l'hospitalière Genève « cité splendide » et « grand foyer intellectuel européen », il se reportait avec complaisance, par la

pensée, aux deux conférences qu'il avait faites, en 1893, dans l'amphithéâtre de l'Université bondé d'auditeurs.
Evoquant les grandes ombres des précurseurs et des premiers pionniers de la cause, il adjurait la génération à venir de la soutenir et de la défendre de toute son énergie.

« Un jour viendra où nous descendrons dans nos tombes, où nous comparaîtrons devant ce redoutable tribunal de la conscience, dégagée des ombres terrestres et devant laquelle défileront tous nos actes, toutes nos paroles, toutes nos pensées.
Alors et avant cela même, je l'espère, vous entrerez dans la grande bataille humaine, dans la mêlée gigantesque des idées, dans la grande vie du spiritisme et vous poursuivrez votre tâche, celle de faire connaître aux hommes leurs destinées.
Oh ! sachez bien alors que votre rôle sera le plus grand et le plus beau qui puisse échoir à un homme, en ce monde. Serviteurs, défenseurs de la vérité, non, sachez-le, il n'est rien de plus grand, et pour l'acquérir, pour le mériter, il n'est pas de douleur, pas d'amertumes, pas de déchirements que vous ne deviez affronter et subir. Et si la raillerie, les sarcasmes, la haine pleuvent sur vous, rappelez-vous alors de tous ceux qui, dans le passé, ont souffert et sont morts pour le bien, pour la vérité, pour la justice ».

Nous avons voulu citer tout entière cette belle page inspirée, ardente, pénétrée de la foi la plus pure et du courage le plus haut, parce que tout le coeur de « l'apôtre » est en elle.
Le 10 mai, au soir, son ami, le commandant Darget, de Tours, avait obtenu, lui aussi, un franc succès en développant, devant une salle comble, sa conférence sur les « Rayons V » et les photographies d'esprits. Léon Denis s'en était sincèrement réjoui de même qu'il applaudissait, le 12, son autre bon ami, le pasteur Bénezech, de Montauban, dans sa belle conférence sur «les phénomènes psychiques ».
Le 1er juin 1913, Léon Denis, devant les membres de la Société d'Etudes psychiques, reprenait son magistral exposé de la question spirite au Congrès et recueillait, avant de revenir en France, les hommages de gratitude les plus chaleureux et les plus touchants de la part de ses amis Genevois.

Epreuves et déceptions

Nous avons dit précédemment que le discours du 19 juin 1910, sur le XXe siècle, à Paris, salle des Agriculteurs, marquait la fin de sa carrière de conférencier. Ce n'est pas tout à fait exact parce que, de Genève, il se rendit à Marseille, en séance privée, puis de là, à Challes en Savoie, où il prit la parole à l'hôtel du Château devant une assistance plus ou moins cosmopolite, à la demande de quelques amis spirites. Cette fois-ci, c'était la retraite définitive. Du moins le croyait-il. Au commencement d'août, il rentrait à Tours, heureux de retrouver le calme de sa vie laborieuse, après un déplacement qui avait duré trois mois. Mais il ne devait pas y recouvrer la tranquillité qu'il espérait. Des jalousies plus ou moins masquées, des rancunes plus ou moins contenues, se faisaient jour par instants. Il en souffrait en silence.
Mais son silence ne suffisait pas à amener la détente souhaitée. Ce que voyant, il se décida à prendre la décision qui s'imposait.
Il écrivit le 28 novembre, à Gabriel Delanne :

« Les dissentiments qui se sont élevés entre nous, au sujet de Miller, et que je croyais apaisés, viennent de se réveiller avec une intensité nouvelle.
J'ai été, de la part de plusieurs membres du Conseil d'administration de la Société Française d'Etude des Phénomènes Psychiques, l'objet d'attaques violentes injurieuses même, en différents journaux spirites et antispirites.
Aucun désaveu ne s'étant produit, il en résulte que ma situation à la tête de la Société est devenue impossible.

Je vous prie donc de faire rayer mon nom comme président d'honneur.
Cette résolution étant définitive et *irrévocable,* vous voudrez bien la communiquer au Conseil d'Administration.
C'est avec un profond regret que je me sépare d'hommes, de frères, avec lesquels j'ai combattu longtemps pour une cause chère ; mais ma dignité, mon honneur sont en jeu, et en telle matière la moindre hésitation serait une faiblesse.
J'espère que cette décision n'altérera en rien les sentiments d'amitié qui nous unissent et sous l'empire desquels nous avons travaillé et nous travaillerons encore au progrès du Spiritisme dans le Monde. Dans cette pensée, je vous serre cordialement les mains. »

Gabriel Delanne, véritablement peiné, lui répondit aussitôt que rien ne justifiait une telle rupture, que des divergences de vues, à propos d'un médium, ne pouvaient les séparer, et que la seule attaque dont il eût eu connaissance, parue dans *l'Echo du merveilleux,* avait été désavouée par son auteur dans le numéro suivant.

« Quoi qu'il arrive, lui disait-il en terminant, je n'en resterai pas moins votre ami et vous pouvez être assuré que n'importe quelle différence d'opinion ne saurait altérer les sentiments affectueux qui nous unissent. »

Les deux grands champions de la cause, un instant séparés, le devaient pas cesser de s'estimer et de continuer parallèlement leur belle et noble tâche.

*
**

Cependant la vue, chez Léon Denis, s'affaiblissait de jour en jour. C'était son gros souci. L'opération de la cataracte, subie deux années auparavant, n'avait amené aucune amélioration. Les médecins, les guérisseurs consultés ne lui avaient procuré aucun soulagement. Il supportait cette épreuve, qu'il voyait s'avancer d'une marche implacable, depuis sa jeunesse, avec calme et résignation. Mais comme il devait en souffrir ! Non seulement la lumière diurne le blessait — la lumière qu'il avait tant célébrée — mais voici qu'il devait abandonner l'outil qui lui restait : sa plume. Sans doute, des secrétaires occasionnels le suppléaient dans cet office, mais on juge de la complication d'un travail auquel venait souvent s'ajouter la difficulté de revoir et corriger les éditions nouvelles.
Grâce à sa puissance de travail, à son goût de l'ordre, à sa mémoire incomparable, if venait à bout de sa besogne sans que ses amis et nombreux correspondants eussent à en souffrir.
Depuis la mort de la maman Denis, une servante tenait son petit ménage. Il n'avait d'autre exigence que le respect absolu de ses nombreuses notes manuscrites qu'il rangeait lui-même avec sa précaution ordinaire, précaution méticuleuse, mais nécessaire.
A cause de cette manie qui était une qualité, la duchesse de Pomar ne l'avait-elle pas dénommé « l'homme aux petits papiers. »
Sa vieille amie, Mme Forget, veuve depuis quelques années, veillait, en lui faisant sa visite quotidienne, à ce que son régime fût à peu près respecté.
Les fenêtres de son appartement de la rue de l'Alma donnaient sur le charmant jardin public des Prébendes d'Oé. Dans la belle saison, toute la douceur tourangelle reste de l'aube au crépuscule, suspendue entre les cimes des hautes frondaisons et comme retenue dans le miroir changeant de ses bassins où rament les cygnes. Des troupes d'enfants s'y ébattent tout le jour mêlant leurs cris aux piaillements des moineaux. Une grande paix y règne aux heures propices à la méditation.
Quelques années auparavant, on avait pu voir Léon Denis conduire à la promenade, parmi les allées feuillues, son vieil ami et voisin spiritualiste, Valentin Tournier, qui était aveugle.

Celui-ci s'était fixé à Tours pour être plus près de l'ardent propagandiste de la doctrine qu'il servait lui-même, par la plume, non sans talent. Tous deux s'entretenaient familièrement de politique, surtout de philosophie, souvent rejoints par Constant Hennio, l'excellent traducteur en vers français de la Mireille de Mistral.

C'était surtout en automne, à la fin des vacances, lorsque les tournées laissaient quelque répit à l'infatigable conférencier. Alors, le jardin déployait toute sa magnificence. « Il doit faire bien bon à Tours, lui écrivait un fervent ami de la ville. Que je regrette ces belles et calmes journées d'octobre, ces couchers de soleil mélancoliques et doux qui sont l'image d'une vie calme et pieuse qui s'éteint par degrés ! C'est la saison, cher Maître, que vous préférez, je le sais, parce qu'elle est en harmonie avec votre sublime et doux évangile d'espérance et d'immortalité ».

Et voilà qu'à son tour comme pour Valentin Tournier qui l'avait laissé en chemin, la symphonie des couleurs ne pouvait plus l'émouvoir et le ravir comme autrefois. Presque entièrement fermé au monde des apparences, son regard ne pouvait plus guère se tourner que sur le spectacle prodigieux de la vie intérieure aux clartés moins blessantes et s'ouvrant sur des horizons aux profondeurs infinies.

C'est au début de l'année suivante, après le gros travail qu'il s'était imposé pour préparer une édition nouvelle du « Problème de l'Etre », qu'il tomba assez gravement malade. Il avait pris froid et une pneumonie s'était déclarée. Le traitement énergique de son médecin le remit sur pied assez vite. Depuis son lointain malaise intestinal, c'était la première atteinte sérieuse qui l'obligeait à interrompre ses occupations.

Les séances du groupe de la rue du Rempart avaient pris fin en l'année 1909. Nous avons lieu de supposer que les événements touchant l'affaire Miller n'y étaient pas étrangers. Toutefois, les réunions avaient continué, en comité intime, chez Mme Forget. *L'Esprit bleu* et *Jérôme* s'y communiquaient régulièrement. Le père spirituel et le fils en cheveux blancs y échangeaient leurs vues sur les affaires extérieures qui prenaient une tournure assez inquiétante. L'orage montait du foyer balkanique et devenait de plus en plus menaçant. L'Allemagne n'avait pas caché son dessein de prendre la France comme otage, en cas de conflit. La guerre était imminente. *Jérôme* le jugeait ainsi alors que toute la France, à l'exception de quelques citoyens avertis, respirait le chloroforme, s'endormait dans une quiétude grosse de péril.

V - LA VIEILLESSE

Le monde invisible et la guerre

Lorsqu'en juillet 1914, des bruits alarmants vinrent assombrir les coeurs, lorsque le 3 août fut affiché l'ordre de mobilisation, Léon Denis en ressentit une poignante affliction. Lui qui avait vu la précédente guerre et compris la cause de nos désastres, lui qui savait que l'Allemagne était à nouveau prête et qui devinait les lacunes de notre impréparation, comment eût-il gardé beaucoup d'illusions sur l'issue de l'effroyable aventure ? Mais il était loin de penser que la lutte serait aussi longue et aussi monstrueuse.
A ce moment, ses dispositions étaient prises pour se rendre aux eaux de Challes. Il y emmenait Mme Forget durement affectée elle aussi, par le désarroi général. C'est donc de Savoie que leur parvinrent les premières nouvelles de la guerre, l'écho des batailles du début, puis, après Charleroi, celui du splendide redressement de la Marne.
Le péril paraissant momentanément écarté, ils revinrent à Tours. C'est alors qu'ils prirent la résolution de vivre ensemble afin de faire économie de logement et de main d'oeuvre. Leurs moyens d'existence étant des plus modestes, il fallait prévoir, au milieu de tels événements, une augmentation rapide du coût de la vie. L'année suivante, au cours de l'été, Léon Denis quittait donc son appartement de la rue de l'Alma pour aller s'installer, avec sa vieille amie, dans un local plus vaste et plus confortable, au n° 19 de la Place des Arts, où l'un après l'autre ils devaient achever leur vie.
Léon Denis avait vu la plupart de ses familiers partir pour le front.

« Courage, leur disait-il, faites votre devoir. Quant à moi, c'est maintenant trop tard pour vous suivre et je le regrette. »

A soixante-huit ans et infirme, Léon Denis ne peut servir, mais il est quand même à son poste. Il suit, par la pensée, l'effort gigantesque des armées qui plient sous l'avalanche teutonne. Il écrit, mois par mois, des articles ardents et frémissants où bat son coeur de patriote et d'apôtre[60].

« Ce ne sont plus des milliers, ce sont des millions d'hommes qui se heurtent dans un choc formidable, dans une lutte telle que le monde n'en a jamais vue de semblable. »

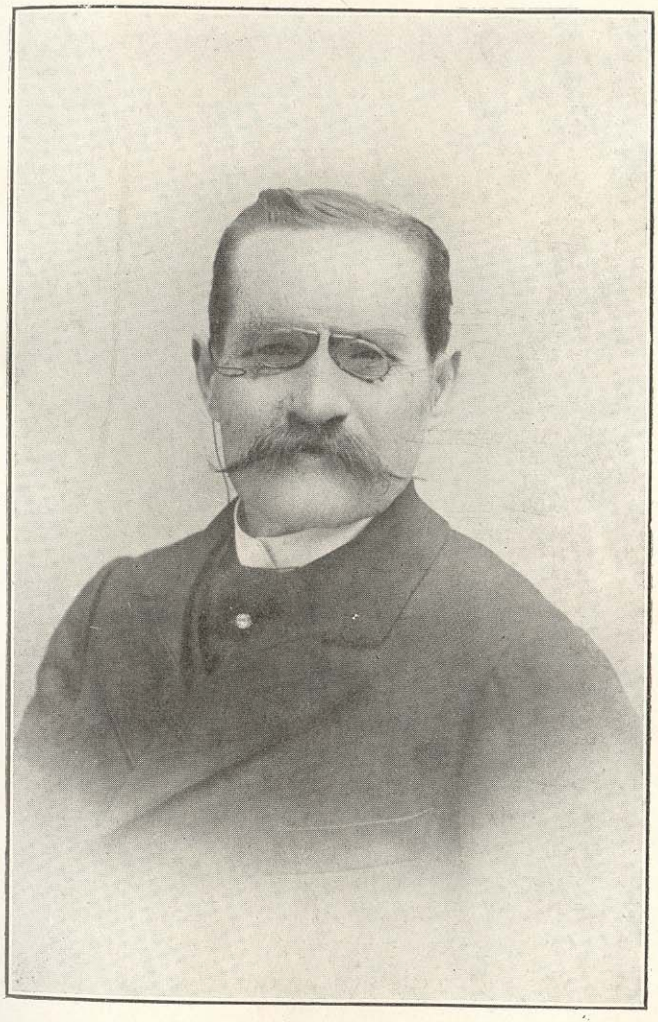
Et nous payons de suite la rançon terrible de l'insouciance, de l'appétit de bien-être, de l'indiscipline, de l'affaissement du sentiment national.

« On ne croyait plus à la guerre et l'on cherchait à réduire le plus possible les charges et les crédits militaires. La loi de trois ans avait été l'objet de longues et pénibles discussions et à peine votée, on songeait à en atténuer les effets ! Certains sous-officiers me déclaraient qu'au lieu de combattre, ils jetteraient leur sabre et leur revolver. Les officiers d'un régiment du Midi se plaignaient devant moi du manque de patriotisme de leurs hommes. »

En vain, évoquait-on devant eux les faits glorieux de notre histoire, les sentiments les plus nobles, l'indifférence narquoise était leur seule réponse.

---

[60] Ces articles paraissaient dans la *Revue Spirite*, dans la *Revue suisse des Sciences Psychiques*, dans *l'Echo fidèle d'un demi-siècle.*



LÉON DENIS à l'âge de 50 ans

« La guerre éclate et soudain un revirement complet se produit dans les âmes. La mobilisation s'effectue avec rapidité, gravité et précision. On part avec le sentiment des grands devoirs à accomplir, avec la résolution d'aller jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort[61]. »

C'est que la France s'est reprise. On la croyait en pleine décadence. Ce n'était vrai que superficiellement. C'est elle, au contraire, qui allait représenter « la force morale de la coalition » reprendre et défendre, contre un adversaire fourbe, criminel, déloyal, la cause imprescriptible de la justice, de la vérité, de la liberté des peuples[62]. »

[61] *Le Monde Invisible et la guerre*, p. 63,64.
[62] Ibid, p. 64.

Le front s'est stabilisé dès le mois de janvier 1915. On ne combat plus à découvert : c'est le camouflage, la guerre sournoise, rampante, souterraine. Mais la maladie, les intempéries exercent autant de ravages que le canon.

« Que de sang et de larmes ! Combien de jeunes héros sont tombés ! Combien de dépouilles humaines gisent déjà sous la terre ». Le vieux patriote lorrain se demande si la France ne va pas perdre à jamais sa force et sa vie.

Au cours de cette année de lutte opiniâtre marquée par les attaques partielles, les avances, les reculs inhérents à la guerre de position, Léon Denis obtint le concours inespéré d'une secrétaire des plus averties et des plus dévouées : Mademoiselle C Ch.. Un fervent spirite de sa connaissance, M. Rossignon, refoulé par l'invasion, était venu également se réfugier en Touraine. La guerre opérait de ces rapprochements imprévus. Léon Denis s'occupait alors de la révision d'une édition nouvelle de « Jeanne d'Arc médium ». Quelques mois plus tard, Mlle Claire Baumard remplaçait, dans ses fonctions, Mle Ch.... obligée de quitter Tours. La nouvelle venue devait remplir cet office avec une ponctualité, une fidélité, un dévouement exemplaires jusqu'à la mort du Maître.
Des amis de longue date, M. et Mme C... commençaient de fréquenter assidûment l'appartement de la Place des Arts. M. G. C... était le fils d'un ancien compagnon d'armes de Léon Denis. Frappé de cécité dans sa jeunesse, il s'était voué, par délassement, à l'étude de la musique et aux belles-lettres. II venait de se découvrir des dons de médiumnité : il recevait des messages par l'écriture automatique. S'en étant ouvert devant son vieil ami, celui-ci l'avait mis aussitôt en contact avec Madame Forget. Malgré son grand âge, la bonne dame avait conservé sa faculté. Grâce à elle, le nouveau médium se développa rapidement.
Cependant, la guerre exerce ses ravages. *Jérôme* apporte régulièrement ses messages au petit groupe, renseigne «son fils » sur les événements, l'éclaire et le rassure. *Jehanne de Domrémy* est à l'oeuvre sur le front.

« Dans l'angoisse qui l'étreint, la France tourne ses pensées vers elle, invoqua son secours. On lui demande encore une fois de sauver la Patrie envahie. »

Elle est accourue, la guerrière sublime, du sein des espaces radieux ; elle console les combattants dans leurs misères, elle adoucit les douleurs de leurs proches.

« Elle fait plus, à la tête d'une année invisible, elle agit sur le front de bataille, communiquant à nos soldats la flamme sacrée qui l'embrase, les entraînant au combat, à la victoire. »

Ainsi, au temps d'Homère, les dieux menaient la bataille où s'affrontaient Grecs et Troyens. Le vieux Maître est plein de confiance puisqu'il sait qu'au-dessus des armées alliées plane l'archange protecteur. Est-elle seule à veiller sur nos légions ? Mais non ; des conseils de grands esprits s'assemblent au-dessus des lignes ; ils sont tous là autour d'elle « les héros des luttes d'autrefois », « les libérateurs de la Patrie ». Oui, le vieux Maître est plus tranquille depuis qu'il est sûr que *Jehanne* nous protège pour la réalisation du bien, l'accomplissement de la justice éternelle.

« Les fils de la France, prophétise t-il, écriront avec leur sang les pages les plus glorieuses de notre Histoire. »

S'il ne combat pas sur la ligne de feu, l'ancien mobile de 1870, comme il sait adjurer, magnifier, les combattants ! Parmi les « bourrages de crânes » accoutumés... quels beaux accents virils !

« Veillez et luttez. Vous combattez pour ce qu'il y a de plus sacré en ce monde, pour ce principe de liberté que Dieu a placé dans l'homme et que lui-même, respecte, la liberté de penser et d'agir sans avoir de compte à rendre à 1' étranger... Vous combattez pour conserver le patrimoine que nous ont légué les siècles... Vous défendez le foyer familial où vous aimez à reposer votre esprit et votre coeur, le berceau de vos enfants et les tombes de vos pères. Soldats, vous avez grandi du côté de la terre. Maintenant, il faut grandir du côté du ciel ; il faut élever vos pensées vers Dieu, source de toute force et de toute vie[63]. »

Le 25 août 1917, la mort de sa vieille amie, de son cher médium, qui avait remplacé sa mère auprès de lui, le laissa terriblement isolé dans la ville anxieuse, bondée de troupes en partance et de soldats blessés.
Quel vide autour de lui, dans ces vastes chambres où ne s'entendait plus le pas menu de la vieille dame, « son trottinement de souris ».

*
**

La guerre se traînait avec des alternatives de confiance et d'angoisse. Verdun avait sonné le ralliement de l'énergie française et l'Allemagne ne possédait plus l'initiative de la manoeuvre. Malheureusement, un vent de pessimisme était passé sur plusieurs points du territoire. L'armée, un instant, en avait respiré le souffle délétère, mais elle s'était rapidement reprise, avec Pétain. Dans l'anxiété grandissante, on allait vers le dénouement. Le Kaiser voulait, une dernière fois, tenter la trouée avant l'entrée dans la bataille des gros contingents américains. Ludendorff et Foch étaient aux prises.
Comme tous les bons Français, Léon Denis n'avait jamais désespéré. Attristé par son deuil récent, la confiance ne l'abandonnait pas en ces conjonctures terribles.

« Spirites, élevons nos âmes à la hauteur des maux qui menacent la Patrie et l'humanité. C'est dans les temps d'épreuves que se réveillent les nobles vertus et les mâles courages... Restons inébranlables et confiants dans le succès final. Prions et sachons attendre l'heure de la justice divine... La grandeur de la cause, la perspective du but à atteindre nous aideront à tout supporter. Bientôt les nations, libérées du joug allemand entonneront le chant de délivrance : Sursum corda ![64]»

Les jugements qu'il portait en ces circonstances tragiques étaient singulièrement pénétrants. Il dégageait avec force les leçons de la guerre.

« A la rouge lueur des événements, écrivait-il, sont apparues toutes nos misères morales, la faiblesse des caractères, le dénuement des consciences, tout ce qui dans notre société était vain, artificiel, mensonger. Pour avoir faussé la vérité un peu partout, dans les transactions, dans l'enseignement, dans la politique, il nous a fallu, comme châtiment, subir le mensonge en ce qu'il a de plus odieux[65]. »

Il faisait allusion à la fourberie teutonne. Magnifiant l'exemple des soldats se sacrifiant pour assurer le salut commun, il écrivait ces lignes que pas un ancien combattant ne désavouerait aujourd'hui.

« Leur oeuvre comporte aussi une grande leçon morale ; à ce point de vue, ils entendent la poursuivre même après la guerre. C'est du moins ce qui ressort des lettres nombreuses et significatives reçues du front. Ils veulent qu'un grand souffle pur balaie l'atmosphère épaisse qui voile nos regards et nous

[63] *Le monde Invisible et la guerre,* p. 46.
[64] L*e monde invisible et la guerre,* p. 146
[65] L*e monde invisible et la guerre,* p. 102

cache les réalités redoutables. Ils rêvent d'un noble idéal, d'une société spiritualisée où la vie de l'âme trouvera son plein épanouissement... Ils ont compris que c'est pour avoir trop cherché la vie facile, la vie dorée par la fortune et les plaisirs que nous avons dû supporter les privations, la misère. Ils sentent enfin que cette vision, cette compréhension des choses supérieures doit pénétrer dans la pensée et la conscience de tous si nous voulons arrêter notre pays sur la pente fatale où il glisse[66].

A dix années d'intervalle, ces préoccupations se retrouvent tout entières dans les cahiers de revendications de la « France meurtrie », qui tenait récemment ses assises à Versailles, comme elles se retrouvent dans les résolutions de tous les bons Français.

« Les dangers, les privations, les épreuves supportées en commun ont rapproché les coeurs, effacé les distinctions entre les partis et les religions et rendu définitive l'union sacrée imposée par la nécessité dans les mauvais jours [67]. »

Ainsi prophétisait le Maître au milieu de la tourmente, soutenu par un invincible espoir dans les destinées de la Patrie. Le 12 novembre 1918, le vieux lorrain, à l'unisson des âmes françaises, chante un magnifique hosanna.

« Vers vous tous, vivants héroïques et morts glorieux qui avez combattu, lutté, souffert pour nous ; vers vous qui avez assuré le triomphe de la justice et de la liberté dans ce monde qui serait devenu inhabitable si la force brutale et le mensonge avait prévalu ; vers vous tous montent l'hymne de reconnaissance, le tribut d'admiration, les élans de gratitude de l'humanité entière[68]. »

Comment aurait-il douté d'eux ? Ne se souvenait-il pas des paroles de la Pucelle ? « Les hommes d'armes batailleront et Dieu donnera la victoire ». Comment n'aurait-il pas jusqu'au bout espéré ? Ses amis d'en-haut l'avaient, jour par jour, renseigné avec exactitude, mieux que ne pouvaient le faire les communiqués du G. Q. G. Ils n'avaient cessé de le rassurer sur l'issue de la guerre.

« Après la bataille de Charleroi, lorsque l'armée allemande s'avançait comme une marée montante et que les avant-gardes de sa cavalerie pénétraient déjà dans la banlieue parisienne, nos guides nous affirmaient qu'elle n'entrerait pas dans Paris.
Plus tard, devant Verdun, au montent où l'ennemi parvenait à la dernière ligne des forts de Souville et de Tavannes, ces mêmes guides nous assuraient qu'ils ne prendraient pas la cité lorraine. De même, aux heures les plus incertaines, avant que le sort des armes fut fixé, leurs prédictions touchant la victoire finale se sont réalisées[69]. »

C'était donc chez lui plus qu'un espoir ; c'était une certitude que la fin du conflit allait transformer en allégresse. Le cauchemar dissipé, l'espérance était encore permise.

*
**

Vers la fin de l'année 1916, M. Jean Meyer était venu trouver le Maître pour lui faire part de son intention d'acquérir la Revue Spirite qui depuis un an ne paraissait plus, par suite des difficultés financières accrues du fait de la guerre. La *Revue Scientifique et morale du Spiritisme* avait de même suspendu son tirage, de sorte que le mouvement des idées, dans ce domaine, se trouvait gravement compromis.

---

[66] L*e monde invisible et la guerre*, p. 103
[67] L*e monde invisible et la guerre*, p. 103
[68] L*e monde invisible et la guerre*, p. 221
[69] L*e monde invisible et la guerre*, p. 226

Léon Denis ne pouvait que féliciter et encourager M. Meyer pour une initiative si opportune. Grâce à l'énergie, à la fermeté de l'impulsion donnée par son nouveau directeur, la Revue Spirite reparaissait dès le mois de janvier suivant. Un laboratoire d'études métapsychiques était créé en même temps, celui-là même qui, transféré avenue Niel, allait devenir l'actuel «Institut Métapsychique International ».
Restait à organiser l'Union Spirite Française qui n'en était encore qu'à l'état embryonnaire. M. Jean Meyer pressentit tout d'abord Léon Denis pour la présidence, mais le vieux Maître ne pouvait, vu son âge, ses infirmités et son éloignement de Paris, assumer cette charge importante. Il en accepta la présidence d'honneur et donna à la jeune société l'appui de sa longue expérience et de sa haute autorité.
Ainsi, grâce à l'homme d'action qui se montrait au moment voulu, la délicate et difficile entreprise d'organisation du spiritisme français, que nul ne pouvait souhaiter plus ardemment que le Maître, se trouvait enfin réalisée.
La Revue Spirite trouva en lui un collaborateur d'une exemplaire fidélité. Jusqu'au dernier moment, menant de front sa volumineuse correspondance, la composition de ses ouvrages et la rédaction de ses articles, il y donna cette ample série de pages substantielles, d'un style volontairement dépouillé, mais si prenant dans sa simplicité sereine, et que ses lecteurs habituels attendaient chaque mois comme un bienfaisant viatique.
La propagande spirite avait donc repris son cours normal et il en éprouvait une vive satisfaction. Mais il ressentait d'autant plus sa solitude et son isolement qu'il se trouvait personnellement privé de tout rapport avec ses guides. Fort heureusement, une visite inopinée devait rétablir, entre eux et lui, la communication interrompue. Laissons-le nous dire dans quelles conditions :

« Après des années d'une cruelle privation, je vis un beau jour d'été, arriver deux dames parisiennes munies d'un mot de recommandation de M. Leymarie et qui venaient passer un mois de vacances en Touraine. Je ne les connaissais nullement.
Au cours d'une conversation, ayant parlé d'un ami aveugle qui obtint des communications écrites, ces dames exprimèrent le désir de le voir à l'oeuvre ; j'organisai une petite séance.
J'ignorais alors qu'une d'elles était médium, car elle ne m'en avait rien dit. Aussi ma surprise fut grande de la voir bientôt plongée dans la trance et d'entendre une voix forte annoncer la présence de mon guide, de l'Esprit puissant dont les sages conseils et la tendre sollicitude m'ont toujours dirigé, soutenu dans ma tâche de propagandiste.
Un entretien s'établit entre nous, et pendant près d'une heure, cet esprit m'exposa ses vues sur la situation du spiritisme, parlant de nos travaux communs dans le passé avec des détails, des particularités dont le médium ne pouvait absolument rien savoir. Tous ceux des assistants qui, autrefois, avaient pris part aux séances que j'ai décrites eu mon livre *Dans l'Invisible*, reconnurent Jérome de Prague, tandis que le sujet ignorait complètement tout ce qui est relatif à cet Esprit éminent. »

Après un instant de repos, durant cette même séance, Mme Forget était venue à son tour s'incorporer expliquant, du ton enjoué qui la caractérisait, qu'ayant vu combien son ami souffrait d'être privé de tout rapport avec l'au-delà, elle avait cherché et fini par découvrir un médium et lui suggérer l'idée de venir à Tours voir le Maître.

« Or, ajoutait celui-ci, ces dames parisiennes croyaient bien, en venant chez moi, réaliser leurs propres intentions ; ce qui démontre une fois de plus que les humains cèdent, plus souvent qu'ils ne le croient généralement, à l'influence des Esprits[70]. »

[70] *Voir Esprits et Médiums*, p. 60

*
**

Le Monde Invisible et la Guerre parut en 1919. C'était l'ensemble des articles publiés au cours des hostilités.
A part les journaux et revues spiritualistes, l'ouvrage ne fut pas très remarqué. Seul l'Eclair en fit un compte-rendu des plus élogieux.
Le Monde Invisible et la Guerre ! Tous les miracles sont possibles, mémo celui de la Marne, pour ceux qui ont longuement médité sur ces choses et qui perçoivent quelques vagues échos du monde spirituel ; mais pour la grande foule des hommes, ces notions sont vides de sens. Un tel livre ne pouvait donc attirer l'attention ni des combattants rescapés de la ligne du feu et n'ayant plus qu'un désir, remonter à la vie libre, à la joie, ni « des embusqués » habitués aux plus plates jouissances. Léon Denis préconisait le retour immédiat à la vie intérieure quand les ivresses menteuses reprenaient tout leur empire. Il ne pouvait être compris.

« Je ne prétends prendre parti dans aucune discussion religieuse - disait l'auteur de l'article - je tiens seulement à montrer qu'en dehors des charlatans du merveilleux, un vaste cerveau, s'appuyant sur les expériences de la science moderne, nous conduit vers les sommets de la plus pure morale, entraînant à sa suite des fidèles de toutes les confessions, et je voudrais que les sceptiques et les ironistes, avant de sourire ou de hausser les épaules, lisent en toute sincérité et méditent les livres de ce grand auteur ».

Jugement sensé qui s'opposait avec force aux piètres critiques qui se faisaient jour dans d'autres feuilles : « Conception consolante, mais que ne soutient pas le plus petit commencement de preuve » ; « l'absence d'esprit critique, souvent même la naïveté de ce livre, sont déconcertantes » y lisait-on. Ne sont-ce pas ces réflexions qui sont déconcertantes ? Combien nous préférons cette constatation simple et loyale : « On ne lit pas Léon Denis, on dévore ses ouvrages ; il faut ensuite y revenir pour pouvoir méditer et apprécier leur beauté morale et philosophique et la grandeur des idées qui y sont exprimées. Son dernier livre ne fait pas exception à la règle ». Il faut en effet le relire à distance des événements pour en saisir la haute portée. Il y là des pages d'un sens profond, d'une élévation sublime, qu'il convient de mettre au premier rang dans l'oeuvre du Maître et qui resteront.

La religion de l'avenir

A la fin de la Guerre, Léon Denis avait reçu, à Tours, la visite de Mme Ella Wilcox, poétesse et romancière américaine, d'un certain renom, qui traduisait, en anglais, *« Le Problème de l'Être et de la Destinée »*. Elle avait amené chez le Maître quelques amis yankees qui s'occupaient de spiritisme. Cela mettait un peu d'animation autour de lui. Un certain nombre de ses familiers avaient été tués ; d'autres, plus ou moins gravement blessés, étaient encore dispersés dans les formations sanitaires.
Dans le même temps fréquentait chez lui un jeune écrivain mobilisé en congé qu'Anatole France employait à la Béchellerie comme secrétaire. Tout en achevant *Le Petit Pierre*, M. Bergeret eut la curiosité de lire les livres de son voisin dont on lui avait parlé. On sait que l'occultisme ne laissait pas indifférent l'auteur de la *Rôtisserie de la Reine Pedauque*.
Leur examen superficiel n'entraîna point la conversion du subtil épicurien. « Il dogmatise », dit-il, avec un sourire dans sa barbe chenue, en rendant les bouquins.
La critique fut rapportée à Léon Denis qui, lui aussi, eut un sourire... un peu vexé. «Je dogmatise, riposta-t-il, et lui, il *renanise »*.
Rien ne rapprochait les deux écrivains. L'auteur de « *Jeanne d'Arc médium* » ne pardonnait pas, au fond, à l'historien romancier, certaines pages par trop irrévérencieuses sur la Pucelle.

A cette époque il donnait régulièrement, à la Revue Spirite, en même temps que Camille Flammarion, des articles profonds et substantiels, recommandant aux conférenciers de reprendre la propagande orale, de s'exercer à la parole, non pour briller, Mais parce que la parole est une force ; et il traçait lui-même, en vue de causeries populaires, le canevas des sujets à développer.
En 1920, il établissait le bilan moral de l'après-guerre dans une suite de pages pénétrantes.

« La jeunesse d'aujourd'hui, disait-il, sent monter en elle des forces inconnues ; elle a soif d'action méthodique et ordonnée, non d'action tumultueuse et révolutionnaire. Construire est désormais son idéal. A cette jeunesse qui aspire à créer un ordre nouveau, le spiritisme doit apparaître comme un moyen de rattacher l'homme du milieu transitoire de sa vie présente à l'ordre universel.
L'élite à laquelle je m'adresse, écrivait-il, est digne de porter un nom qu'elle saura glorifier et immortaliser un jour : ce nom, c'est celui de jeunesse idéaliste. »

L'année suivante, il continuait par une série d'articles imprégnés d'une poésie profonde et sereine, sur la « voix des choses » et préconisait le retour « à la nature ».
A cette époque, le vent soufflait contre le kardécisme. Le phénoménisme métapsychiste tendait au refoulement de la doctrine sur le plan philosophique pur. M. P. Heuzé menait grand bruit dans « l'Opinion », avec ses interviews et commentaires tendancieux. I1 affirmait prématurément, qu'au fur et à mesure que la métapsychie fera des progrès, le spiritisme perdra du terrain. Sa prophétie n'est pas encore réalisée.
Après la vigoureuse réponse de M. Jean Meyer dans la *Revue Spirite,* Léon Denis intervenait à son tour, en qualité de président d'honneur de l'Union Spirite Française, dans une lettre au *Matin*, où il départageait, avec une admirable netteté, le kardécisme et la métapsychie.
Au mois d'octobre de la même année, paraissait, dans la *Revue Contemporaine,* son opinion sur la religion de l'Avenir.

« La religion, écrivait il, pour être réellement vivante, pour exercer dans l'ordre social le grand rôle qui lui incombe : éducateur et moralisateur, doit être une haute et claire synthèse de tout ce que l'humanité a pu acquérir de connaissance sur l'univers et sur la vie ; sur le but élevé de l'existence et les destinées de l'âme. Cette connaissance se réalise par deux moyens ; la science, toute d'observation et d'expérience : c'est l'oeuvre humaine. Puis, la révélation, qui est l'oeuvre du monde invisible.
Il est indispensable que ces deux sources d'enseignement s'accordent dans les conclusions, et c'est en les adoptant que la religion devient vraiment efficace et répond aux besoins, aux aspirations d'une époque. »

C'est le spiritisme qui assurera la synthèse de la science et de la révélation. C'est par lui que seront formées les âmes, armées contre le mal et soumises à la loi du devoir et aux disciplines sociales, il n'y a de rénovation possible qu'à ce prix. C'est par lui que se dégageront les grandes lignes, les formes précises de cette religion de l'avenir qui s'ébauche et se prépare sur tant de points à l'heure actuelle ; religion de fraternité et d'amour annoncée il y a deux mille ans par le Christ et que les hommes n'ont pas encore su comprendre et réaliser.

*
**

En attendant, les attaques avaient repris, la campagne contre le spiritisme redoublait de violence.
Le P. Coubé dans ses tournées de prédication et dans la revue *l'Idéal* ; le P. Mainage, dans sa chaire, à la *Libre Parole* et à la *Revue des Jeunes ;* les cardinaux inquisiteurs du Saint-Office, à Rome, donnaient avec ensemble contre l'hérésie.

Que disait le P. Coubé dans ses sermons, le P. Mainage dans ses articles ? Rien de nouveau. Ils reconnaissaient la réalité des phénomènes spirites, mais ils s'accordaient à leur trouver une odeur de roussi.

« Les phénomènes spirites, écrivait l'éminent directeur de l'Université catholique, ont pour cause « un principe mauvais très attentif à employer les moyens d'aveugler les âmes et de les perdre[71]. »

A cette opinion, Léon Denis opposait Mgr Chollet, évêque de Verdun, lui-même ancien professeur de la Faculté catholique ; Mgr Benson, fils de l'archevêque de Cantorbéry, converti à la religion catholique, dont les écrits ne sont nullement opposés à ces vues ; le P. Lacordaire, le cardinal Bona, le Fénelon de l'Italie. Il remontait à St-Thomas d'Aquin, à St-Augustin, établissant aisément que les catholiques, sur ce point, étaient en complète contradiction.

« Le spiritisme, écrivait le P. Coubé poursuivant une idée fixe, est le culte de Satan. Il faudrait prouver d'abord que Satan a bien une existence réelle, ce qui n'est pas du tout démontré. »

« Ce vieux mythe emprunté au manichéisme est bien usagé, répondait le Maître ; il a trop longtemps servi pour être encore efficace et c'est là un terrain glissant pour l'Eglise.
Attribuer les phénomènes du spiritisme aux démons, c'est oublier les âmes du purgatoire, la communion des saints, la réversibilité des mérites, etc., c'est à dire tout ce qui résulte des pactes conclus avec les Entités de l'Espace. Les vrais théologiens ne peuvent méconnaître l'analogie frappante qui existe entre les phénomènes du spiritisme et ceux de la doctrine chrétienne. »

Il semble qu'on l'ait aujourd'hui compris, un peu tardivement.
L'écrivain spirite soulignait ensuite, avec force, combien l'attitude de l'Eglise contemporaine est contraire à sa propre doctrine et préjudiciable à ses intérêts et à ceux de la civilisation tout entière.
Pour introduire dans la vie individuelle et collective des éléments de discipline, la religion doit se mettre en harmonie avec les besoins intellectuels, avec les connaissances et les aspirations de l'époque.

« Or l'Eglise catholique, les Eglises chrétiennes ont commis l'erreur de croire que la communion spirituelle établie par le Christ entre elle et le monde invisible avait un caractère exclusif et temporaire, alors que cette communion est permanente et universelle. Il s'ensuit que la source d'où découlent abondamment les forces, les secours, les inspirations d'en haut s'est tarie pour elles. »

L'influx divin n'est plus venu féconder l'esprit de la catholicité ; le scepticisme, et l'athéisme ont tout submergé.
Dans cette même brochure, les contradictions de l'Eglise étaient soulignées avec une belle vigueur d'argumentation. Un important chapitre sur la réincarnation terminait cette incisive, éloquente et courageuse défense de la doctrine.
C'est dans la même année que fut publiée « Esprits et Médiums », brochure de propagande, celle-ci de soixante-dix pages, qui, comme « l'Au-delà et la Survivance de l'Etre » est une contribution au spiritualisme expérimental enrichie d'observations nouvelles et de conseils relatifs à la médiumnité.
L'année 1922 fut consacrée au Spiritisme dans l'Art, suite de gloses entourant les messages de l'*Esthète* et ceux de *Massenet,* pages empreintes d'un charme subtil dont la haute signification nous est résumée dans le commentaire final[72].

---

[71] Voir la brochure *Le Spiritisme et le Clergé catholique.* Editions de la B. P. S , 8, rue Copernic, Paris (16e).

[72] *Voir la Revue spirite,* p. 454

Ensuite, ce furent les belles études consacrées aux « forces radiantes ».

« La science des vibrations n'est pas seulement révélatrice de force et de beauté, expliquait le Maître. Non seulement elle révèle les secrets de la communion des âmes sur tous les plans, mais elle réserve à l'homme une initiation à la Vie. »

La vibration universelle raconte à l'humanité l'histoire des races, des mondes, car elle contient en elle toutes les formes du présent et du passé qui sont génératrices de celles de l'avenir.
Ensuite c'étaient les « causeries du *Géologue* » qui venaient fournir au Maître matière à des anticipations d'un prodigieux intérêt dont le sens n'échappait pas à certains hommes de science, d'esprit hardi, débarrassés des préjugés habituels.
Après les intéressantes communications de *Jules Ferry* et de *Paul Bert* relatives à l'enseignement populaire, c'est la question sociale, dans ses rapports avec le spiritisme, qui absorba l'attention de l'infatigable vieillard. L'année 1924 fut tout entière consacrée à cette étude dont les matériaux devaient fournir les éléments d'un nouvel ouvrage[73].
Ces articles renferment des vues singulièrement pénétrantes sur un système économique et politique qui tend à l'aménagement rationnel de la démocratie.
Le socialisme que préconise Léon Denis se confond avec celui de Jean Jaurès, tout pénétré d'idéalisme et d'un sentiment profondément humain.

« Quand le socialisme aura triomphé, disait celui-ci, les hommes comprendront mieux l'univers.
Car en voyant dans l'humanité le triomphe de la conscience et de l'esprit, ils sentiront bien vite que cet univers, dont l'humanité est sortie, ne peut pas être, dans son fond, brutal et aveugle, qu'il y a de l'esprit partout, de l'âme partout et que l'univers lui-même n'est qu'une immense aspiration vers l'ordre, la beauté, la liberté et la bonté ! »

Ainsi le socialisme préconisé par le grand tribun est mieux, dans l'ensemble, qu'un système réglementant les moyens de production et d'échange, c'est avant tout la réalisation d'une haute conception du droit et de la justice. C'est cette conception que l'humanité poursuit de civilisation en civilisation, sous l'influence plus ou moins clairement ressentie de cet idéal.

« L'univers est une grande société de forces et d'âmes qui, sollicitées entre le bien et le mal aspirent, du fond des contradictions et des misères, à la plénitude et à l'harmonie de la vie divine ».

Qui parle ainsi ? C'est Jaurès lui-même, souscrivant par avance aux conclusions du philosophe spirite.

Léon Denis et Conan Doyle

C'est au mois d'avril de la même année que parut *The Mystery of Joan of Arc*. C'était la traduction de *Jeanne d'Are médium,* par sir Arthur Conan Doyle.
Le célèbre auteur de *Sherlock Holmes,* grand admirateur de 1'oeuvre de Léon Denis, lui avait écrit, dès la fin des hostilités, pour lui demander l'autorisation de traduire sa *Jeanne d'Arc* qu'il saluait comme un livre splendide vraiment inspiré.

« Jeanne, lui mandait-il, est à la mode ici, pour le moment, et il parlait du succès remporté en Angleterre par la pièce de Bernard Shaw : *Saint Joan.* »

[73] Voir la *Revue Spirite* de la même année.

Léon Denis lui avait aussitôt répondu qu'une telle offre ne pouvait le laisser insensible. Une correspondance s'en était suivie des plus libres et des plus cordiales. Le vieux Maître envoyait à son nouvel ami de chaleureux messages auxquels sir Conan Doyle répondait, dans un français un peu hésitant, avec un humour tout britannique.

« Je vous salue, lui écrivait celui-ci, comme un vieux guerrier dans la bataille..., et aussi comme un grand écrivain français. »

Il lui envoyait des photographies, des documents métapsychiques. Un jour, Léon Denis recevait une carte où l'on voyait un instantané représentant le propagandiste anglais tête nue, s'exerçant à la marche sur un terrain uniforme et illimité, très probablement une plage. En-haut, la mention, écrite de sa main : *Le voyage de la vie !* Une autre fois, c'était le cliché si curieux pris par Mme Daene devant le cenotaphe des anciens combattants, à Londres, le 11 novembre 1923, cliché où, parmi des volutes fluidiques, apparaissent, en grand nombre et distinctement des visages parfaitement matérialisés de soldats morts à la guerre.
Le 23 septembre 1924, sir Conan Doyle faisait envoyer à son ami, par son secrétaire particulier, la photographie psychique du Dr Geley, qui avait été enregistrée au « British collège of Psychic Science », à 11 heures du matin, au cercle Crewe, document dont à l'époque ont fait état les publications spirites.
Pourtant, il y eut dissension entre l'auteur et le traducteur. Ce fut lorsque celui-ci voulut aborder la question rétribution. Il se heurta, de la part de son correspondant, à un refus formel. « C'est impossible que je retienne tous les profits, disait sir Conan Doyle. Acceptez, vous trouverez bonnes causes à aider ». Il lui fallut user d'autorité pour fléchir le bon Maître qui s'était donné comme règle de ne toucher aucun argent de son labeur d'écrivain.
The Mystery of Joan of Arc est un beau livre d'une présentation avenante, orné de sept illustrations, plus un frontispice, qui a eu en Angleterre et dans les pays de langue anglaise, un très honnête succès.
Sir Conan Doyle l'avait présenté lui-même au public en termes excellents.

« J'aime et j'admire tant son livre, disait-il de Léon Denis, que je désire vivement suivre le texte d'aussi près que possible. L'exposé de son sujet est si complet qu'il ne me reste plus rien à dire, si ce n'est que je suis tout à fait convaincu qu'immédiatement après le Christ, Jeanne d'Arc est, sur cette terre, l'être spirituel le plus élevé sur lequel nous avons des récits véridiques. On est enclin à s'agenouiller devant elle. »

Sir Oliver Lodge n'avait pas été moins élogieux. Venant de ses deux éminents confrères d'Outre-Manche, c'étaient là des appréciations qui ne pouvaient que réconforter l'auteur, encore si contesté chez nous, de ce livre admirable.

Le Congrès de 1925

L'époque où devait se tenir le troisième Congrès Spirite International approchait. M. Jean Meyer, qui en était le promoteur et l'organisateur, vint demander à Léon Denis d'en accepter la présidence.
Tout désignait le Maître pour un tel choix. Président d'honneur de l'Union Spirite Française ; membre d'honneur de la Fédération Spirite Internationale des Unions spirites de Catalogue et du Brésil ; ex-président d'honneur de la Société française des Etudes psychiques ; président effectif des récents congrès ; auteur universellement apprécié de tant de beaux ouvrages ; orateur partout religieusement écouté et de réputation intacte, personne ne pouvait lui dénier l'autorité si nécessaire en de tels débats. Mais son grand âge et ses infirmités n'allaient pas sans lui causer de sérieuses appréhensions.

Une amie l'ayant pressé d'accepter l'offre qui lui était faite, il avait regimbé fortement.

« Croit-elle que je vais présider des congrès jusqu'à perpétuité ? J'ai quatre-vingts ans... Des congrès, j'en ai assez présidé. Pour moi, c'est une affaire finie, et bien finie ».

Bien que riant, il disait cela avec une belle assurance ; il croyait ce qu'il disait. Pourtant, il fallut en démordre. *Jérôme* le pressait d'aller à Paris, et une telle sollicitation était pour lui un ordre. *Allan Kardec* l'y engageait également[74]. Ayant longtemps hésité, il finit par se rendre aux affectueuses exhortations de M. Jean Meyer.
Aidé, conseillé par ses grands amis, il se mit au travail avec entrain, étudiant les questions, méditant, préparant ses discours.
Depuis le début de la guerre, il n'avait quitté son appartement que pour de rares et courtes promenades en ville ; il n'aspirait qu'au repos, à sa tranquillité, à l'exercice quotidien de son labeur. Mais voici que peu à peu, en disciple obéissant, il prenait goût à ce travail et s'entraînait avec joie au nouvel effort que ses amis invisibles attendaient de lui. Pendant tout l'été, ils lui infusèrent leurs fluides bienfaisants. La veille du départ, il y eut une dernière séance médianimique des plus émouvantes. *Jérôme* vint s'entretenir une dernière fois avec son *fils* et Jeanne lui confirma sa mission et l'investit d'une force nouvelle.
Le lendemain, « l'apôtre » apparut à ses intimes, venus pour le saluer sur le quai de la gare, plein d'allant et d'entrain, positivement rajeuni.
Il devait trouver à Paris l'hospitalité la plus avertie et la plus affectueuse chez Mlle Ch... son ancienne secrétaire bénévole du temps de guerre, devenue propriétaire d'un hôtel important, à deux pas des grands boulevards.
Grâce à elle, il n'eut pas à changer son régime de vie, pas plus que ses habitudes de réclusion. Entouré de prévenances et d'attentions délicates par son aimable hôtesse, il put, dans l'intervalle des travaux du Congrès, s'isoler à son aise, goûter la quiétude et le repos nécessaires.
Du 6 au 13 septembre, pendant cette semaine laborieuse, Léon Denis assuma les devoirs de sa charge dans des conditions excellentes.
Ce congrès, qui réunissait les représentants de vingt-quatre nations, revêtit un intérêt capital. Une soixantaine de journaux rendirent compte de ses séances, presque avec impartialité. On y vit, côte à côte, unis fraternellement dans une communion parfaite d'idées et dans la même foi, le grand spirite kardéciste Léon Denis ; le célèbre écrivain anglais, Sir Arthur Conan Doyle ; l'organisateur et l'animateur du spiritisme français, M. Jean Meyer, et celui à qui incombait la charge écrasante de secrétaire général des travaux, l'actif et souriant M. Ripert, partout présent, partout à la hauteur de sa difficile mission.

« C'était un spectacle impressionnant, dit le Maître, que de voir défiler à la tribune des hommes de toutes races et de toutes couleurs. Tous venaient affirmer, en des langues diverses, la même foi en la survivance et dans l'évolution indéfinie de l'être, dans l'existence d'une cause suprême dont la pensée radiante anime l'univers. Des hommes éminents dans les sciences et dans les lettres tels que sir Oliver Lodge, sir Conan Doyle, le procureur général Maxwell, ont ajouté leurs adhésions formelles aux vibrants discours des orateurs. On sentait passer sur l'assistance le souffle inspirateur d'une foule invisible, et les voyants attestaient la présence de défunts illustres qui prenaient une part active à l'élaboration d'une grande oeuvre[75]. »

On se souvient des questions qui étaient mises à l'étude au cours des travaux.

---

[74] *Voir Le Génie Celtique et le Monde Invisible,* p. 180.

[75] *Le Génie Celtique. Le* Monde *Invisible,* p. 211.

« Le congrès aura pour but de mettre en lumière le caractère scientifique du spiritisme expérimental ainsi que la portée morale et sociale de la doctrine spirite dans le développement de la fraternité humaine. »

Léon Denis, pour sa part, en fixait les points essentiels avec un tact, une prudence, une fermeté parfaites. D'abord, il précisait en s'adressant à la délégation britannique, lors de la séance d'ouverture que spiritisme et spiritualisme ne sont que deux mots pour définir le même principe, la même doctrine, doctrine basée sur la science, sur la raison, foi d'un caractère universel se substituant à la foi spéciale des religions révélées.
Sous quel signe se présente cette foi nouvelle ?

« La première humanité a eu pour mère la nature ; la deuxième a eu pour mère la religion ; la troisième humanité aura pour mère la Lumière, la Lumière de l'Amour » prophétisait M. Albin Valabrègue, de son verbe ardent et coloré.
La foi spirite aboutit en effet à l'Amour, mais elle postule d'abord la connaissance de l'âme, de la destinée, de Dieu. Ce n'est pas seulement une foi, c'est un enseignement, c'est « un critérium qui défie la contradiction ».

Le spiritisme est donc avant tout basé sur l'expérimentation scientifique. Il part des effets pour remonter aux causes, suivant le mouvement inverse de la révélation religieuse.
Mais il y a lieu toutefois de distinguer l'expérimentation spirite de l'expérimentation métapsychiste. Les savants n'ont pas toujours été tendres pour les chercheurs et l'ont parfois pris de haut avec eux.
Autant que les métapsychistes, nous aimons la science, pour les immenses services qu'elle a rendus à l'humanité ; nous reconnaissons la nécessité du contrôle scientifique, mais nous différons dans son application.

« Nous n'avons pas toujours en à nous louer des métapsychistes, disait Léon Denis, surtout depuis le Congrès de Varsovie, et encore aujourd'hui, il n'est guère de sujet dans le domaine psychique, sur lequel nous soyons complètement d'accord. Néanmoins, nous faisons volontiers crédit à tous ces hommes de science dans l'espoir que leur intelligence et leur savoir les rapprocheront peu à peu du point de certitude où le spiritisme est arrivé depuis trois quarts de siècle. »

Sur quoi repose cette certitude ? Est-ce à dire que les spirites croient devoir se passer des méthodes nouvelles d'investigation basées sur l'observation ? En aucune façon.
Les métapsychistes ne voient que la matière ; les spirites s'inspirent avant tout des lois de l'esprit. Ces lois existent-elles ?
Léon Denis l'affirme sur la foi d'une expérimentation minutieuse et soutenue. Faisant la part des faits d'animisme nullement contestables, nullement contestés, il souligne avec force, dans son exposé[76], l'importance capitale de l'intervention spirite dans la plupart des phénomènes transcendantaux du psychisme.

« Pour tous ceux qui, faisant la part des nombreux cas d'animisme, étudient les phénomènes spirites avec impartialité et savent en dégager les lois, ces phénomènes sont causés par des entités indépendantes, par les esprits des défauts. On n'obtient rien de concluant sans l'assistance, le concours, la protection des invisibles. Ceux-ci appartiennent à tous les degrés de l'échelle évolutive et la valeur des phénomènes qui se produisent est en rapport direct avec leur puissance et leur élévation. »

Voilà ce que les métapsychistes n'arrivent pas à concevoir. Ils ne veulent pas suivre le fil

[76] Voir le Compte-rendu des travaux du Congrès.

d'Ariane nécessaire pour se reconnaître dans ce nouveau dédale.
C'est l'accord avec les forces radiantes émanant du foyer supérieur, c'est la communion complète avec les entités élevées qui nous aide à trouver ce fil merveilleux.
Or, que font les métapsychistes ? Ils recherchent les preuves positives de la survivance en s'attachant de préférence aux faits les plus matériels. Ce n'est pas que de telles expériences soient dénuées d'intérêt ; mais le danger serait moindre et les chances de succès plus grandes si les chercheurs consentaient à tenir compte de l'expérience spirite. Le danger vient justement de l'irruption fatale, dans le plan physique, des légions d'esprits légers, mystificateurs, insuffisamment évolués ou frappés de déchéance, qui ne manque jamais d'apporter un élément de trouble dans de telles recherches. Et ce sont les médiums qui en subissent les conséquences déprimantes.
Et le vieux Maître faisait entendre à tous des paroles de prudence et de haute sagesse.

« Sans doute, disait-il, il est bon d'ouvrir des routes pour pénétrer dans le monde occulte, mais prenons garde que ces mêmes routes servent à nous laisser envahir par les pires éléments du monde invisible. »

L'humanité ne porte-t-elle pas en elle assez de causes de souffrances, de déchirements, de conflits sans y ajouter encore la source d'autres maux ?
Une telle incompréhension est, en effet, grosse de conséquences, puisqu'elle risque de mettre en jeu des forces redoutables dont le contrôle nous échappe.
C'est en ceci qu'apparaît surtout la nécessité de « guides » sûrs pour nous conduire au milieu du dédale des phénomènes. Pour obtenir une telle protection, que faut-il ?

« Présenter des qualités spéciales : la sincérité, le désintéressement ; la recherche par-dessus tout d'un bon moral, d'un but d'instruction, d'élévation, de perfectionnement. Les « Esprits Guides » lisent en nous, et ils ne consentent à descendre sur notre planète inférieure, à supporter les fluides malsains qui enveloppent la terre que pour servir une cause noble et généreuse. »

Ici, la science confine à la religion. Les métapsychistes y viendront-ils ? Le Maître en garde l'espérance.

« Peut-être est-ce par eux que la science sera mise en possession du flambeau de l'idéal qui symbolise la foi supérieure. »

Et c'est cette science-là que le spiritisme appelle de tous ses voeux. Paroles sereines, plein d'un sens profond, dont chacune trouvait un écho dans la pensée de tous les assistants.
On sentait que Léon Denis était vraiment l'âme rayonnante de ce congrès international et que le *grand Initiateur,* à ses côtés, l'approuvait sans réserves.
C'était merveille de voir avec quel doigté, quelle aisance, quelle autorité, le vieil apôtre, quasi-aveugle, conduisait ces importants débats, remettant chacun à sa place, écartant les digressions, veillant à ce que l'ordre du jour fût intégralement respecté.
Un certain nombre de ses compagnons de lutte, dont le regretté Henri Sausse étaient là, heureux d'entendre une dernière fois la voix persuasive, ardente qui les avait autrefois entraînés, soutenus, réconfortés, dans la bataille des idées. Combien d'admiratrices, les unes en cheveux blancs, les autres éclatantes de jeunesse, exultaient de connaître enfin l'auteur des beaux livres qui leur avaient apporté la consolation et l'espérance. Les félicitations, les louanges, les marques les plus touchantes de respect et de vénération montaient irrésistiblement vers lui. Ces témoignages, où perçait la sincérité la plus grande, étaient sans doute doux à son cœur, mais dans sa modestie, il en éprouvait de la gêne. Un mot aimable, un sourire, une pression de mains, et vite, il se dérobait ; il avait hâte de retrouver le silence et la tranquillité de sa chambre d'hôtel.

C'est durant ce congrès que fut scellée définitivement l'amitié de Léon Denis et de sir Conan Doyle. Une grande sympathie était née entre eux de leur dévouement à la même cause. L'illustre écrivain britannique, nous l'avons dit, admirait sans réserve le caractère et le talent de l'auteur de *Jeanne d'Arc médium*, l'ouvrage qu'il avait voulu traduire, présenter lui-même à ses compatriotes. Et Léon Denis affectionnait le grand romancier anglais pour le beau courage qu'il apportait à répandre dans le monde, par l'écrit et par la parole, « la nouvelle révélation ».
Les deux hommes avaient l'un pour l'autre les plus grands égards. Le bon géant se penchait vers le vieillard presque aveugle, le conduisait avec une sollicitude touchante dans les méandres des couloirs de la salle des Sociétés Savantes, l'aidait à s'installer sur l'estrade.
Le bon Maître en était ravi.

« Conan Doyle, comment est-il ? Je le vois mal.
- Très grand, lui disions-nous. Il a une bonne tête ronde ; les yeux gris ; il porte les moustaches à la gauloise.
- Ce n'est pas un anglo-saxon. Voyez son nom : Conan, le chef, c'est un nom breton ». Et il était enchanté de l'excellent accueil, du beau succès que Paris faisait à l'illustre écrivain.

L'organisation de la *Maison des spirites*, de *l'Institut Métapsychique International*, l'avait littéralement émerveillé. C'était la réalisation de l'idée si longtemps caressée par les premiers champions de la cause, réalisation dépassant de loin l'espérance la plus hardie.
Une grande animation régnait alors, rue Copernic ; on achevait d'y préparer la remarquable exposition artistique qui devait retenir l'attention de tant de visiteurs. M. Pascal Fortuny, M. Hubert Forestier, le jeune et actif secrétaire particulier de M. Jean Meyer, secondés par Mmes Doche et Ducel faisaient, avec une charmante amabilité, les honneurs de la maison. Dans son discours de clôture, évoquant le précédent congrès de 1900, Léon Denis avait tenu à établir, entre les deux manifestations successives, un saisissant parallèle.

« Aujourd'hui, ce n'est plus dans une construction en planches que vous avez été reçus[77], c'est dans un hôtel magnifique, admirablement approprié à tous les besoins de la cause, avec des services multiples. C'est là une oeuvre complète et harmonique. Ce local que vous connaissez tous, est complété par un Institut qui possède tous les perfectionnements nécessaires à l'expérimentation. Tout cela est dû à M. Jean Meyer, auquel je suis heureux d'exprimer la gratitude du Congrès tout entier pour les sacrifices énormes qu'il a faits pour donner à notre oeuvre une figure digne d'elle, digne du respect et de la considération de tous. En outre, je tiens à rappeler la persévérance, la volonté tenace avec lesquelles, au milieu des difficultés sans nombre, M. Jean Meyer a su préparer ces grandes assises du spiritisme et eu assurer le succès. »

A cette même séance, M. Jean Meyer, vice président de la Fédération Spirite Internationale, remerciant les Congressistes, avait eu pour le vieux Maître d'affectueuses paroles qui avaient trouvé le chemin de son coeur :

« Le vénérable membre d'honneur de notre Fédération Spirite Internationale, président d'honneur de l'Union Spirite Française, M. Léon Denis, dont l'ouvre considérable a ranimé, dans tant de cœurs brisés, l'espérance, dont les enseignements inspirés ont fait renaître, chez bien des désespérés, l'espoir, puis la certitude d'une vie meilleure. M. Léon Denis, dis-je, n'a pas reculé, malgré son grand âge, devant les fatigues d'un voyage, pour apporter à notre assemblée l'honneur et le bonheur de sa présence ».

Rompant pour une fois avec ses habitudes, le Maître avait tenu à répondre à l'invitation de son

[77] Allusion au Congrès de 1900.

ami, conviant les congressistes, le mardi 8 septembre, rue Copernic. Ç'avait été une réunion des plus charmantes, où l'on voyait se coudoyer, dans une atmosphère vraiment fraternelle, des spirites venus des quatre coins du monde, où des grandes dames se mêlaient, très simplement, dans les groupes avec les plus modestes délégués.
A cette soirée, s'étaient fait applaudir des artistes réputés : Mlle Marie Charbonnel, de l'Opéra ; Mme Barjac, de la Comédie Française ; M. Léonce Detroyat, jeune lauréat du Conservatoire.
La veille du départ, un lunch d'adieu fut servi en l'honneur de Léon Denis, par les soins de son aimable hôtesse, dans les salons de l'hôtel. Seuls, les amis intimes y avaient été conviés. Mme et M. Meyer avaient tenu à venir saluer leur vieil ami et le remercier, avant son retour. Mlle C... de l'Opéra, une de ses plus fidèles admiratrices, avait chanté pour lui, de sa belle voix pathétique, quelques-uns des airs choisis de son répertoire. On avait porté de nombreux toasts à sa santé, au succès de la cause. Il était vraiment heureux.
I1 n'avait pas voulu, non plus, quitter Paris sans rompre le pain de l'amitié avec le pasteur Wautier d'Aygallier, professeur de théologie en Sorbonne.
Le lendemain, le vieux Maître reprenait la route de Tours, emportant de son voyage l'impression la meilleure et la plus réconfortante. Tout avait marché à souhait. De ce labeur partagé avec les spirites de toutes nations était née, vraiment une amitié génératrice de réconfort et d'espérance. La révélation nouvelle, visiblement, éveillait l'attention générale. La semaine qui venait de s'écouler n'avait, en vérité, rapporté que du contentement à l'apôtre spirite. Pas la moindre trace de fatigue.

« J'ai été puissamment aidé, répétait-il. Mes amis invisibles m'ont soutenu. Comment douter de l'efficacité de tels secours ! »

Le retour se fit sans encombre. Sa bonne hôtesse parisienne, Mlle Ch..., avait voulu le reconduire elle-même, dans sa propre voiture, à la gare d'Orsay. Quatre heures après, ses amis tourangeaux venus l'attendre à l'arrivée étaient tout ébahis et heureux au possible de le voir revenir en si belle forme et visiblement satisfait de celle ultime randonnée.

Le Génie Celtique et le Monde Invisible

Comme il n'avait pas eu l'occasion de tout dire au Congrès, Léon Denis reprit immédiatement sa collaboration à la *Revue Spirite* pour donner aux expérimentateurs les conseils les plus avertis et les plus judicieux en matière de médiumnité.
Dès le mois suivant, il revenait à une autre idée chère entre toutes et qu'il avait caressée, avec un soin tout particulier, dès ses débuts dans la propagande. Cette série d'articles sur le « Celtisme », parus dans la Revue d'Allan Kardec, sont d'un intérêt capital puisque le *grand Initiateur* lui-même, y collabora.
Certain passage d'un message médianimique annonçait l'ouvrage qui était alors en gestation dans la pensée du Maître.

« Nous touchons à une phase nouvelle de l'évolution humaine, car, il y a des phases dans l'Histoire comme dans la vie des mondes et des individus. Mais en chaque race, en chaque pays, dort l'étincelle divine qui se réveille et reparaît sous la forme de traditions. Chez nous la tradition remonte jusqu'aux Celtes, et c'est elle qui sauvera le pays. Déjà le degré d'initiation est élevé chez certains individus, mais, d'autre part, les appétits matériels viennent souvent tout entraver. C'est pourquoi ces articles sur la Tradition celtique, ayant une certaine portée comme documents prémonitoires, doivent être conservés[78] ».

Les lecteurs de la Revue furent surpris, sans doute, de ne plus voir en tête des numéros qui

[78] Message en date du 6 mars, RS p. 150, année 1926

suivirent, l'article coutumier du vieux maître. Léon Denis, à 80 ans sonnés, commençait d'écrire son dernier ouvrage : *Le Génie Celtique.*
On devine aisément les difficultés qui devaient surgir d'un tel travail.
Léon Denis presque aveugle, accablé d'infirmités, ne pouvant user de sa secrétaire que quelques heures par jour, est dans l'impossibilité complète de se livrer personnellement aux recherches nécessaires. Qu'importe ! Les moyens lui en seront donnés. On lui procure les ouvrages demandés. Il se les fait lire, prend des notes, étudie, compare les textes. Mademoiselle Baumard s'emploie de son mieux à l'aider dans son labeur. Par la voie médianimique, les *messages* lui sont transmis régulièrement, déblayant la voie qu'il doit lui-même éclairer.
Peu à peu, les chapitres s'ébauchent dans sa pensée.
L e Maître, avec une aisance admirable, édifie pierre à pierre l'oeuvre nouvelle.
Le travail avance rapidement. Il est en pleine ardeur d'élaboration quand le jeune et ardent écrivain spiritualiste bien connu, Gabriel Gobron, vient à Tours donner une conférence à l'Université populaire.
Le Maître appréciait le talent dru, truculent, vigoureux de l'auteur de *L'Ermonec,* sa fougue et son ardeur combative.
Il le reçoit à sa table, s'entretient avec lui de l'ouvrage en cours, le charme par sa simplicité et la verdeur de son esprit, imprime dans le coeur du « celte d'Ardennes » un sentiment d'émulation reconnaissante.
Le vendredi 12 novembre, dans un savoureux article de « l'Est Républicain[79] ». G. Gobron saluait le « vieux druide de Lorraine » qui en pays turon, au bord du Loyre gaulois, ravivait l'étincelle qu'on eût dit éteinte du celtisme immortel.
Quelques mois après, au cours de cet hiver si bien rempli, qui devait être le dernier de sa vie terrestre, M. A. Ripert, le distingué secrétaire général de la *Revue Spirite,* vint à son tour donner à l'Université populaire de Tours une conférence sur le Psychisme transcendantal. Il fut également l'hôte du Maître et puisa auprès de lui une force et une assurance nouvelle.
Léon Denis donnait au nouveau propagandiste confirmation de ce qu'il avait confié à l'écrivain ardennais :

« J'ai des amis dans l'Au-delà qui me protègent et me soutiennent avec un zèle passionné. »

Tout naturellement, il reportait sur les dévoués ouvriers de la cause les bons offices qu'il recevait d'En-Haut, et cela, avec une assurance tranquille et sereine qui ne pouvait manquer d'impressionner ses sympathiques visiteurs.
L'hiver se passa ainsi sans à-coup, hormis une légère attaque de grippe qui le retint au lit quelques seulement. Son travail n'en fut qu'interrompu. Au mois de mars, le manuscrit terminé. Il n'avait plus qu'à remettre à l'imprimeur ces feuillets achevés avec une hâte fébrile, comme s'il eût pressenti son proche départ[80].

« Béni soit le Druide, premier prêtre, premier apôtre du pays de France. Grâce à son inspiration, les esprits désincarnés ont pu s'abreuver aux coupes qui diffusent la lumière de Dieu. Que les vibrations de l'esprit celtique ne s'arrêtent jamais. Que l'horizon s'éclaire sur notre beau pays ; que les âmes plus douces, plus légères aient plus d'élan vers vous, ô mon Dieu !
Que ce livre, écrit avec une sincérité et une élévation de conscience absolues, permette à tous les Français de tourner leurs âmes vers l'Infini. Que la lumière celtique s'allie à la foi en Dieu tout puissant. »

---

[79] L'article est reproduit plus loin, en appendice.
[80] *Le génie celtique et le monde Invisible*, p 319.

C'est en mars 1927 que parut, dans la *Revue Spirite*, son dernier article : « Rénovation ».
Dans ces pages lucides et fortes sont admirablement dégagées et mises en lumière les idées maîtresses de son livre, à savoir que la France imprégnée de celtisme et foncièrement chrétienne, doit continuer dans le monde son rôle d'initiatrice, car rien de grand, de solide et de durable ne s'édifie sans son concours.
L'oeuvre entière tendait à cette conclusion.

« C'est dans les plus lointaines traditions de notre race que sommeillent les puissances de vie, les moyens de relèvement de la nation française menacée dans ses énergies vitales ».

L'idéal celtique ! N'est-ce pas le rayon entrevu, la source vers laquelle tendent nos plus secrètes aspirations ?
Souvenons-nous de la date de ses premières conférences sur le « Génie de la Gaule » : 1883 ! C'est ensuite la « Mission de Jeanne d'Arc » en 1888, puis la « Philosophie de la Révolution ». Les plus éloquents chapitres de son ouvrage sont consacrés à cette question. Dans la « Vérité sur Jeanne d'Arc », « la Grande Enigme », « le Monde Invisible et la Guerre », dans nombre d'articles échelonnés sur un demi-siècle, il étudie, reprend sous toutes ses faces l'idée qu'il estime primordiale : à savoir que l'actuel spiritisme n'est, dans son fond, que le rappel des pratiques celtiques, et qu'il contient un élément de rénovation dont il faut faire le plus grand cas.
Cette conception n'est pas incompatible avec la religion chrétienne. Les deux croyances, bien loin de se heurter sont faites, au contraire, pour se rejoindre.

« La doctrine celtique s'adresse surtout aux âmes vaillantes qui font effort pour gravir les hauts sommets, à toutes celles qui voient dans la vie une lutte constante contre les bas instincts, considèrent l'épreuve comme une purification et évoluent vers la lumière, vers la suprême Beauté.
Le Christianisme, lui, c'est l'Esprit bienveillant qui se penche sur la souffrance humaine, c'est la Providence qui console, soutient, relève ; la main tutélaire qui guide la brebis égarée et la ramène au bercail. Ces deux doctrines se complètent l'une par l'autre et s'harmonisent pour former un mobile de perfection[81]. »

Si Léon Denis, à 80 ans, s'est imposé la tâche d'écrire ce livre, c'est qu'il sentait que son *Après la Mort* demandait un pendant qui précisa, avec force et clarté, l'aboutissement de sa pensée. Cette pensée, la voici : le spiritisme kardéciste n'est autre chose qu'une adaptation des croyances de nos pères à notre mentalité moderne, car il coïncide exactement avec le druidisme « et constitue un retour à nos véritables traditions ethniques amplifiées des progrès de la Science et confirmées par les voix de l'espace ».
Ceux qui seraient enclins à contester cette filiation pourront se rendre compte, en lisant ce livre, qu'elle est solidement étayée. En ce qui touche la révélation spirite, libre à chacun d'en tire rune appréciation dans la mesure des renseignements que tout chercheur de bonne foi peut recueillir en pareille matière. Un certain nombre de personnes sont déjà fixées à ce sujet. C'est à celles-ci que s'adresse le Maître, quand il déclare, avec sa modestie habituelle, qu'il se trouve peu qualifié pour oser ajouter quelque chose aux travaux des historiens éminents qui l'ont précédé dans ce domaine.

« A tant de pages célèbres écrites sur ce sujet, je n'aurais pas songé, dit-il, à ajouter quoi que ce soit, si je n'avais eu un élément nouveau à offrir aux lecteurs pour élucider le problème de nos origines, c'est-à-dire la collaboration du monde invisible. En effet, c'est à l'instigation d'Allan Kardec que j'ai réalisé ce travail [82](1). »

---

[81] *Le Génie celtique*, p122.
[82] *Le Génie Celtique et le monde invisible* : introduction.

Or, l'on sait que le grand Initiateur se donnait coutume un Celte des temps anciens ; le nom qu'il prit, le dolmen qu'il voulut qu'on mit sur sa tombe, témoignent de sa véritable origine.
Pour des fins souvent paradoxales, tout au moins risquées, certains écrivains ont combattu âprement ce qu'ils nomment le préjugé des races, mais elles n'en existent pas moins.

« Nous sommes, nous, Français actuels, les descendants des Gaulois ; latins par la culture, nous sommes, dit le Maître, Celtes par le sang. »

Encore n'invoque-t-il pas le magnétisme spécial d'un sol et d'un milieu où les générations celtiques se sont succédées depuis des siècles et des siècles. Sans doute, concède-t-il, de nombreuses colonies étrangères se sont installées chez nous, au long des âges, mais elles ont été aussitôt absorbées par les autochtones. Seuls, les Francs, les Wisigoths, les Burgondes se sont fixés chez nous à demeure. Combien étaient-ils ? Les uns et les autres, quelques milliers de familles. Il faut y ajouter, dans le Midi, l'apport phocéen, romain, sarrazin, catalan ; mais partout l'élément gaulois prédomine dans une très forte proportion.
Sans nier l'influence du sol qui imprime une marque spéciale à l'homme, comme à l'animal et à la plante, il est inexact de prétendre que le mélange des races s'est aujourd'hui complètement réalisé. Elles ont tendance à s'amalgamer de plus en plus, mais les « types » subsistent encore, malgré les conditions de milieu. Transplantés en Amérique qui est le berceau de la race rouge, les blancs, les noirs, puis les jaunes ont gardé leur couleur originelle. A notre époque, il est relativement facile de différencier un Celte d'un Germain ou d'un Latin, ou d'un Slave. On plut dire que sur toute l'étendue de l'extrême occident, l'apport celtique prédomine. S'appuyant sur les travaux de celtisants éminents, comme d'Arbois de Jubainville et M. Camille Jullian, Léon Denis retrace, à grandes lignes, les épisodes principaux de l'invasion celtique qui, à peu près au temps d'Homère, recouvrit de son double flux gaélique et kymrique les pays de l'Ouest.
Le premier chapitre est consacré tout entier à l'Irlande, « l'île verdoyante si chère aux coeurs celtiques », ancien sanctuaire des druides. Plus que tout autre, Erinn a conservé l'intuition de l'occulte :

« De cet océan de forces et de vie, peuplé de foules innombrables dont l'influence s'étend sur nous, et selon nos dispositions psychiques, nous protège ou nous accable, nous attriste ou nous ravit. »

L'île des mages d'Occident, plus tard des saints bâtisseurs de monastères, est restée, de nos jours, « l'île des bardes » car ses grands écrivains ont gardé la mentalité d'autrefois : un Yeats, un George Russel plongent, par leurs racines intimes, dans le vieux fonds mystique qui a toujours alimenté l'âme gaélique impressionnable, nostalgique, tourmentée, éprise du mystère de l'au-delà ; et Léon Denis souligne, avec force, combien est significative, à l'heure présente, l'action parallèle, dans le domaine scientifique, d'un Crawfort, à Belfast, et d'un Barett, à Dublin[83].
De la poétique Irlande, l'auteur nous conduit au pays de Galles, austère et grave, puis dans l'Ecosse brumeuse où l'action des forces souterraines et de la nier s'est inscrite de façon saisissante dans l'ossature des côtes et des monts de basalte et de granit.
Comme l'indomptable Irlande, le pays de Galles et 1'Ecosse ont su garder, malgré les persécutions séculaires des conquérants saxons, leur langue et leur autonomie. C'est surtout dans l'ancienne Cambrie, patrie d'Arthur et des chevaliers de la Table Ronde, que l'ancien bardisme a pu se perpétuer tout au long de l'Histoire, conserver ses traditions secrètes et refleurir dans le bardisme moderne qui ne saurait être qu'un bardisme atténué par l'usure des

[83] La mort de ces deux savants est de date récente.

siècles. Toutefois, le mouvement de renaissance amorcé depuis une soixantaine d'années a pu s'étendre et rayonner au-delà des mers, partout où se trouve un foyer de celtisme, si limité soit-il, preuve que l'oubli n'est pas définitif et que l'étincelle sommeille sous la cendre.

« Cardiff et le comté de Glamorgan sont devenus les foyers les plus intimes de la propagande celtique, où s'impriment et se publient (en langue gaélique) toutes les oeuvres des bardes anciens et modernes [84]. »

Entre les Bretons des îles et ceux d'Armorique, l'auteur l'a noté excellemment la différence, au mental, n'est pas très grande. Leur langue présente des analogies frappantes. La majeure partie de la population de la Bretagne française ne descend-elle pas des émigrants cambriens et cornouaillais qui vinrent s'y fixer au moment de l'invasion saxonne, vers la fin du Ve siècle ? Le bardisme, en Armor est sans doute plus timide, plus effacé qu'au pays de Galles, Pourtant, les gens ont gardé l'amour de la langue mère ; beaucoup d'intellectuels rêvent pour leur province, non pas d'un séparatisme inefficace, mais d'une autonomie plus grande, semblable à l'autonomie galloise, surtout d'une restauration de leurs traditions anciennes.

« La caractéristique du bardisme breton, dit Léon Denis, c'est d'être, comme l'Irlandais, profondément pénétré de christianisme, ou plutôt de catholicisme, ce qui, d'ailleurs, altère son caractère véritable. Mais le fond même de l'âme de la race n'a pas changé. Soeur de l'âme irlandaise et cambrienne, on la retrouve dans l'oeuvre d'un Châteaubriand, d'un Renan, d'un Brizeux ou d'un Le Braz, pareillement éprise de musique et de poésie, mélancolique et rêveuse, assoiffée d'infini. »

Du rivage d'Armor, hérissé de menhirs, Léon Denis nous guide sur les hauts lieux de l'Auvergne, où s'érigeaient jadis les temples gaulois parmi les « cheires », les vallées et les forêts profondes. De même qu'ou l'a vu parcourir, le bâton à la main, les sanctuaires des druides au pays des dolmens et des pardons, de même il a voulu connaître à fond l'Auvergne, l'antique royaume de Bituit ; les tragiques lieux de rencontre des armées gauloises et des légions romaines. Gergovie, Alésia !

« Lieux sacrés où l'âme celtique aime à se recueillir pour méditer et prier. »

Il faut lire les pages admirables de pénétration, dignes de nos plus grands historiens, qu'il a consacrées à César et à son jeune et héroïque adversaire.
Et le périple s'achève en Lorraine, au Donon et à Sainte-Odile, « boulevard de défense du monde celtique contre les Germains ». Vercingétorix conduit tout naturellement à Jeanne d'Arc.
Le chapitre que Léon Denis consacre à sa province natale est pénétré de l'émotion la plus pure.
Il rassemble ses souvenirs ; il reprend possession de cette terre sacrée ; il retrouve, lui, spirite, autour du Bois Chenu, les divines puissances éparses dans cette vallée meusienne, à la fois celtique, latine et catholique, qu'y voyait l'agnostique Maurice Barrès. Il évoque, auprès de la fontaine des Groseilliers, la ronde des druidesses. Voyante et inspirée, Jeanne lui apparaît comme une soeur de Velléda, comme la personnification la plus frappante et la plus touchante de l'âme celtique en qui domine l'intuition de ce monde céleste vers quoi tendent les plus hautes aspirations des hommes. Et Jehanne de Domrémy, « l'Esprit bleu », une fois encore, est venue bénir ces pages élevées à sa mémoire dans une pieuse et haute pensée.
La seconde partie de l'ouvrage traite plus spécialement du druidisme, des triades bardiques, de la palingénésie, de l'expérimentation spirite qui s'y rattache étroitement. L'auteur complète fort

[84] L*e Génie Celtique et le monde Invisible*, p 47.

opportunément les données imparfaites que nous avons sur ces prêtres, philosophes de l'Occident, qui furent, si l'on en croit les Maîtres alexandrins, les véritables inspirateurs de la sagesse antique. Il rappelle la phrase de Valère Maxime, déclarant sans ambages, que les Gaulois, avec leurs braies, pensaient la même chose que Pythagore, avec son manteau.
Que nous ont laissé les druides de leurs profonds enseignements ? Nous ne savons d'eux, remarque l'auteur du « Génie Celtique » que ce que les historiens latins nous en ont dit. Le seul document scriptural qui nous en reste réside, à l'état de reflet, dans « les Triades bareliques » dont nous n'avons d'ailleurs qu'une révélation imparfaite. Mais telles quelles, dans leur forme altérée par des rédactions successives, elles constituent un document philosophique vraiment unique. On a contesté leur authenticité, sinon leur originalité qui est frappante. Mais pour tout esprit averti, le doute est impossible. Il faut voir, dans ces vieux chants gaéliques, un exposé véridique des enseignements secrets des anciens bardes. Ce qui frappe, avant tout, dans cette « Synthèse des druides », c'est la curieuse analogie qu'elle présente avec la doctrine kardéciste. Léon Denis en donne une explication marquée au coin du bon sens. Au lieu de tenter d'expliquer la similitude de pensée entre les Brahmes, les Pythagoriciens et les Druides par des emprunts constants, il est plus simple, plus logique, dit-il, d'attribuer ces ressemblances à des révélations identiques venant du monde invisible.
Léon Denis se livre à une étude approfondie de ces documents admirables où le « néo-spiritualisme » se trouve exposé, par anticipation avec une maîtrise et une pénétration sans secondes.
Un chapitre du plus haut intérêt est consacré, plus loin, à la religion des Celtes expressément basée sur la correspondance du monde matériel et du monde invisible, aux influences des astres, au pouvoir mystérieux des êtres et des choses.
Les considérations politiques et sociales exposées à la fin de l'ouvrage achèvent de lui donner un caractère de réelle opportunité. Les leçons qu'elles contiennent sont en effet, d'une brûlante actualité, soit qu'il s'agisse du rôle de la femme dans nos sociétés modernes ou des aspirations spirituelles de l'humanité qui vient. Pour la France en particulier, elles posent les conditions d'un relèvement possible dans les jours mêmes où nous tremblons de découvrir autour de nous les symptômes inquiétants d'un abaissement qui pourrait rapidement devenir irrémédiable.
Pour que notre Patrie reprenne sa vraie place dans le monde, il est indispensable qu'elle sache bien ce qu'elle est en réalité : celtique ou latine ?

« Elle a toujours hésité, au cours de son histoire, entre ces conceptions opposées ; de là, dit le Maître, provient le caractère intermittent de son action. »

Tantôt, elle se dit celtique et alors elle fait appel à cet esprit de liberté, de droiture, de justice qui caractérise l'âme de la Gaule ; (d'où le mouvement d'émancipation des Communes, puis de la Révolution) ; tantôt elle se croit latine, et dès lors vont réapparaître toutes les formes de l'oppression monarchique et théocratique, la centralisation administrative imitée des Romains, avec les habiletés, les subterfuges de leur politique et les vices, les corruptions des peuples vieillis.
Revenir à son génie primitif, c'est revenir, pour le temporel à la décentralisation, au fédéralisme des républiques gauloises. N'y a-t-il pas à cela un danger ?
Ce qui, en fait, manquait à la Gaule, c'étaient l'ordre, la discipline, attributs du génie de Rome. Par contre, cet ordre, cette discipline implacable ont fait peser, dans la suite, sur la France, un joug qu'il n'est pas dans sa nature de supporter, qu'il soit militaire, monarchique ou théocratique.

« Notre pays, dit le Maître, ne retrouvera la souplesse et la plénitude de son propre génie que dans un régime de vraie liberté, de vraie démocratie. Cette démocratie, il faut la créer. La France contemporaine aspire à un ordre nouveau. »

Ni l'Eglise, ni l'Université n'ont réussi, dans le passé, à donner à notre pays une vue nette de son destin. Elles ne voyaient que Rome, héritière de la Grèce dans l'oeuvre de civilisation. Sans méconnaître ce que nous devons aux pays latins, Léon Denis affirme que le principe de notre grandeur, la raison de notre équilibre moral résident dans le retour aux véritables traditions celtiques.

« Ce serait une grande cause de faiblesse et par conséquent un malheur pour la France de rester dépourvue des notions précises sur la vie et sur la mort conformes aux lois de la nature et aux intuitions profondes de la conscience. Pendant des siècles, elle avait oublié ses traditions nationales, perdu de vue le génie de sa race, ainsi que les révélations données à ses aïeux pour diriger sa marche dans un but élevé[85]. »

Mais voici que la révélation se répète, se renouvelle. Comme aux âges celtiques, le monde invisible intervient. C'est à la France qu'il appartient aujourd'hui d'entrer résolument dans la voie tracée par les ancêtres ; elle ne doit plus faiblir à sa mission.
Tel est ce maître livre tout palpitant encore de la foi de l'apôtre, livre auquel les admirables messages d'Allan Kardec et de Jehanne de Domrémy ajoutent un caractère de sincérité singulièrement émouvant.
Quelle sera la fortune de ce dernier ouvrage ? Il faut laisser à des circonstances propices le soin d'en assurer la diffusion. Souhaitons qu'il apporte aux celtisants sincères de France et d'Angleterre une confiance accrue dans le génie de l'antique race qui, seul, peut ranimer la lumière de l'Esprit sur le monde occidental plongé dans le brouillard tragique d'un bas matérialisme ne pouvant mener qu'aux déceptions et aux pires catastrophes.

Les derniers moments

La correction des épreuves du *Génie Celtique* s'achevait. Léon Denis venait de dicter les dernières lignes de la préface que lui avait demandée M. Jean Meyer, pour une nouvelle édition de la biographie d'Allan Kardec, quand il fut obligé de s'aliter.
Il avait travaillé, tous ces derniers temps, avec une hâte fiévreuse. Avait-il le pressentiment de sa fin prochaine ? Ses amis furent les derniers à en avoir l'éveil.
La servante dévouée qui était à son service depuis la guerre, l'excellente Georgette, avait bien remarqué que son maître se faisait plus pesant, que son appétit baissait, qu'il se levait de plus en plus tard ; mais c'était, au sortir d'un hiver long et froid qui l'avait tenu complètement claustré, chose dont on ne pouvait s'alarmer outre mesure.
Le mardi 5 avril, au soir, Mlle Baumard s'étant étonnée de sa fébrilité, revint, le lendemain matin, prendre de ses nouvelles.
Dès son arrivée, elle demanda au malade : « Comment allez-vous ce matin, M. Denis ? - « Nous verrons çà après, lui répondit-il. Puisque vous êtes là, corrigez-moi les *placards* pour les porter cette après-midi à l'imprimerie. »
Tout en travaillant, la secrétaire et la bonne Georgette constatèrent qu'il avait laissé la moitié de son déjeuner.
Il souffrait de la gorge, il avait peine à avaler, mais il resta debout à vaquer dans ses appartements. Il titubait parfois comme un homme déprimé par une grande faiblesse.
Le soir, Georgette lui dit : « Monsieur a pris froid, il faudrait appeler un médecin. » Le Maître hocha la tête ; il alla à sa fenêtre, l'ouvrit toute grande et respira longuement l'air frais qui entrait par bouffées.
La nuit fut mauvaise.
Le jeudi, il s'alita et reçut le docteur qui fut assez pessimiste. Toutefois, dès le lendemain, de

[85] *Le Génie Celtique et le monde Invisible*, p. 22.

bon matin, il était levé. Toute la journée, il resta dans son fauteuil, Il paraissait remonté. Il s'entretint avec le médecin, revenu le voir, et fit bonne impression à ses amis. Mais, le 9, une pneumonie se déclarait. Bientôt la maladie s'emparait de lui et le minait rapidement.
Sa respiration devenait de plus en plus haletante. Il avait conservé toute sa lucidité, mais il n'articulait les mots qu'avec peine. Ses efforts entrecoupés de suffocations, ses silences prolongés, ses reprises laborieuses pour saisir l'idée, conféraient à ses propos un sens émouvant qui étreignait le coeur de ses amis et mouillait leurs yeux de larmes. Ils admiraient la puissance de cette pensée qui ne consentait pas à abdiquer devant la désintégration commençante, qui posait les mots à leur place comme des jalons robustes, avec une précision admirable, les ressaisissait alors qu'on les croyait perdus, et les conduisait jusqu'au bout de la phrase, malgré l'oppression, la toux affreuse, avec la logique inflexible et l'élégance qui présidaient à sa conversation comme à ses discours.
Jusqu'aux heures suprêmes de l'agonie, où le coeur ne parvenait plus à alimenter le cerveau et à réchauffer le pauvre vieux corps infirme, la psyché veilla en lui comme un dernier rayon qui ne peut consentir à s'éteindre.
Cette lucidité extraordinaire était pour ceux qui le veillaient un motif d'étonnement et d'admiration. Dans ses moments de répit, il essayait de conter des anecdotes, se faisait lire le journal pour savoir où en étaient les événements de Chine. Il se préoccupait d'installer confortablement chez lui la garde-malade.
Son livre *le Génie Celtique et le monde Invisible* l'occupa jusqu'au bout. Pourtant, la tâche faite, le bon ouvrier pouvait se reposer ; mais il aurait voulu y ajouter une réflexion suprême.
Le mardi 12 avril, vers une heure de l'après-midi, le grand vieillard ne respirait plus qu'avec une extrême difficulté. La vie, avec le souffle, semblait l'abandonner, mais sa pensée infatigable refusait de céder ses prérogatives à la mort qui s'avançait. Il articula avec un calme impressionnant ces dernières paroles :

« Georgette, dit-il, s'adressant à sa servante, penchée à sou chevet, pour le soutenir ; vous avez été à même de comprendre... si vous avez voulu. Vous savez... ce que vous allez voir... arriver. Vous savez... que ce qui a été écrit.., est l'expression de la Vérité... de la Vérité... toute nue, et il ajouta presque aussitôt : Vous aurez à entendre des sarcasmes... mais cela doit vous être... indifférent. »

Quelques instants après, reprenant la parole pour la dernière fois, Léon Denis prononça ces mots, léguant à la postérité l'exemple d'un labeur poursuivi jusqu'au seuil même de la tombe :

« Il faut terminer, résumer et... conclusion. (Il faisait allusion à la préface de la biographie).
- Soyez sûr, lui répondit sa fidèle et dévouée secrétaire. Tout ira bien ».

Il reprit :

« Envoyez à Meyer... le 15. »

Ce furent ses ultimes paroles. Il ne pouvait plus que presser faiblement les mains de ses amis.
Sa vie ne tenait plus qu'à un souffle et le souffle n'était plus qu'un râle. Des mots inintelligibles s'échappaient parfois de ses lèvres. Ses yeux constamment ouverts semblaient fixer le même point de l'espace. Que voyait-il ? Qu'entendait-il ? Son visage reflétait une sérénité parfaite.
A 9 heures, subitement, le râle s'arrêta. L'infirmière fit signe aux familiers d'approcher. Elle tenait dans sa main la main inerte du vieux Maître. Il semblait en extase. Chose remarquable : l'expression de son regard n'avait pas changé. Un silence plein du mystère de l'au-delà emplissait la chambre. La mission terrestre de Léon Denis était achevée.

*
**

Les obsèques eurent lieu le 16 avril. Il avait demandé un enterrement modeste, sans office d'aucune église confessionnelle. C'est le pasteur Wautier d'Aygalliers qui vint, au nom de l'amitié qui les unissait, faire la levée du corps. Une assistance émue conduisit au cimetière de La Salle la dépouille mortelle du Maître. Sur la place des Arts, au départ de la maison mortuaire, une foule respectueuse s'était massée pour saluer ce grand vieillard dont Tours ignorait qu'il fût une de ses gloires les plus pures. Des couronnes d'immortelles jaunes entouraient le corbillard. Il n'y avait pas d'autres fleurs. On y lisait : « l'Union Spirite Française à son Président d'Honneur ». « A l'Ami, à l'éminent collaborateur, la Revue Spirite, son Directeur et ses lecteurs reconnaissants ». « A Léon Denis, ses amis personnels, souvenir sincère et affectueux ».
Une quatrième couronne était offerte par la ville de Tours.
Le deuil était conduit par M. Gaétan Chauvigné et l'auteur, amis personnels de Léon Denis ; M. Jean Meyer, malheureusement retenu à Paris par la grippe, était représenté par M. Hubert Forestier, son Secrétaire particulier.
Devant la tombe, M. Wautier d'Aygalliers rendit un suprême hommage au Maître vénéré. Il retraça, en termes émouvants, cette vie si belle, si noblement remplie. Il magnifia cette oeuvre d'une inspiration si généreuse et si haute, puis il lut quelques passages *d'Après la Mort*, notamment la prière donnée, en message, par Jérôme de Prague.
Le soleil, perçant les nuages qui, dans la matinée, avaient obscurci son éclat, enveloppait maintenant les assistants groupés autour de la tombe d'une lumière sereine.
Après les discours, chacun ayant jeté sur le cercueil le rameau d'immortelle, se retira au son des cloches de Pâques qui parlent de résurrection.

VI – L'HOMME

Léon Denis était de taille moyenne, de carrure un peu massive. Il marchait en roulant les épaules comme un vieux loup de mer. Tout, dans sa personne, donnait une impression de robustesse et de solidité. Jeune, ce lorrain, fils d'artisans, devait posséder une réelle vigueur physique, mais de bonne heure le travail cérébral intense auquel il s'astreignait accapara la majeure partie de ses forces. Sa santé resta délicate ; mais cela ne l'empêchait point d'être un intrépide marcheur. Dans ses dernières années, il étonnait encore ses amis par la façon dont il escaladait son deuxième étage.

Dès qu'on l'approchait, on sentait que la volonté régnait en lui, souveraine. Le menton proéminant, le plissement de l'arcade sourcilière, la parole lente, nette, au débit assuré, décelaient une énergie sûre d'elle. Sur le portrait qui a été reproduit dans plusieurs de ses ouvrages et dans les revues, portrait qui date de la cinquantaine, ces signes sont vigoureusement accusés. Sous le front bosselé en forme de tour, à la Hugo, le visage, que barre la moustache gauloise, rayonne d'intelligence[86].

Dans sa vieillesse, les joues et le menton étaient noyés dans une barbe longue et broussailleuse. Le regard avait perdu de son reflet, sans cesser d'être clair, malgré la cécité presque totale. D'un gris bleuté, il semblait que la flamme fût toute en dedans, retirée, lointaine. Tel il apparaissait aux visiteurs, d'aspect un peu monacal, enveloppé dans une longue robe de chambre à cordelière, coiffé d'une toque ou d'une casquette grise, paisible vieillard retiré de nos luttes passionnées, druide égaré dans notre XXème siècle frénétique.

Nous avons dit précédemment que Léon Denis s'était formé tout seul, au prix d'un formidable labeur. Le travail était sa loi, il n'en connaissait point d'autres : travailler, prier pour tous. Pas une minute de son temps n'était perdue à ces distractions banales auxquelles la plupart des hommes ont recours pour rompre la monotonie de la tâche journalière. Allait-il à Paris, ses instants de loisirs étaient consacrés à aller entendre, à la Sorbonne, quelque celtisant éminent : D'Arbois de Jubainville, Camille Jullian.

Il adorait la musique. Au cours de ses voyages, il ne manquait jamais, après ses occupations, quand il en avait l'occasion, d'assister à quelque opéra ou concert. Le jeu des grandes orgues, les chants sacrés produisaient sur lui des impressions plus hautes encore et qu'il recherchait, le cas échéant, quand il avait à faire une conférence. Il aimait à tapoter sur son piano des airs connus, à plaquer des accords pour s'enchanter lui-même. N'a-t-il pas écrit :

« Pour que l'âme se dilate et s'épanouisse dans l'ivresse des joies supérieures, il est bon que l'harmonie vienne s'ajouter à la parole et au style ; il faut que la musique vienne ouvrir à l'intelligence les voies qui mènent à la compréhension des lois divines, à la possession de l'éternelle beauté. »

Son aptitude au travail était servie, nous l'avons déjà noté, par une mémoire incomparable qui lui permettait de conserver indéfiniment, pour toutes fins utiles, les notions enregistrées. On conçoit de quel secours lui fut, dans sa vieillesse envahie par l'ombre, une si précieuse faculté. L'âge ne l'avait point diminuée, et c'est à ce privilège qu'il dut de pouvoir mener à bonne fin sa laborieuse tâche. Il possédait également la mémoire visuelle au plus haut degré, ce qui mettait le comble à l'étonnement de ses interlocuteurs lorsque, à propos d'un voyage, ils recevaient, du Maître, des précisions qu'ils se croyaient seuls à même de fournir.

A n'en pas douter, c'est la régularité de sa vie qui lui permit de conserver intacte, dans sa vieillesse, des facultés aussi brillantes. Sa sobriété était exemplaire. Aucun excès dans son

[86] Ce portrait figure, dans le présent ouvrage.

régime presque exclusivement végétarien ; point de tabac ; aucune boisson fermentée.

« L'eau, se plaisait-il à répéter, est la boisson idéale. »

Mais de son menu d'anachorète, il exemptait ses hôtes qu'il aimer à traiter largement.

« Il ne suffit pas de croire et de savoir, a-t-il écrit. Il faut vivre sa croyance, c'est-à-dire faire pénétrer dans la pratique quotidienne de la vie les principes supérieurs que nous avons adoptés[87]. »

Dans la règle journalière, le premier de ces principes supérieurs n'est-il pas la tempérance ?
Léon Denis était conséquent avec lui-même.
Comme ils se sont trompés, ceux qui ont pu croire que l'apôtre du Spiritisme était un illuminé ! Il était, au contraire, la raison même. Jamais pensée humaine n'éclaira tête plus solide et plus froide. Ce n'est pas par fantaisie pure qu'il a placé sa profession de foi du XXème siècle sous le signe de Descartes : « cogito, ergo sum ». Mais, complétant l'affirmation de la notion d'être, il ajoutait :

« Je suis et je veux être toujours plus et mieux ».

Des sceptiques professent que le commerce des esprits ne va pas sans un certain délire. Qu'ils parcourent ses ouvrages, ils verront que toute trace de fièvre en est absente. Cinquante années d'un contrôle permanent sur soi-même et sur les phénomènes psychiques semblent de nature à les rassurer. Rappelons que sa prudence et sa vigilance ne se sont jamais ralenties durant sa longue carrière et qu'il eut le beau courage de dénoncer la fraude partout mi elle apparaissait. Ni la crainte de s'aliéner des amitiés précieuses, ni le risque de déplaire aux exaltés ne purent l'arrêter dans son oeuvre d'épuration. Léon Denis était la loyauté même.
La conscience la plue scrupuleuse présidait à ses moindres actes. Chez nombre d'hommes remarquables par le talent, le caractère ne répond pas toujours aux dons de l'intelligence. II faut faire deux parts quand on examine leur vie. Chez lui, tout allait de pair, et sa perfection morale est peut-être le signe marquant de sa grandeur.
Ceci n'est point un panégyrique, mais tout simplement l'hommage à la vérité de quelqu'un qui eut le privilège de voir vivre et mourir un homme du mérite le plus rare.
Pourquoi le tairions-nous ? Autour de lui, n'avons-nous pas vu, dans sa ville même, s'ourdir la conspiration du silence ? A notre époque effrénée, enseigner la vertu n'est déjà pas un mérite mince. Léon Denis enseignait et pratiquait la vertu.
Il fut un grand épistolier. Sa correspondance était volumineuse. Parmi les nombreuses lettres qui lui parvenaient journellement, il y avait des choses admirables. Il en était de touchantes, qui parfois atteignaient au sublime par l'expression sincère d'états d'âme désespérés. Il y en avait bien aussi de fastidieuses, d'aucunes même témoignaient d'une incroyable naïveté.

« Et sous allez répondre ? Interrogions-nous après lecture. « Pourquoi non, disait le Maître, avec sa bienveillance coutumière, on ne refuse pas un morceau de pain au mendiant qui s'en vient heurter à votre porte. Comment refuser une bonne parole qui peut, de façon ou d'autre, devenir bienfaisante lorsqu'elle touche une âme préparée par une vraie douleur. Oui, certes, je répondrai. Il faut toujours répondre. »

En dehors de ses heures de travail, il recevait volontiers les visiteurs. Le plus aimablement du monde, il se mettait à leur portée et faisait assez souvent, tous les frais de la conversation, car il aimait à causer. Personne ne songeait à s'en plaindre tant sa parole était pleine de charme et

[87] *Le Problème de l'Etre* p. 482.

de bonhomie, tant ce qu'il disait était simplement exprimé, nourri d'idées, agréablement substantiel. Et chacun se retirait ébloui de cette aimable érudition, réchauffé par le rayonnement de ce coeur ardent, de cette pensée infatigable.
Le jeudi était consacré à ses courses et à ses rares visites. Plusieurs vieux amis venaient le dimanche, dans l'après-midi, s'entretenir avec lui des choses de la politique. Les vains bruits du dehors, les potins de la ville, le bric-à-brac de l'actualité venaient mourir aux portes de sa demeure, mais il s'intéressait vivement aux événements extérieurs et aux grands débats parlementaires[88].
Un ancien préfet, qui avait approché les principaux hommes d'Etat de la République et qui abondait en anecdotes piquantes, lui donnait la réplique. M. B... était un vieillard octogénaire, admirablement conservé, dont l'esprit avait gardé un mordant admirable. Raffiné de goûts et de manières, matérialiste endurci, il opposait à son partenaire un scepticisme irréductible et souriant. Après une série de passes brillantes et toujours courtoises, ils se séparaient, animés l'un pour l'autre d'une mutuelle estime.
Quelquefois, c'étaient des amis de Paris qui venaient le surprendre et lui demander le réconfort des joies spirituelles. N'était-il pas le guérisseur par excellence des âmes inquiètes ?
Parce qu'il s'était longuement mesuré avec la douleur, il savait comment la dominer, la vaincre, en faire un moyen de relèvement et de perfectionnement. La sérénité qui émanait de sa conversation était contagieuse. Nous en voulons pour preuve ce beau passage d'une lettre que lui écrivait récemment un haut universitaire.

« Si, entre frères et soeurs, tout remerciement est vain, il me faut bien pourtant témoigner ma reconnaissance, sinon du maître inspiré, dont j'ai pieusement recueilli les paroles et qui, en m'instruisant, accomplissait l'un des devoirs de sa mission, du moins à l'homme, qui nous fit à ma soeur et à moi, un affectueux accueil.
Votre main tendue, vos souhaits de bienvenue, le ton confidentiel de vos propos, votre insistance à nous retenir dans cette maison, où vous avez vécu dans la méditation et la société des Esprits qui vous apportaient la lumière d'En Haut, tout me donnait l'assurance que je retrouvais un ami ancien, trop longtemps négligé. Et je me rappelais l'enfant prodigue, à qui l'on pardonna, sans même lui reprocher d'avoir tant tardé à revenir.
En vous quittant, ma soeur et moi, nous nous sommes tus longtemps. Car notre émotion était ineffable, et seul le silence pouvait nous faire comprendre de quels sentiments s'étaient enrichies nos âmes. Il y avait des larmes dans nos yeux comme si nous partions pour un exil.
Pourtant, notre foi s'était assurée, notre certitude accrue, notre espoir fortifié. Oui, nous avions entendu des paroles de vérité, et nous avions pour orienter notre marche, un haut exemple, celui d'un homme qui, parmi la sottise, l'ambition, le lucre, l'outrage, ne laissa jamais tomber le flambeau confié à sa main. Il n'y a plus aujourd'hui de bûchers, comme pour votre Jérôme ; mais la prévention, la calomnie, la trahison blessent aussi cruellement que la flamme, et elles n'ont pas ébranlé votre indéfectible volonté. Béni soit Dieu pour la claire et décisive leçon que j'ai reçue de vous ! »

En dehors de ses visites et de ses heures de travail, Léon Denis retombait dans sa solitude. Donnant une preuve nouvelle de patience et de volonté, il avait appris le *Braille* depuis la guerre, ce qui lui permettait de se tenir au courant des événements et de fixer sur le papier, au moyen de la « grille » spéciale, les éléments de chapitres ou d'articles qui lui venaient à l'esprit.
Dans ses longues veilles d'hiver, entouré de ses chats favoris, il ruminait les passages de sa copie mensuelle ou de l'ouvrage en cours. Sans effort, sa pensée s'élevait.
Dans le haut logis que secouait le vent d'ouest, il s'entourait du choeur fidèle de ses amis d'En Haut, qui, toute sa vie, lui avaient tenu lieu de famille. Parfois, dans le silence de la chambre, on l'entendait se réciter quelque strophe des *Vers dorés* ou quelque *triade bardique* dont

[88] Le jour de sa mort, il s'était encore faire lire son journal.

chaque mot retient un reflet de l'antique sagesse.
Une telle pratique de vie, loin d'assombrir l'esprit du Maître, le mettait au contraire dans un état constant de sérénité. Léon Denis était l'adversaire de la tristesse : il ne s'ennuyait et il n'ennuyait jamais. Il aimait la jeunesse, la joie de l'âme, indice d'une bonne santé morale. L'humour de ce lorrain devenu tourangeau était d'une originalité savoureuse. Il y avait, dans telles de ses boutades — la trivialité en moins — un piment tout rabelaisien.
Ce piquant de l'esprit s'ajoutait à ce don de séduction sur les âmes que Platon prête au plus fin des Athéniens. Et pour la force de l'intelligence, l'équilibre souverain de la raison, nous ne saurions, en vérité, mieux le comparer qu'à Socrate, le meilleur et le plus sage des hommes.

Léon DENIS à l'âge de 79 ans
(Photo prise au Congrès Spirite International de Paris 1925)

VII – L'ŒUVRE. – L'ORATEUR. L'ECRIVAIN

L'œuvre

Toute la vie de Léon Denis est dans ses écrits ; elle fait corps avec eux ; impossible de l'en disjoindre.
Il serait imprudent, à l'heure actuelle de porter un jugement, sur l'oeuvre du Maître, mais il n'est pas sans intérêt d'en rechercher les directives. Toutes les idées qu'elle contient gravitent autour d'un foyer central qui est la connaissance de Dieu — d'où découle la loi morale.

« C'est à cette connaissance, dit-il, que nous devons tendre dans toutes nos pensées afin d'y soumettre nos actes. »

Mais la science de Dieu est une science difficile. L'intelligence se perd dans l'inextricable enchevêtrement des effets et des causes ? Pourtant, quoique invisible, Dieu est en nous, comme il est autour de nous, partout présent dans l'univers.

« Tout ce qui, dans la nature et dans l'humanité chante et célèbre l'amour, la beauté, la perfection, tout ce qui vit et respire est un message de Dieu. Les forces grandioses qui animent l'univers proclament la réalité de l'Intelligence divine ; à côté d'elles, la majesté de Dieu se manifeste dans l'Histoire par l'action des grandes âmes qui, semblables à des vagues immenses, apportent aux rivages terrestres toutes les puissances de l'oeuvre de sagesse et d'amour.
Et Dieu est aussi en nous, dans le temple vivant de la conscience. »

C'est dans ce sanctuaire que resplendissent les saintes images du bien, de la vérité, de la justice.
Votre conscience, encore obscure, se purifie et s'éclaire

« En honorant ces images divines, en leur rendant un culte de chaque jour. »

Par la connaissance de Dieu nous arrivons donc sûrement à la possession, à la compréhension de la loi morale qui nous est foncièrement indispensable pour bien nous conduire en cette vie. Sans elle, nous ne pouvons ni mesurer nos ressources intérieures, ni en régler l'exercice, ni en disposer sagement. Nos passions seront toujours les plus fortes. Or,

« Les dominer, c'est être grand ; se laisser dominer par elles, c'est être petit et misérable. »

Il n'y a pas d'autre voie pour aiguiller l'homme vers la vie morale, vers la pratique du devoir. Le devoir, est-il bien plus essentiel ?

« Noble et sainte figure, il plane au-dessus de l'humanité, inspire les grands sacrifices, les purs dévouements, les beaux enthousiasmes. Souriant aux uns, redoutable aux autres, toujours inflexible, il se dresse devant nous et nous montre cette échelle du progrès, dont les degrés se perdent à des hauteurs incommensurables[89]. »

Qui donc a prétendu que le devoir avait un aspect revêche et rebutant ?

« Si obscure que soit la condition de l'homme, si humble que soit son sort, le devoir domine et ennoblit

[89] *Après la Mort*, p. 339.

sa vie... Toujours son culte est doux au sage, et la soumission à ses lois est fertile en joies intimes, que rien ne peut égaler[90]. »

Malheureusement, le devoir n'écarte pas les épreuves, les soucis, la douleur, Si l'homme, volontairement, délaisse les sentiers faciles du plaisir, qui l'assure que la vie lui donnera des compensations ?
Pourtant, il apparaît que le but de l'existence n'est pas dans la satisfaction des instincts et des appétits. Les jouissances sensuelles visiblement ne suffisent pas à la bien remplir. Car l'objectif suprême est le perfectionnement de l'homme.

« La voie qui y conduit, c'est le progrès. Elle est longue et se parcourt pas à pas. Le but lointain semble reculer à mesure qu'on avance, mais à chaque étape franchie, l'être recueille le fruit de ses peines[91]. »

Dans cette marche au progrès, il n'est point de privilégiés, point de maudits. Tous parcourent plus ou moins vite le même chemin. Notre vie actuelle est la conséquence directe de nos vies passées, comme notre vie future sera la résultante de nos actions précédentes. Dès ce monde, où les rayons alternent avec les ombres, nous construisons de nos propres mains, notre être moral, mais nous l'édifions dans la douleur.
Dieu a formé les êtres par un acte d'amour et cependant, tout ce qui vit souffre, ici-bas : la nature, l'animal, l'homme. Contradiction formidable en apparence.
Pourquoi la douleur, se demande le Maître ? Et il constate aussitôt : au fond, la douleur n'est qu'une loi d'équilibre et d'éducation. Plaisir et douleur sont les deux formes extrêmes de la sensation, mais dans le sensorium intime, sensation et sentiment se confondent et ne font qu'un.

« Le plaisir et la douleur résident bien moins dans les choses extérieures qu'en nous-mêmes. Et c'est pourquoi il appartient à chacun de nous, en réglant ses sensations, en disciplinant ses sentiments, de commander aux unes et aux autres et d'en limiter les effets. Epictète disait : « Les choses ne sont que ce que nous nous figurons qu'elles sont ». Ainsi, par la volonté, nous pouvons dompter, vaincre la douleur, ou tout au moins la retourner à notre profit, en faire un instrument d'élévation[92]. »

Ainsi, le philosophe spirite exalte la vertu de la « bonne souffrance » et répète après le poète :

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Et nul ne se commit tant qu'il n'a pas souffert ».

On voit ici que le génie n'est pas seulement une longue patience, mais qu'il est le plus souvent le couronnement, l'apothéose de la souffrance. C'est devant la douleur que le héros, le martyr, le saint se transfigure. Supprimez-la, vous supprimez du même coup ce qui est le plus digne d'admiration dans ce monde, c'est-à-dire le courage moral.
Au lieu de nous révolter contre elle, bénissons plutôt la douleur que Dieu nous envoie :

« Et du marbre froid sans forme, sans beauté, de la statue laide et grossière que nos mains avaient à peine ébauchée, elle fera surgir, avec le temps, la statue vivante, le chef-d'oeuvre incomparable, les formes harmoniques et suaves de la divine *Psyché* [93]».

Apprends à souffrir, car la douleur est sainte. Elle est le plus noble agent de la perfection, elle est la plus grande initiatrice, dit le Maître.

---

[90] *Après la Mort*, p. 339.
[91] *Après la Mort*, p. 172.
[92] *Le problème de l'être et de la destinée*, p. 500.
[93] *Le problème de l'être et de la destinée*, p. 536.

Y aurait-il une volupté de la douleur ? Loin de lui cette pensée :

« Je ne te dirai pas, recherche la douleur. Mais quand elle se dresse, inévitable, sur ton chemin, accueille-la comme une amie ; apprends à connaître, à apprécier sa beauté austère, à saisir ses secrets enseignements ; apprends à souffrir. »

Il faut convenir qu'une telle morale met en jeu les plus hautes facultés de l'être. Virile au premier chef, elle est sévère et non point déprimante. Loin d'être de résignation, elle nous convie à la lutte incessante, à la conquête du ciel. Son premier mot est : courage ; son dernier mot : espérance !

C'est en elle qu'il faut rechercher le viatique nécessaire au milieu du fléchissement continu de la conscience individuelle chez nos contemporains. La grande guerre n'a fait que consacrer la faillite morale du siècle dernier. L'égotisme de Beyle, le criticisme de Taine, l'agnosticisme de Renan n'ont abouti qu'à une impasse. Qui n'en voit aujourd'hui les imperfections flagrantes, la cruelle insuffisance. Nos générations décimées, désorientées demandent autre chose que ce pain amer.

La science a tué la foi, mais l'homme ne peut vivre sans croyance parce que son coeur demande autant, sinon plus que son intelligence.

C'est au spiritisme que revient le mérite d'opérer la synthèse de la science et de la religion. Le véritable fondement de la morale est en lui. Voilà le point que le Maître a lumineusement dégagé dans son oeuvre. L'homme est perfectible, parce qu'il est en soi, un esprit.

Se réaliser dans la mesure des possibilités qui lui sont données, comprendre le sens de la loi qui le rapproche, par une série d'efforts renouvelés de vie en vie, de la Perfection où il tend à son insu, tel est le but. En progressant, il s'affranchit des forces obscures qui tendent à le faire régresser dans les bas-fonds de l'instinct primitif. Il échappe au déterminisme, il se libère en s'élevant vers le Bien.

Le commandement unique est donc d'agir, d'agir droitement... Doctrine virile qui éclaire l'intelligence, trempe la volonté, réchauffe le coeur, favorise l'essor de l'esprit, doctrine qui demande une foi raisonnée, c'est-à-dire un persévérant effort, une longue patience.

L'homme contemporain, d'après Léon Denis est, dans la moyenne courante, un être peu évolué malgré les acquis successifs ; en lui persistent avec force les instincts inférieurs. Mais tel quel, il porte en lui les germes des plus hautes vertus.

Nous voici, d'un coup, loin du pessimisme d'un Taine. Si vous voulez que l'homme réalise une part des promesses qui sont en lui, mettez-le, dès l'enfance, dans les conditions les plus favorables à son développement intégral. La réussite dépend d'une éducation bien comprise.

Si vous l'améliorez dès le départ, vous améliorez du coup la société tout entière, vous préparez les voies à la vraie civilisation, qui ne saurait avoir d'autre but que d'assurer le plein développement des individus.

Les sports, la culture physique, bonne en soi, n'y peuvent prétendre par leurs moyens sommaires. C'est la nature même de l'homme qui est le facteur prépondérant des changements sociaux, et la question sociale n'est en définitive qu'une question morale. Or, la famille et l'école sont les deux institutions qui préparent l'homme social. Malheureusement, constate notre philosophe, la famille insuffisamment protégée dans la société actuelle tend à se désagréger. L'intimité du foyer se relâche, l'autorité du père s'affaiblit. Quant à l'école, elle se montre à tous les degrés, défaillante en matière d'éducation. Chose grave : l'instruction, développant exclusivement le sentiment personnel fortifie, chez l'adolescent, l'égoïsme et l'orgueil qui sont les tares les plus accusées de la société actuelle. S'il y avait au moins compensation ! Mais sans autorité en matière d'éducation, l'école, en particulier la primaire, qui s'adresse au plus grand nombre, ne peut guère assurer qu'un rudiment d'instruction. Or, la demi instruction altère trop souvent le bon sens et le naturel, et lorsqu'elle contribue, par

surcroît, à répandre les idées fausses qui sont légion, elle aboutit, en fait, à un résultat néfaste. Il faut bien admettre que l'art vrai, la vraie science ne sont accessibles qu'à l'homme de haute culture et c'est l'exception. N'importe qui n'y saurait prétendre, pour la bonne raison qu'il y a inégalité intellectuelle entre les individus, tandis que la pratique de la vertu est accessible à tout le monde.
On voit combien un solide fond de croyance raisonnée serait nécessaire pour la foule immense des hommes qui ne peuvent s'élever jusqu'au grand savoir.
Les fondateurs de l'Ecole du peuple, les J. Ferry, les Paul Bert en avaient entrevu la nécessité. Ils crurent que les préceptes usuels de la morale universelle suffiraient à remplir cet office. Leurs successeurs ne semblent pas avoir eu semblables préoccupations. Ils ont biffé la religion, mais ils n'ont rien mis à sa place. Grave erreur ! Le peuple a besoin de croire. Le fin sourire de Renan n'y saurait suppléer.
Comment organiser la société selon la justice et l'asseoir sur des bases stables, avec des éléments aussi mal préparés ? Comment fonder la démocratie avec des citoyens uniquement préoccupés d'assouvir leurs besoins matériels et totalement dénués d'idéal ?
On parle beaucoup de socialisme sans arriver à le définir. C'est un terme qui flatte l'oreille du peuple, et avec lui les démagogues ont beau jeu.

« Chacun a droit à une situation en rapport avec ses aptitudes au travail et ses qualités morales, dit le Maître. »

Rien de plus vrai, soyons donc socialistes. Mais avant d'aller plus loin, il convient de s'entendre sur ce mot assez vague.
Les sociétés, dites civilisées, tendent, par des voies plus ou moins directes — car dans tous les domaines nous ne faisons que tâtonner — à l'amélioration du sort des individus qui les composent, et tout Etat, quelle que soit sa forme propre, se modifie dans ce sens. Mais il importe ici de remarquer que l'homme n'a le pouvoir de modifier les choses naturelles qu'en se soumettant à l'ordre des choses. Certains socialistes, notamment les communistes, refusent d'en tenir compte. Ils prétendent soumettre l'ordre des choses à leur conception particulière, ce qui est absurde.

« Le communisme, dit Léon Denis, n'est réalisable qu'au sein de groupes restreints soigneusement recrutés dont les membres sont animés d'une foi intense et de l'esprit de sacrifice. On ne saurait en étendre l'action à des nations entières. »

Un tel système qui nous montre l'Etat absorbant tout l'effort collectif est contraire au progrès de l'individu. Il vaudrait mieux, sans aucun doute, que la fonction de l'Etat fut limitée dans la proportion où l'individu se développe.
Le socialisme, en définitive, ne saurait être qu'un aménagement plus rationnel de la cité, aménagement basé non seulement sur les besoins immédiats des individus, mais encore sur la loi de justice et sur la loi d'amour. Apprendre aux hommes d'où ils viennent, où ils vont, quel est le but de la vie, selon l'enseignement du Maître, c'est aimanter leur volonté dans le sens du bien, c'est faire naître en eux le désir de coopérer au progrès universel en servant l'humanité ; c'est élever leur esprit vers l'ordre divin. Tâche ardue, tache immense, tâche seule féconde !
Telle est la parole de vie que nous a léguée Léon Denis en nous quittant. Nous pensons qu'il n'est point de raison valable d'éviter de s'y rallier, que ce soit du côté de la science ou du côté de la religion. La première a déjà fait un pas décisif en ce sens ; quant à la seconde, elle n'est point si rebelle qu'on voudrait le croire, — témoin ces lignes émanant d'un théologien qui a laissé, par ses écrits et par ses actes, un souvenir impérissable.

« En lisant vos livres, cher Monsieur, j'ai communié avec vous sous les espèces de ce qui ne meurt pas.

J'apprécie dans vos oeuvres ce sens direct de l'infini et de l'éternel qui discerne le permanent, à travers le tissu des choses qui passent. Et sachant à quel point la vie vous a été douloureuse, je me sens en compagnie d'un frère dont l'Espérance et la Foi ne sont pas des éléments de belle doctrine ou de rhétorique, mais des puissances vivifiantes et libératrices.
Je ne suis pas un spirite, mais j'ai toujours en vous un compagnon de route à travers cette existence crépusculaire, ayant fraternisé de préférence avec ceux qui s'orientent vers le côté de la Nuit qui paraît transparente.
De toute mon âme, je crois à la présence de nos chers invisibles. J'en fais ma société habituelle et je marche environné de leur paisible et souriant cortège. En souvenir d'eux, j'aime à cultiver ce qu'ils ont aimé, et maintenant que tant de jeunes héros[94] ont franchi la barre qui sert de seuil à l'autre monde, je considère toute oeuvre juste et bonne comme un dépôt qu'ils nous ont laissé et qui devient sacré par leur sacrifice. La sainte solidarité des vivants et des morts ; la continuation parmi nous de ceux qui nous ont devancés ; la vue sur une ascension des êtres à travers les douleurs, les erreurs, les fautes, vers une clarté supérieure, un achèvement de ce qui ne fait que commencer en nous, tout cela est ma foi vivante et que je prie Dieu de m'augmenter tous les jours.
Par l'Evangile largement compris et pratiqué et par toutes ces aspirations que je vous signale, je me sens donc à l'aise près de vous *qui n'excluez personne, qui espérez tout, qui donnez de l'air et de l'horizon lumineux au tableau de la vie. »*

C'est nous qui soulignons ces dernières phrases dont tout commentaire risquerait d'altérer la haute signification et de ternir la pure beauté.

L'orateur

Nous avons vu, dans les premiers chapitres, par les comptes-rendus des journaux, combien était grande l'emprise du conférencier sur ceux qui l'écoutaient. Amis et adversaires, tous rendaient hommage à son éloquence brillante, imagée, persuasive, soucieuse d'éveiller l'intelligence et d'émouvoir par les moyens les plus simples.
A cause de sa vue mauvaise, il ne tenait pas son auditoire sous le regard, à la manière des tribuns qui escomptent les effets directs de suggestion. Mais il mettait dans son débit une telle chaleur communicative, un tel accent de sincérité, que les plus rétifs sentaient tomber leurs préventions et se laissaient gagner peu à peu par un invincible sentiment de confiance.
Si Léon Denis ne regardait pas la salle, rien ne lui échappait des mouvements divers que provoquait sa parole. Il les sentait.
Orateur de haut vol, il ne dédaignait pourtant point les finesses de l'ironie ni les parenthèses de primesaut qui constituent le piment nécessaire d'un bon discours français.
Non seulement il ne redoutait pas les contradictions, mais il les recherchait. La controverse avivait en lui son ardeur de prosélytisme et décuplait ses moyens habituels, Au reste, il avait sur toutes les questions un arsenal d'arguments préparés qu'il servait avec une promptitude et un à propos merveilleux. Ses ripostes foudroyantes étaient toujours courtoises, car il restait maître de lui en toute occasion.
Un jour qu'il développait la question de Dieu en conférence contradictoire, dans une ville du Midi, un catholique l'interrompit, croyant le faire trébucher sur un obstacle embarrassant.

« Vous dites, s'écriait l'interpellateur que l'enfer n'est qu'un produit de l'imagination. Je suis allé à Naples et j'ai vu le Vésuve en éruption ; c'est une des bouches de l'enfer, qui est donc bien une réalité». Alors, reprit Léon Denis, vous croyez que l'enfer se trouve au centre de la terre ! Mais celle-ci ayant été pendant longtemps une masse ignée, un globe de feu avant de devenir solide et d'être habité, il en résulterait que Dieu a créé l'enfer, avant de créer l'homme. Ainsi on pourrait comparer Dieu à un grand

[94] Cette lettre est datée du mois de juillet 1918.

seigneur du moyen âge qui, voulant fonder une ville, commencerait par faire construire, au centre, la gehenne, la maison des supplices, le lieu de torture, et dirait ensuite à tous : « Venez, mes amis, vous installer dans ce milieu préparé par mes soins ! »

A ces paroles, toute la salle fut secouée par une immense hilarité qui consterna l'interrupteur[95]. Léon Denis préparait ses conférences avec un soin tout particulier qui en faisait des morceaux achevés par la belle tenue littéraire et l'équilibre des parties. Il les écrivait, puis les étudiait à fond ; ensuite il se les répétait en soignant particulièrement la diction. Ceci fait n'ayant rien laissé au hasard, il s'abandonnait à l'inspiration du moment et aux conseils de ses guides. C'est ce jaillissement spontané de l'idée, l'improvisation, qui fait les grands orateurs.

« Dans l'éloquence, a-t-il écrit, le mouvement de la pensée est représenté non seulement par la parole, mais aussi par le geste qui en souligne les effets. En ceci, plus qu'en toute autre matière, une juste mesure s'impose, car l'excès comme l'absence de mimique doivent être également évités avec soin.
La plupart des grands orateurs ressentent le souffle de l'invisible. L'inspiration descend en eux en flots pressés et fait surgir les expressions, les fermes, les images, qui provoquent l'enthousiasme des foules. A certains moments, ils se sentent comme soulevés de terre et emportés par un courant irrésistible. Au cours de ma carrière de conférencier, j'ai éprouvé bien des fois la sensation d'un puissant secours occulte et j'en connaissais la cause. L'Esprit de Jérôme de Prague, mon protecteur, mon guide, m'a toujours assisté dans ma tâche de propagandiste. Parfois, au moment de paraître devant un nombreux public, souvent indifférent ou même hostile, et de prendre la parole, je me trouvais en proie à un malaise physique, à une violente migraine qui paralysait ma pensée et mon action. Mais alors, répondant à mon ardent appel, à ma prière, l'Esprit de mon guide intervenait. Par une énergique magnétisation, il rétablissait l'équilibre organique et me rendait ma lucidité, mes moyens d'agir. D'autres fois, après des débats contradictoires qui duraient plusieurs heures, après des luttes oratoires avec des contradicteurs acharnés, matérialistes ou religieux, malgré mon épuisement, je trouvais encore des accents, des intonations vibrantes qui étonnaient et remuaient l'auditoire[96]. »

Par quel moyen arrivait-il à capter ce précieux influx de l'inspiration ? La musique, souvent, venait le lui apporter.

« Il m'est arrivé plus d'une fois, lorsque j'avais à faire une conférence dans une grande ville, de me diriger, la veille au soir, vers quelque théâtre lyrique. Là, caché au fond d'une loge, complètement isolé, je me désintéressais de tout ce qui se passait dans la salle ou sur la scène, pour me laisser bercer par l'oeuvre musicale. Sous l'action combinée des instruments et des voix, un flot d'idées montait à mon cerveau, une floraison de pensées et d'images surgissait des profondeurs du moi. Et, dans ces moments, je bâtissais mon sujet avec une richesse de matériaux, une profusion d'arguments, une abondance de forme et d'expression que je n'aurais pu trouver dans le silence et qui ne se représentaient pas toujours à ma mémoire à l'heure opportune[97]. »

Nous pourrions citer ici les nombreux témoignages de ses amis de lutte restés sur la brèche. En voici d'autres émanant de simples auditeurs qui ne pourront pas être taxés de partialité.
D'abord celui d'une auditrice :

« Outre son grand talent, écrit-elle, incontestable et incontesté, M. Léon Denis est un charmeur, ce qui ne gâte rien, et si sa conférence d'hier n'a pas été pour moi le chemin de Damas, ce n'est pas sa faute ; mon heure sans doute n'est pas venue, si tant est qu'elle vienne un jour !
J'étais très bien placée, au deuxième rang, tout à fait en face de l'orateur.

---

[95] *Voir le Spiritisme et le Clergé Catholique*, p. 12.
[96] *Revue Spirite*, p.125.
[97] ibid., p. 126.

Je ne te parlerai pas de lui au physique ; ses portraits sont plus ressemblants que tout ce que je pourrais te dire. Les personnes qui m'entouraient le connaissent et l'ont trouvé maigri et fatigué. Ses yeux, en effet, doivent le faire souffrir et il porte des lunettes épaisses pour les protéger de la grande lumière, je pense. Très sympathique d'aspect, il a le geste simple, juste et sobre ; le débit un peu monotone d'abord ; la voix,un peu voilée, me rappelait notre frère Henri, quand il parle avec plaisir de quelque chose qu'il possède bien à fond. Peu à peu, elle s'est élevée pour vibrer en éclats d'enthousiasme aux endroits pathétiques et poignants. L'élocution est facile, la diction parfaite, le style imagé et merveilleusement approprié aux parties complexes du sujet. Un sentiment de sincérité et de profonde conviction se dégage de l'ensemble et cette soirée a été pour l'orateur un triomphe, ajouté, sans aucun doute, à bien d'autres déjà.
Inutile d'ajouter, n'est-ce pas, qu'il possède, en moi, une admiratrice de plus ».

Le passage suivant émane de la femme d'un général. Il est tiré d'une lettre adressée par elle à Léon Denis.

« Je n'ai pas pu empêcher mon amie d'exprimer à haute voix son admiration pour les belles choses que vous nous disiez. Tous vous ont tellement admiré que certains déclarent que vous étiez transfiguré, la voix changée, les gestes plus amples et quelques-uns soutiennent que vous aviez grandi.
Vous ne savez pas quel triomphe vous avez remporté en émotionnant mon mari au point qu'il ne pouvait plus parler, lui si froid, si réservé, si maître de lui, et qui m'a avoué que même le spectacle d'un champ de bataille jonché de morts ne le troublait pas ».

Léon Denis, on le voit, avait tous les dons réunis de l'orateur né, de ces dons, il les garda jusque dans son extrême vieillesse puisqu'il fit encore, au Congrès de 1925, l'admiration de tous ceux qui l'entendirent par son aisance et sa maîtrise à manier la parole et à capter l'attention de ses auditeurs.

L’écrivain

Léon Denis est un autodidacte. Certains le lui ont reproché alors qu'il conviendrait plutôt de l'en féliciter. Oui, Léon Denis s'est formé tout seul ; c'est un titre de plus à notre admiration. S'il n'a point fait sa rhétorique, son style n'en vaut pas moins ; il est d'une aisance, d'une simplicité classiques. C'est le vêtement naturel d’une pensée toujours en état d'équilibre.
Si dans ses premiers ouvrages, ce style épouse avec complaisance la forme oratoire, c'est qu'à cette époque Léon Denis est surtout conférencier, c'est qu'il se donne à tâche de propager la doctrine. Ce à quoi il tend, de façon immédiate, c'est à faire partager à ses lecteurs la conviction qui l'anime. Voilà pourquoi l'éloquence lui est si naturelle. Il écrit comme il parle. Le ton, d'ordinaire familier, empreint de bonhomie, plein de naturel, s'élève insensiblement jusqu'aux cimes du langage, et telle fin de chapitre passerait aussi bien pour une page de Bourdaloue.
Ce style, d'une admirable souplesse, peut tout aussi aisément se plier au raccourci, à la précision, à la rapidité que réclame l'étude ou la discussion d'un point de doctrine. Ses brochures de propagande ou de défense en témoignent. Dans ses derniers ouvrages, en particulier dans le *Génie Celtique,* son écriture revêt une forme absolument pure, dépouillée de tout ornement et qui est à la mesure exacte d'une pensée vigoureuse parvenue à la sérénité.
La nature a été son initiatrice. C’est à son contact qu'est descendu en lui l'influx mystérieux de l'intuition et de l'inspiration. Ses pages d'exposé de la doctrine sont d'un excellent écrivain ; celles qu'il nous a laissées sur l'Univers, le Ciel, la Mer, la Montagne et la Forêt sont d'un grand poète.
Le don poétique est, en effet, une marque caractéristique de son talent. Poète en prose, il ne s'attache pas aux jeux subtils et savants de l'écriture artiste. Il a horreur du conventionnel. La

recherche du mot rare, la ciselure de la phrase l'indiffèrent. Tout ce qui touche à l'alchimie verbale lui parait souci puéril. Il n'attache au polissage littéraire qu'une importance limitée. Tel article de revue est donné, sans retouche, dans la forme où il a été dicté. *Le Génie Celtique*, par exemple, n'a guère supporté que des corrections typographiques.
Pour lui, écrire n'était pas un jeu d'esthète, une distraction subtile à l'usage des gens cultivés, mais bien une autre forme de l'action, un autre moyen de répandre des idées.
L'écrivain peut se tromper mais il doit être sincère et ses lecteurs ont des droits sur lui. Léon Denis est le type achevé de l'écrivain sincère. Il y a chez lui adéquation parfaite du style à la pensée ; nous retrouvons l'homme tout entier dans le littérateur. Sa prose, abondante comme l'était son verbe, s'en va, tel le beau fleuve Loire, d'un cours égal, ample et mesuré. Point de heurts, point de cris désespérés, point de transports désordonnés ni de délire romantique. Les hautes idées, chez lui, aiment à prendre appui sur la raison avant l'essor tranquille, exempt de défaillance, qui les emporte loin des brumes dangereuses où chantent les sirènes.
La muse de Léon Denis, soeur de la chaste Uranie, ne trouve sa joie qu'aux régions de la lumière et de la sérénité. Pour la suivre, le poète de la *Grande Enigme* n'a recours à aucun artifice, à aucune incantation ; il n'a besoin d'aucun excitant cérébral. Se mettre par une grâce spéciale, en état de résonance, avec la beauté qui l'entoure, voilà tout son secret.
Ouvrons son *livre de la Nature.*
Les grands spectacles du firmament et de la terre sont les thèmes éternels où s'alimentent l'intelligence et le coeur de l'homme depuis qu'il est doué de langage. Léon Denis n'a point cherché ailleurs la source de son inspiration. L'amour — au sens charnel qu'on lui donne ordinairement — n'a point absorbé les sources vives de son être comme il arrive chez nombre d'écrivains. C'est en Dieu que ce sentiment trouve sa source et sa fin. Il n'exclut pas l'amour humain, il le sanctifie.
C'est au sein des belles nuits constellées que le poète spirite cherchera le mot de la « Grande Enigme », la suprême leçon qui descend des espaces sur les fronts soucieux.
Chacun des mondes innombrables perdus dans les abîmes sidéraux a sa voix propre dans le concert éternel ; chacun parle à notre âme un langage différent.

« Toutes les étoiles, dit-il, nous chantent leur poème de vie et d'amour, toutes nous font entendre une évocation puissante du passé et de l'avenir. Elles sont les demeures de notre Père, les étapes, les jalons superbes des routes de l'Infini et nous y passerons, nous y vivrons tous pour entrer un jour dans la lumière divine[98]. »

A l'impression d'écrasement, d'inaccessibilité que fait naître un tel spectacle, succède un sentiment d'ineffable douceur. Ces astres qui accomplissent leur ronde fulgurante dans les insondables espaces semblent nous adresser de mystérieux appels et notre âme, aussitôt, en tire un secret motif d'espoir. Ne sont-ils pas les signes éternels de l'ordre divin, les notes mystérieuses de la symphonie universelle dont seule la musique parvient à nous communiquer une impression satisfaisante quoique bien imparfaite,

« La musique, langue divine qui exprime le rythme des nombres, des lignes, des formes, des mouvements, écho affaibli de l'harmonie souveraine qui préside à la marche des Mondes. »

Toutefois, dans cette symphonie prodigieuse, les astronomes découvrent des dissonances. Des mondes naissent, d'autres meurent, certains s'entrechoquent en des cataclysmes inouis.

« Ces accidents, dit le Maître, ne sauraient détruire l'ordre souverain : toute dissonance se fond dans l'ensemble, dans cette musique des sphères, qu'entendait, dit-on, Pythagore et qui est le chant de la

[98] *La Grande Enigme*, p. 117.

Création. »

C'est justement cette impression d'équilibre, d'accord total, de beauté sereine que le sage comme le poète et l'artiste doivent rechercher en s'entourant de calme et de silence, en se tenant le plus possible à l'écart des bruits furieux, des vaines rumeurs, du tourbillon des passions qui agitent le monde moderne. C'est sur le rythme souverain du Cosmos qu'ils doivent accorder leur rythme intérieur.
Tournons « les pages du grand livre ouvert à tous les regards ». De la contemplation des splendeurs sidérales, revenons vers la terre, notre mère.
Voici la Forêt qui nous offre son asile frémissant l'antique forêt, parure et véritable conservatrice du globe, premier refuge et premier temple de l'homme.

« De son rythme majestueux, elle a bercé l'enfance des religions ; elle a servi de modèle aux manifestations les plus hautes de l'idée religieuse dans son épanouissement esthétique.

C'est à son ombre mystérieuse, sous ses voûtes séculaires que les druides, aux temps celtiques, recevaient les inspirations, les enseignements d'en haut.
Pour Léon Denis, la Forêt garde toujours son prestige auguste et sacré. N'est-elle pas encore aujourd'hui l'asile de la pensée recueillie et rêveuse, et sous ses ogives frémissantes, ne retrouve-t-on pas, comme autrefois, le mystérieux frisson de la religion éternelle ? L'arbre capte les radiations venues de l'espace ; entre le visible et l'invisible s'établit, grâce à lui, un secret dialogue. Le dieu parle dans le feuillage.

« Sympathique aux joies, compatissante aux douleurs humaines, »

Conseillère d'acceptation patiente, d'effort viril, d'espoir vivace en des renouveaux toujours féconds, la Forêt est encore un enchantement pour les yeux. C'est dans ces pages imprégnées de l'atmosphère sylvestre que Léon Denis a déployé ses plus beaux dons de paysagiste. Son regard qui, d'ordinaire, recherche les larges perspectives, s'attache ici, avec un soin touchant, aux plus minutieux détails de l'arbre et de la plante, va de la fleur à l'humble bestiole qui participe à la vie intense du monde végétal.
A ce contact nouveau, la palette de l'écrivain s'enrichit ; il devient un magnifique peintre de la sylve :

« A travers les lourdes frondaisons, la lumière se déverse en nappes blondes sur les troncs d'arbres et sur les mousses ; les souffles du vent se jouent dans les ramures. L'automne ajoute à ces prestiges la symphonie des couleurs, depuis le vert jaunissant jusqu'au roux fauve et à l'or pur ; elle diapre et roussit les taillis, tache d'ocre les châtaigniers, de pourpre les hêtres, égrène les bruyères roses des clairières[99]. »

Devant ces féeries d'apothéose, sa pensée frémissante s'élève vers la « Cause de tant de merveilles pour la glorifier ». Toutefois le signe manifeste de la Beauté divine ne s'inscrit pas uniquement sur le front mouvant de la Forêt. L'Océan, la montagne méritent pareillement notre admiration.
Dans les pages que Léon Denis a consacrées à la Mer, nous ne chercherons point les magies somptueuses d'un Chateaubriand ou d'un Loti. Mais sous la plume calme du poète philosophe, quelle pureté, quelle fidélité dans la peinture et l'évocation ! Voici par exemple la Méditerranée provençale :

[99] *La Grande Enigme*, p. 146.

« Jusqu'aux confins du firmament, la mer étale sa nappe mobile, étincelante sous les feux du jour. Pas un nuage, pas un souffle. Le soleil du Midi allume de fugitifs éclairs à la crête des vagues. Sur ce vaste miroir, la lumière se joue en nuances délicates, en frissons changeants. Elle enveloppe les îles, les caps et les plages d'une clarté légère ; elle adoucit l'horizon, en idéalise les perspectives lointaines[100]. »

La vision de l'Océan tonnant sous un ciel agité n'est pas moins vigoureusement fixée **en** ses traits essentiels.

« C'est surtout du haut des promontoires armoricains que l'Océan est majestueux à voir dans ses heures de courroux, lorsque le flot déferle en grondant sur les récifs, mugit dans les anses profondes et secrètes ou roule en tonnerre dans l'ombre des cavernes. Les cris des courlis, des mouettes, des goélands qui volent en tournoyant au milieu de la tempête ajoutent à la désolation de la scène. Toute la côte est blanche d'écume. »

La Mer, pour Léon Denis, est l'image de la puissance, de l'étendue, de la durée. Il la sent respirer, il en perçoit les pulsations. Les spasmes et les remous de l'abîme liquide n'agitent que sa surface ; mais c'est dans ses profondeurs mystérieuses que la vie continue de s'élaborer. La vraie personnalité de la mer nous échappe.
A côté de l'agitation océanique sans trêve, voici le calme plein de majesté des grands monts sourcilleux. De tous les aspects de la nature, c'est la Montagne que Léon Denis a toujours préférée. « La Montagne est mon temple » aimait-il à répéter.
Fils d'adoption d'un pays de plaine qu'il aimait pour son ambiance aimable, il gardait encore, dans sa vieillesse, la nostalgie des hauts lieux.
Les perspectives de la Touraine sont d'une profondeur admirable, mais le relief de cette province est faible et son atmosphère demeure surtout, entre les rives du grand fleuve, imprégnée d'une mollesse voluptueuse. C'est une terre plus propice au farniente qu'à l'action.
Dans la plénitude de l'âge, Léon Denis lui préférait la montagne, source inépuisable d'impressions fortes, d'émotions nobles, d'enseignements féconds, la montagne, libératrice des hautes facultés de l'âme. Ecoutons-le nous confier les motifs de sa prédilection.

« Qu'il fait bon, à l'aube fraîche imprégnée des senteurs pénétrantes de la nuit, gravir les pentes, le grand bâton pointu à la main, le sac de provisions sur l'épaule ! Autour de nous, tout est calme ; la terre exhale cette paix sereine qui retrempe les coeurs et les pénètre d'une allégresse intime. Le sentier est si gracieux en ses contours, la forêt si pleine d'ombre et de mystérieuse douceur ! A mesure que vous vous élevez, la perspective s'élargit, de superbes échappées s'ouvrent au loin sur les plaines. Les villages montrent leurs taches blanches dans la verdure, parmi les moissons, les landes et les bois. L'eau des étangs, des rivières miroite comme de l'acier poli. »

Tout dans la montagne l'émeut et le ravit. Ses jours ensoleillés pleins d'effluves et de rayons, ses nuits sereines constellées d'étoiles, le concert de ses oiseaux et de ses insectes, le mugissement de ses forêts, la grande voix des torrents et des cascades, « jusqu'à ses tempêtes soudaines et les éclats de la foudre sur les sommets ».
Il y a dans ces pages une fraîcheur d'impression, un coloris, une poésie spontanée qui nous charment et nous ravissent. Magiquement, toute la montagne s'anime de sa vraie vie, frémit de ses mille voix familières, élève vers le ciel son cantique sublime.

« Pour tous ceux qui savent la comprendre, l'aimer, elle est une longue et profonde initiation. »

Les harmonies lumineuses, les enchantements de ses sommets sont le partage exclusif de ceux qui ne craignent pas d'escalader les hauts lieux, car l'ascension réveille le sens intime, les

[100] *La Grande Enigme*, p. 133.

facultés psychiques s'émeuvent dans l'air des cimes, et chez les à mes d'élite, la communion avec les mondes supérieurs s'établit. Les grands sommets ne furent-ils pas les autels choisis des patriarches et des prophètes ? C'est pourquoi les souvenirs s'éveillent en foule aux appels de la pensée du voyageur : rêveries nocturnes au bord des gaves pyrénéens, méditations solitaires près des lacs d'Auvergne, ascensions périlleuses dans les Alpes couronnées de leurs névés, impressions retrouvées du silence des hautes solitudes qu'émeut le frisson de l'infini.
Aussi, est-ce par un hymne d'adoration que s'achève ce livre où le Maître a mis le meilleur de lui-même, l'inaltérable jeunesse de son coeur, l'élan le plus hardi de sa pensée, le plus beau rayon de sa foi. A ses yeux, la Nature n'est point une marâtre ; elle ne lui fait point peur, puisque toute oeuvre de Dieu le met en confiance. Sachant que notre monde est un monde d'épreuve, non de béatitude, il accepte son lot en gardant intacte sa force d'espoir. Les menaces de catastrophe et d'anéantissement ne l'ébranlent point, car il se trouve en sécurité au milieu des périls qui l'environnent :

« Il a compris les grandes lois qui, au prix de quelques accidents, assurent l'équilibre et le salut des races humaines. »

*
**

Tout cela relève d'une conception très haute du rôle d'écrivain, celui-ci devant être, avant tout, un éducateur. Aussi, une telle oeuvre est grande et émouvante au possible, parce qu'on n'y peut découvrir la moindre trace de pose ou d'orgueil, d'amertume ou de désenchantement

« Beaucoup de braves gens trouvent que le spiritisme est trop triste. Les pauvres, s'ils savaient... Triste, un livre de Léon Denis ! Parce qu'il y est question de la mort ? Mais on y apprend que la mort, c'est la vie. Ses livres sont débordants de joie. Ce sont de lumineuses coupes enchantées où la lèvre humaine altérée d'infini vient puiser une ivresse supérieure, la griserie du réel au-delà.
Les livres de Léon Denis, « Christianisme et spiritisme », « Après la Mort », « Dans l'Invisible » ne sont pas plus tristes que la Voie sacrée des Romains, bordée de tombeaux, que les cimetières fleuris et parfumés de l'Orient où vont se promener les oisifs, que les Aliscamps d'Arles tout bruissants d'ailes et de brises, à travers la frondaison des grenadiers, des térébinthes et des micocouliers, Champs Elysées où des couples d'amoureux assis sur les antiques sarcophages de pierre viennent échanger des serments durant les claires nuits d'été.
Quand on lit M. Léon Denis, on a la sensation de parcourir quelqu'un de ces sites pittoresques que colore un somptueux automne. Il y a des tons chauds et des pâleurs agonisantes, des jeux de soleil et d'ombre, des chansons d'allégresse et des voix de mélancolie. Et, au-dessus de tout ce panorama d'où montent les bruits de la terre, s'étend le grand ciel tissé d'azur et de lumière ».

Ces lignes d'un sentiment si juste nous aident à saisir la conception du Maître, en matière littéraire, qui peut se résumer en ces mots : être vrai avec décence. En dehors de cela, tout art est entaché de frivolité, pour tout dire superflu.
La véritable poésie, a-t-il écrit, est faite de la résonance intime de la symphonie éternelle en nous, de l'accord de nos pensées, de nos sentiments et de nos actes avec la règle de notre destin.
C'est à ce titre, c'est parce que son oeuvre entière présente cet accord et ce bel équilibre qu'il est un vrai poète et un grand écrivain.

APPENDICE I

TESTAMENT MORAL

Parvenu au soir de la vie, à cette heure crépusculaire où une nouvelle étape s'achève, où les ombres montent à l'envi et couvrent toutes choses de leur voile mélancolique, je considère le chemin parcouru depuis mon enfance, puis je dirige mes regards en avant, vers cette issue qui va bientôt s'ouvrir pour moi, sur l'au-delà et ses clartés éternelles.

A cette heure, mon âme se recueille et se dégage par avance des entraves terrestres ; elle voit et comprend le but de la vie. Consciente de son rôle ici-bas, reconnaissante des bienfaits de Dieu, sachant pourquoi elle est venue et pourquoi elle a agi, elle bénit la vie pour toutes les joies et toutes les douleurs, pour toutes les épreuves salutaires que celle-ci lui a procurées, elle reconnaît là les instruments de son éducation, de son élévation. Elle bénit la vie terrestre, pénétrée, quand elle la quittera, de la pensée de revenir plus tard dans une existence nouvelle travailler encore, souffrir, se perfectionner et contribuer par ses travaux au progrès de ce monde et de l'humanité.

J'ai consacré cette existence au service d'une grande cause, le spiritisme ou spiritualisme moderne, qui sera certainement la croyance universelle, la religion de l'avenir. J'ai consacré à le répandre toutes mes forces, toutes mes facultés, toutes les ressources de mon esprit et de mon coeur. J'ai été toujours et puissamment soutenu par mes amis invisibles, par ceux que j'irai rejoindre bientôt. Pour la cause du spiritisme, j'ai renoncé à toutes les satisfactions matérielles, à celles même de la vie de famille et de la vie publique, aux titres, aux honneurs et fonctions, errant par le monde, souvent seul et attristé, mais heureux au fond de payer ainsi ma dette au passé et de me rapprocher de ceux qui m'attendent là-haut dans la lumière divine.

En quittant la terre, je veux que les ressources que j'y laisse soient consacrées au service de cette même cause. C'est dans cette pensée, dans cette volonté bien arrêtée, que j'ai dressée ci-après la liste de mes légataires.

D'abord, dans un but de propagande humanitaire, je lègue à M. Jean Meyer, demeurant villa Montmorency, avenue des Tilleuls, H, Paris (16e), la propriété de mes oeuvres figurant dans la *Bibliothèque de Philosophie spiritualiste moderne et des Sciences psychiques* qu'il a fondée. En outre, je lègue audit Jean Meyer tous mes volumes et brochures en dépôt à l'imprimerie Arrault, à Tours, ainsi que les clichés, empreintes et accessoires se rapportant à ces ouvrages. Si, au décès de M. Jean Meyer, le fonctionnement de sa bibliothèque ci-dessus désignée se trouvait compromis, mes oeuvres tomberaient dans le domaine public et tous les publicistes pourraient les reproduire, à la condition de se conformer scrupuleusement au texte de chaque dernière édition, sous le contrôle et la surveillance de mes exécuteurs testamentaires[101].

LEON DENIS

[101] Fidèle à l'esprit de charité qui l'animait et se répandait en dons nombreux, brûlant de zèle fraternel envers son prochain, zèle qui s'exerça largement pendant la guerre et croissait avec les années, Léon Denis a légué une portion notable de son héritage au Bureau de bienfaisance de la ville de Tours et à l'Institut de France.

APPENDICE II

CHEZ UN DRUIDE DE LORRAINE[102]

Invité par mes bons amis de Touraine à faire une conférence à l'Hôtel de Ville de Tours, je n'ai pas manqué de me trouver à ce beau rendez-vous dans la splendeur d'un des jardins de France les plus célèbres, sur les bords de « mon Loyre Gaulois ». Et j'ai vécu là des heures trop brèves dans une 3douceur angevine » ...

A midi, je me dirige chez Léon Denis. Le maître m'accueille avec ces mots : « Allons ! Il paraît avoir une bonne tête de Lorrain ! » Octogénaire à la barbe opulente, le Druide de Lorraine ne voit plus suffisamment pour lire et écrire, mais il aperçoit encore autour de lui le monde des formes et des couleurs. Il vit dans les ombres, néanmoins, avec les ombres. La Loire qui passe sous sa fenêtre, les coteaux qui étalent la splendeur automnale de leurs bocages, je ne crois pas qu'il puisse encore goûter à ces spectacles...

Un feu de bois flambe joyeusement dans la pièce, où silencieux vont et viennent les chats, ces compagnons éternels des mystiques et des penseurs.

Il y a là mes bons amis de la Touraine : Gaston Luce, mutilé de guerre, chevalier de la Légion d'honneur, lauréat de l'Académie française pour son recueil de vers : « Ma Touraine » et ronsardisant distingué de la phalange parisienne du « Divan ». Puis, Gaston Delavière, ménestrel du Moyen-Age, au profil et à la vêture d'artiste, dont la silhouette étonne toujours les Anglo-Saxons et les Scandinaves attirés dans la vallée de la Loire, par les châteaux, par les mânes de Rabelais et de Ronsard, par l'Institut tourangeau pour les étrangers... Delavière, poète lui-même, est la torche qui embrase toutes les âmes groupées dans cette fraternelle association de l'Université Populaire. Enfin et surtout, il y a celui qui, depuis un demi-siècle, s'est mis au service de la cause la plus bafouée, la plus ridiculisée, la plus systématiquement ignorée : celle du spiritisme. Aujourd'hui, les ouvrages de Léon Denis sont répandus dans le monde entier, et le maître m'annonce avec joie que l'Allemagne se met à le traduire et à le diffuser. La traduction de son consolant *Après la Mort* vient de paraître à Leipzig. De tous côtés, le Maître reçoit des lettres de disciples, des visites d'étrangers de passage qui veulent connaître, à Tours, cet étrange Lorrain. Délibérément, il a méprisé la littérature et la politique pour assumer la tâche ingrate de défendre et de propager la plus extravagante des thèses, du point de vue des instituteurs, des prêtres, des journalistes, et de cent autres catégories de sceptiques.

Son ovation au Congrès spirite international de 1921 fut magnifique, et des journalistes incrédules comme Géo London, du *Journal*, en ont reconnu et avoué la sublimité.

Léon Denis me parle de sa naissance à Foug, de sa basse extrace, de ses commencements fort durs, fort laborieux, mais où il sentait des puissances invisibles.

« J'ai dans l'Au-delà des amis qui me protègent et me soutiennent avec un zèle passionné ! » affirme-t-il.

Et ses finales tombent avec un frémissement qui démontre la puissance de suggestion que ce merveilleux orateur obtint sur les foules les plus disparates. Parfois, dans ses évocations poétiques, il lève une main en l'air, la tête renversée et prolongée par les deux pointes de sa barbe, et s'il avait la robe blanche, il me semblerait trouver en face de moi, à côté du héros de 1914-

[102] Article paru dans l'Est républicain, le 12 novembre 1926.

1918, du ménestrel du Moyen-Age, le Druide de Brocéliande...
Car Léon Denis est un Celte militant. Et l'on oublie trop souvent le caractère littéraire et historique de notre spiritisme actuel : il est l'un des aspects les plus saisissants du renouveau celtique auquel nous assistons. Allan Kardec se prétendait la réincarnation d'un druide de Bretagne, tout comme Léon Denis admire, en Jeanne d'Arc, la Celte merveilleuse, tout comme Edouard Schuré est le grand Celte de l'Alsace...
Oui, il y a un renouveau celte en France ; La réédition du *Vercingétorix* de Camille Jullian, la publication par André Lebey de son *Initiation religieuse de Vercingétorix*, la floraison spirite, la diffusion des littératures celtiques sont autant d'éléments de spiritualité contre lesquels les négations universitaires viennent se briser.
C'est encore de celtisme que nous causons chez Léon Denis. Naturellement !
... Un drame à la Vatel a failli nous assombrir, il y a un instant. Leu traiteur » ayant omis d'envoyer son vol-au-vent, la cuisinière « était dans tous ses états ». Il lui fallut confectionner en toute hâte un plat nouveau, et nous avions beau la consoler, la vaillante et brave femme était toute marrie. Quelle conscience ! Et pourtant, nous faisions si peu attention à ce que nous mangions ! Quand on apporta le poulet rôti, il ne se trouva personne qui put ou sut le découper ! Les voilà bien, les compagnons de Merlin l'Enchanteur ! A peine ai-je remarqué que chez Léon Denis, buveur d'eau devant l'Eternel, le vin, couleur pelure d'oignon et bouquet moelleux, était un nectar...
Je regarde de tous mes yeux le splendide vieillard au chef chenu, à la longue barbe blanche, et il me souvient des admirables strophes poétiques qui ressemblent, dans ses livres, à ces harpes que les Allemands suspendent aux vitraux de leurs châteaux pour que le vent y module des frémissements étranges...
La belle figure que celle de ce lutteur qui, pendant cinquante années de combat, a dans toute l'Europe cherché à déchiffrer le sens de la vie et de la mort !
Son dernier voyage à Foug l'a déçu. Il a caractérisé par ce mot son immense désillusion : « Le ruisseau qui chantait devant ma porte, n'y coule plus !... » De plus, les vieux types — tels ce *Mousson* qu'il me déclare en tous points être un deuxième Némorin Cocolinjo, de l'Ermonec — ont disparu. Beaucoup de nouveaux et de plus jeunes lui ont paru avoir pris de fâcheuses habitudes d'intempérance.
Il me raconte une savoureuse histoire de Bavarois tué en 1870-1871, puis entassé dans un *tandelin* et recouvert de fumier, et promené tout un jour au milieu des ennemis par l'auteur du coup, comme en un défi de la plus belle astuce...
Puis Jeanne d'Arc entre en scène. Car Léon Denis lui a consacré un ouvrage et des pages magnifiques. Il se rappelle la visite du colonel Collet dans la vallée de la Loire, sur la trace de la paysanne lorraine. Et Léon Denis se souvient d'avoir vu le brave colonel nancéen pleurer à chaudes larmes en écoutant les explications qui lui étaient données sur la bonne fille.

« De voir ce vieux soldat pleurer sur Jeanne, me bouleversa si fort, que j'en fus tout embué de tristesse ! » ajoute Léon Denis.

Nous nous quittons. L'heure approche. A nous deux, public tourangeau. A nous deux, Tourangeau, que le dicton déclare si apathique :

« Tourangeau, veux-tu boire ? — Oui ! — Tourangeau, veux-tu venir chercher la cruche ? — Non ! »

... Et le public de Tours a bu à la cruche que je lui ai tendue, quoique mon vin ne fût pas toujours sucré et liquoreux comme celui de Touraine, mais parfois dur, guinguet, acide même. Mon brave Delavière, les Tourangeaux ont bu à ma « crécotte lorraine » n'est-ce pas ? Allons ! Au revoir, ma belle Touraine, au revoir, mes bons amis de Touraine ! Et à toi, vieux Druide

de Lorraine, mon amitié respectueuse et ma cordia le vénération. » Je suis du canton de Toul-Nord, et vous ? M’avez-vous demandé...» A quoi je vous ai répondu. « ... de celui de Thiaucourt ! » Et vous en fûtes joyeux plus que moi encore...
« Pouvons-nous être plus près ? » m'avez-vous dit aussi. Non, car je suis comme vous le Lorrain tourmenté par l'Au-Delà... Nos cantons sont bien les mêmes, ô vénéré Maître !

Gabriel GOBRON

APPENDICE III

LA FIN D'UN SAGE[103]

On a fait peu de bruit autour de la mort de Léon Denis. Pas assez. On jurerait que l'humanité sceptique en surface, mais toujours croyante au fond, tant sont puissants l'énigme, l'attrait et l'angoisse du mystère, hésite à honorer les derniers des sages qui cherchèrent à concilier la science et la foi. Comme si la paix et le progrès pouvaient refleurir sans le merveilleux appoint de l'idéal.

Il faut réparer cette injustice.

La vie tout entière de Léon Denis a été vouée à la survie. Plus que quiconque, il a nié l'anéantissement total de l'être pensant. Poète, sans doute, mais grand artiste méditatif, surtout, toujours il s'est efforcé de prouver que ce n'est point pour l'éternité que nous perdons les êtres qui nous sont chers et que leur invisible présence se manifeste à la fois à notre esprit, à notre coeur, voire à nos sens, pourvu que nous nous défendions contre toutes forces d'oubli.

Chez lui, l'inspiration n'excluait point l'esprit scientifique. Il se rencontrait avec sir William Barrett qui proclamait que le spiritisme est sur le chemin qui mène à tout avancement des connaissances humaines.

Avec une douce obstination, alors que le psychisme paranormal se disputait les écoles divorcées du spiritisme, qui croit à la survivance de l'entité humaine, et du métapsychisme, qui n'admet que des interactions des forces encore si mal définies des vivants, il a développé ses convictions dans des oeuvres qui font autorité et où le philosophe le dispute au savant : *l'Au-Delà et la Survivance, le Problème de l'Etre et de la Destinée, la Grande Enigme, Après la Mort, le Pourquoi de la Vie.*

Jusqu'à l'âge de 81 ans, où il s'est éteint, persuadé de continuer au-delà, de collaborer à l'évolution de l'humanité avec une assiduité à la fois plus énergique et plus sereine encore que celle qu'il déploya au cours de sa longue existence de saint laïque, Léon Denis a été un émouvant exemple de fidélité à ses principes et d'inépuisable bonté.

Et on ne peut que s'incliner devant la mémoire de ce sage très digne qui disait des spirites « tant raillés et persiflés » dont il fut le chef, après Allan Kardec, aux côtés de G. Delanne, de Camille Flammarion, de William Crookes et tant d'autres savants incontestés :

« Ils ont eu ce mérite immense d'attirer l'attention de l'humanité pensante, non seulement sur un ensemble de faits qui révèlent l'existence de tout un monde invisible, vivant et s'agitant autour de nous, mais aussi sur les conséquences philosophiques et morales découlant de ces faits. Celles-ci sont un acheminement vers la connaissance des lois éternelles qui régissent la vie, l'évolution et assurent le fonctionnement de la justice dans l'univers ».

[103] Article du *Matin*, 6 juin 1927.

BILAN ORAL

Titres des principales conférences faites par Léon Denis.

Le Patriotisme (10 février 1873).
Le Matérialisme.
Le Spiritualisme.
Tableau de l'Univers.
L'Evolutionisme et le Spiritualisme.
Apologie du Spiritualisme.
L'Ultramontanisme et la franc Maçonnerie, en 1875.
Les Russes et les Anglais en Asie.
Dieu, l'Ame et la Vie.
Le Centenaire de l'Indépendance Américaine.
La République Américaine.
Grandes Scènes de l'Histoire de France.
La Religion naturelle et laïque.
Travail et Capital.
La Famille.
L'Instruction populaire.
Problèmes moraux et religieux.
Science et Morale Spirite.
Le Progrès.
Les Terres de l'Espace.
Les Univers lointains.
Les Mondes.
Hommage à Allan Kardec.
Tunis et l'Afrique française.
Les Mondes et la Vie.
La République des Etats-Unis.
La Pluralité des Mondes.
L'Union Spirite.
Le Spiritisme.
Le Génie de la Gaule.
Le Patriotisme au Moyen-Age (Jeanne d'Are).
La Philosophie de la Révolution.
Les Mondes et la Vie Universelle.
Les Existences progressives de l'Etre.
La Propagande spirite.
Le Spiritisme et la question sociale.
Le Génie de la Gaule et la mission de Jeanne d'Arc.
Nos véritables traditions nationales.
Les Mondes et la Vie universelle. Les existences progressives de l'Etre ; les phénomènes psychiques.
Le Spiritualisme expérimental ; science, philosophie, morale.
Le Matérialisme et le Spiritualisme expérimental devant la Science et devant la Raison.
La Vie Universelle et la destinée des Etres.

L'Instruction des adultes et les Bibliothèques populaires.
Le Spiritualisme et le Matérialisme devant l'Histoire et devant la Révolution.
Le Spiritisme devant la Science.
Le Spiritisme devant la Raison.
Christianisme et Spiritisme.
Les Croyances et les Négations de notre époque.
L'idée de Dieu et la pratique du Spiritisme.
Socialisme et Spiritisme.
Jeanne d'Arc ; sa vie, son procès, sa mort.
Jeanne d'Arc et le Spiritualisme moderne.
Le Problème de la vie future.
Le Spiritisme au point de vue scientifique.
Le Cinquantenaire du spiritisme.
Le Spiritisme et l'Idée de Dieu.
Les Origines du Spiritisme.
Le Spiritisme et son rôle dans le Monde.
Les Vies successives.
La Lorraine.
Jeanne d'Arc en Touraine.
Causerie sur la situation du Spiritisme.
Conséquences morales et sociales du Spiritisme.
Le Spiritisme et l'Idéal démocratique.
Le Spiritisme ; ses difficultés, ses avantages.
Le Culte des Morts.
Les séances de Miller.
Le Spiritisme dans l'antiquité.
Le Spiritisme à travers les âges.
Le Spiritisme et la mission du XXème siècle. (19 juin 1910)

SOMMAIRE

I - AVANT-PROPOS 2
II – ENFANCE ET JEUNESSE 4
Tribulations 4
A Tours 6
La Guerre 9
Le Groupe de la rue du Cygne 11
III - LES DEBUTS 15
Entraînement oratoire 15
Le beau voyage 16
Autre voyage 22
IV - L'APOSTOLAT 29
Dans la lice 29
Premier contact 30
Premiers écrits 31
Le Congrès spiritualiste international de 1889 35
Après la mort 36
Les grandes conférences 40
Le Groupe de la rue du Rempart 48
Christianisme et Spiritisme 50
Le Congrès de 1900 53
Dans l'invisible 57
Le congrès de Liège 59
Le problème de l'Etre et de la destinée 60
Affaire Miller 63
La vérité sur Jeanne d'Arc 65
Congrès de Bruxelles 71
Polémique Paul Nord 72
La grande Enigme 75
Les brochures de défense 77
L'Au-delà et la survivance de l'Etre 80
Congrès de Genève 80
Epreuves et déceptions 83
V - LA VIEILLESSE 86
Le monde invisible et la guerre 86
La religion de l'avenir 92
Léon Denis et Conan Doyle 95
Le Congrès de 1925 96
Le Génie Celtique et le Monde Invisible 101
Les derniers moments 107
VI – L'HOMME 110
VII – L'ŒUVRE. – L'ORATEUR. L'ECRIVAIN 114
L'œuvre 114
L'orateur 118
L'écrivain 120
APPENDICE I 125
TESTAMENT MORAL 125
APPENDICE II 126

CHEZ UN DRUIDE DE LORRAINE 126
APPENDICE III 129
LA FIN D'UN SAGE 129
BILAN ORAL 130
Titres des principales conférences faites par Léon Denis. 130